

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

UN NOUVEAU MONDE SUIVI DE
UNE FICTION MANIFESTE :
MÉDITATION SUR LA POSTURE DE L'ENGAGEMENT
EN RÉGIME DE FICTION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MANON LIMOGES

MARS 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à mon directeur, André Carpentier, professeur retraité (Études littéraires) de l'Université du Québec à Montréal, qui m'a accompagnée dans cette aventure avec délicatesse et bienveillance. Je veux aussi exprimer ma gratitude à Jean-François Hamel, également professeur au Département d'études littéraires de l'UQAM, qui m'a fourni une aide providentielle au moment où je souhaitais me consacrer exclusivement à la rédaction de mon mémoire sans en avoir les moyens. Je remercie Denise Brassard et Jean-François Chassay, tous les deux professeurs en études littéraires à l'UQAM, pour leur générosité et les conversations stimulantes tout au long de ma scolarité. J'ai également une pensée toute spéciale pour Sylvie Brisson, directrice information et publications du Service des communications de HEC Montréal, qui a contribué à rendre mon projet de maîtrise en études littéraires possible alors que je travaillais sous sa direction. Elle n'a jamais cessé de me soutenir, même après mon départ de HEC Montréal, et je lui en suis reconnaissante. Je salue mes amis, Luce, Denis, Stéphane, Rachid, sans oublier mon frère, Pierre, pour leur disponibilité, leur écoute et leurs encouragements constants.

Enfin, je ne peux m'empêcher d'évoquer ici le souvenir toujours vivace du regretté Noël Audet (1938-2006), auteur et ancien professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Parce qu'il a cru en moi avant moi, ceci est dédié à sa mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
AVERTISSEMENT	v
PREMIÈRE PARTIE	
UN NOUVEAU MONDE	1
Chapitre I	3
Chapitre II	71
DEUXIÈME PARTIE	
UNE FICTION MANIFESTE : MÉDITATION SUR LA POSTURE DE L'ENGAGEMENT EN RÉGIME DE FICTION	115
INTRODUCTION	117
CHAPITRE I	
DE L'ENGAGEMENT	120
CHAPITRE II	
UN NOUVEAU MONDE : LA CONSTRUCTION	133
2.1 Enjeux idéologiques	135
2.2 Enjeux esthétiques	140
2.3 Enjeux moraux	144
CHAPITRE III	
AMBIGUÏTÉS DE L'ENGAGEMENT EN RÉGIME DE FICTION	150
CONCLUSION	155
BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES CITÉES	157

RÉSUMÉ

La première partie du présent mémoire est un roman d'anticipation sociale intitulé *Un nouveau monde*. Conformément au genre dystopique, il propose un aboutissement sombre de la réalité de référence, la nôtre, soit le début du 21^e siècle. L'action se déroule dans l'ère post-pétrole, en 2176, dans une ville nord-américaine physiquement et socialement scindée en deux. La classe dirigeante occupe un espace protégé, la Cité, et poursuit son rêve d'immortalité tandis que les *communs*, abandonnés à un environnement hostile, doivent lutter pour leur survie. Des quêtes individuelles se superposent à une insurrection qui couve pour interroger, de manière implicite, le sort des idéaux du monde occidental signataire de la Déclaration universelle des droits de l'homme.

La deuxième partie intitulée *Une fiction manifeste : méditation sur la posture de l'engagement en régime de fiction*, propose une réflexion personnelle, fondée sur la pratique d'écriture et un dialogue avec les textes critiques, sur la question de l'engagement, au sens sartrien du terme. Il s'agit d'une exploration, dans la singularité de l'expérience d'écriture menée, des possibilités et des limites de la fiction, ici la dystopie, comme véhicule de la critique sociale. Elle vise essentiellement à répondre à la question de savoir si la fiction peut être porteuse de la volonté auctoriale de dévoiler et changer le monde ou si, comme l'a dit Roland Barthes, elle ne peut mener qu'à un « engagement manqué ».

MOTS CLÉS : Fiction. Dystopie. Engagement. Politique. Critique sociale.

AVERTISSEMENT

Le lecteur voudra bien noter que la présentation du roman *Un nouveau monde* est partielle et que le troisième et dernier chapitre ne fait pas partie du mémoire.

PREMIÈRE PARTIE

UN NOUVEAU MONDE

« [...] Considérant que la méconnaissance et le mépris des droits de l'homme ont conduit à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'homme. [...]

L'Assemblée générale proclame la présente Déclaration universelle des droits de l'homme comme l'idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations afin que tous les individus et tous les organes de la société, ayant cette Déclaration constamment à l'esprit, s'efforcent, par l'enseignement et l'éducation, de développer le respect de ces droits et libertés et d'en assurer, par des mesures progressives d'ordre national et international, la reconnaissance et l'application universelles et effectives, tant parmi les populations des Etats Membres eux-mêmes que parmi celles des territoires placés sous leur juridiction. »

Préambule
Déclaration universelle des droits de l'homme, 1948

Une pilule sépia à dix-huit heures, conformément au protocole. Plusieurs tasses de thé sauvage. Elle ne les avait pas comptées. C'était permis, alors quelle importance ? Depuis son arrivée au Bloc 10, elle n'avait rien avalé d'autre. Elle dévalait pourtant les six étages qui la séparaient de la sortie avec une énergie du diable. Ça résonnait comme de la mitraille dans l'escalier mal éclairé. Ça aurait pu la surprendre cette descente effrénée et parfaitement maîtrisée, sans même un léger fléchissement. Elle n'était pas du genre à passer des heures à jogger, sauter à la corde, faire des pompes et se durcir les abdos. Mais si elle avait pu réfléchir, elle n'y aurait vu que l'énergie prodigieuse du désespoir. Dans le vestibule, son mobile s'était décroché de sa ceinture avant d'aller valser sur le plancher. Elle l'avait ramassé, glissé dans l'une de ses poches et s'était précipitée en quête du premier tram qui filerait vers l'ouest. Le temps pressait. Pour la première fois de sa courte vie, elle était confrontée à la mort imminente d'un être cher. Madou N'Gawi agonisait là-haut.

Jusque-là, tout s'était déroulé tel qu'Elias l'avait prédit. Il n'avait rien caché à Madou des violences et des sournoiseries de la maladie, mais avec la voix qui tremble. Mais avec des bégaiements incontrôlables. Mais avec des sueurs froides. Et une vaine promesse qui avait gagné sa pensée de vitesse. Déclarer que tout se passerait bien excédait, et de loin, l'horizon de ses certitudes. Madou n'avait pas d'assurances et aucun hôpital ne le prendrait en charge. De toute façon, avec plus de la moitié de leurs espaces loués à des labos privés, des budgets dérisoires, du personnel insuffisant et mal formé, les deux centres hospitaliers de la Mégapole n'arrivaient pas à répondre aux besoins de leur petite clientèle d'assurés. Pour les autres soit la quasi totalité des dix millions d'habitants sous-alimentés, exposés aux radiations solaires et à toutes les merdes charriées par l'air, l'eau, les moustiques et les animaux, il y avait peu ou pas d'alternatives. Quand la maladie frappait, seuls les

dispensaires clandestins, comme celui qu'il tenait à bout de bras depuis trois ans, pouvaient leur fournir de l'aide. Mais on y pratiquait une médecine de guerre. On rafistolait, on accouchait, on vaccinait, laissant les condamnés mourir de leur mieux faute du nécessaire. D'où le pieux mensonge auquel Madou avait simplement acquiescé sans y croire. Par amitié.

Au téléphone, il avait dit à Daya qu'ils devaient discuter. Il s'était exprimé sur un ton trop solennel pour qu'elle ne suspecte pas un motif sérieux à cette convocation. Elle était revenue de l'Académie pour le congé de septembre un peu crispée. Boris projetait quelques spectacles improvisés avec ses Absolut Bonobos dès le vendredi soir, et elle rejoindrait Lydie, Philo et Poussin au QR Code Bar après avoir déposé ses affaires. Elle avait grimpé jusqu'au 611, appréhendant un de ces sermons paternels bons à vous gâcher une soirée, voire tout un week-end. Madou était assis dans la cuisine du petit cinq pièces trop silencieux pour ce jour et pour cette heure. Quelque chose clochait. Il était amaigri et comme affaissé. Avait-il pleuré ? Elle anticipa une mauvaise nouvelle, fit mentalement un lien avec sa mère, d'ailleurs où était-elle, et se laissa tomber sur une chaise comme pour parer le coup. Maintenant qu'elle était là, il ne savait plus. Était-ce le bon moment ? Y en aurait-il un meilleur ? Puis il s'était lancé, avec mille précautions, disant seulement ce qui pouvait se dire, mentant un peu au passage à son tour. Elle l'avait écouté, sans une question ni la moindre remarque. Une fois le sujet épuisé, elle avait opiné de la tête, ramassé son sac et était repartie.

Elle n'était pas revenue le lendemain ni le surlendemain. Elle n'avait pas téléphoné ni même écrit. Madou et Yoti étaient mortifiés, mais qu'y pouvaient-ils ? Daya n'était plus une enfant. Ils l'avaient longtemps protégée des vilénies dont l'existence n'est jamais avare, mais là, elle devrait encaisser. Et puis c'était dimanche. Et les dimanches étaient jours de fête. Qui pouvait dire combien il leur en restait ? L'incertitude des heures et des jours à venir les incitait plus que d'habitude à goûter la douceur de l'instant. Aussi, ils ne se désistèrent pas. Dès le réveil et sans se con-

sulter, leur décision était prise. Il fallait profiter de ce moment d'insouciance généralisée même si, pour eux, elle s'étiolait déjà. Quant à Daya, ils savaient qu'elle finirait par accepter l'évidence, à son rythme et à sa manière. Ils partirent donc, chacun de son côté, d'un pas presque paisible, elle vers le poulailler d'arrondissement et lui du côté du jardin communautaire puis du marché.

Quentin, qui se trouvait chez les N'Gawi comme chez lui, s'affairait dans la cuisine. Il excellait à faire des merveilles avec des riens. Yoti était revenue avec les œufs frais de leur poule, Callas, âgée de six ans et qu'ils ne se décidaient pas à abattre malgré la pénurie de viande d'élevage, et ceux de Marguerite, la pondeuse de Quentin, de quoi préparer une énorme omelette. En chemin, Yaya, Michèle et la petite Fatou s'étaient s'extirpés de justesse d'un rassemblement illégal que la SÉCUP s'apprêtait à encercler. Ils avaient couru à toutes jambes jusqu'au Bloc 10 et, entre de grands éclats de rire, cherchaient encore à reprendre leur souffle. Elias, accaparé par ses occupations médicales, avait dû s'excuser. Madou était arrivé l'instant d'après, les bras chargés de ses trouvailles parmi lesquelles une extraordinaire niche de pain qui lui aurait valu une bagarre si un drone de surveillance n'était pas passé par là. Dans la Mégapole, on ne trouvait du pain, et encore pas très frais, que dans les stands de distribution où on écoulait les produits invendus dans la Cité, et il n'était pas rare que des rixes éclatent quand les acquéreurs d'une marchandise très convoitée refusaient ensuite de la soumettre à des enchères impromptues. Tous applaudirent l'héroïsme ngawesque tandis que Madou, amusé, dévoilait le reste de son butin : du sucre d'érable et du lait de chèvre achetés à bon prix au marché, des radis, des oignons et des pommes de terre rapportés de leur parcelle de jardin.

Entre le nettoyage des légumes et une savante technique pour redonner au pain de son moelleux, Quentin fulminait de n'avoir pu concocter sa fameuse confiture de petits fruits. On lui avait volé les framboises, bleuets et mûres dont il prenait un soin jaloux. Jusqu'à son poirier, le seul arbre de tout le jardin, qui avait été dépouillé. Contrairement aux poulaillers, surveillés pour des raisons sanitaires, on laissait les

potagers ouverts à tout venant. Même ceux qui cultivaient sur les toits se plaignaient fréquemment de vol. Quentin était inconsolable. Il répétait sur tous les tons qu'il fallait trouver un moyen d'enrayer le pillage, qu'il était injuste que ceux qui se donnaient la peine d'entretenir un coin de jardin ne soient pas mieux considérés et que ceci et que cela. Yoti, qui l'aidait à la tâche, écoutait, contrariée.

- Si tout le monde avait de quoi manger...

- D'accord, la faim excuse bien des choses, mais...

- Il n'y a pas de « mais ». Tout est là. Chaque fois que des illégaux s'organisent un coin pour cultiver quelques légumes et garder une poule ou une chèvre, les autorités saccagent tout dès qu'elles en ont connaissance. « Allez au marché ! » qu'on leur dit. Ils n'ont même pas de quoi acheter une branche de persil. Faut pas s'étonner qu'ils volent.

- On ne va quand même pas continuer à les laisser se servir sans rien faire !

- Et on ne va quand même pas ériger des palissades et organiser des tours de garde.

- Pourquoi pas ?

- La vraie solution serait de leur permettre de recevoir une formation et de travailler, et pas seulement dans les mines de titane ou d'uranium. Les conditions sont tellement difficiles là-bas que les hommes dépensent leur salaire pour oublier qu'ils sont là au lieu de soutenir leur famille restée ici. Et la plupart ne reviennent même pas.

- Je ne suis pas si sûr qu'ils veuillent tellement vivre comme la plupart d'entre nous... Mais admettons que ce soit le cas et qu'on leur donne accès à la formation, qu'est-ce qui se passera ensuite ? Je parie qu'ils vont réclamer le droit de vote.

- Je l'espère bien !

- Qu'est-ce que tu racontes ! On leur accorderait les mêmes droits que les propriétaires qui adhèrent au SIP ?

- De toute façon, le droit de vote sur la base de la propriété est une aberration pure et simple, tout comme accorder la citoyenneté sur la base de l'adhésion au Système d'identification permanente.
- Peut-être, mais le fait est que la majorité est quand même *pucée*.
- Parce que c'est plus pratique. Comment pourrait-on transiger autrement ? Sauf qu'officiellement, la puce intracorporelle n'est toujours pas obligatoire. Ceux qui la refusent le payent chèrement, mais c'est leur droit.
- Plus pour très longtemps.
- Pas si les démocrates s'unissent en vue des prochaines élections. Il y aurait une petite chance que...
- Mais tu ne vois donc pas que si tu accordes la citoyenneté sans restrictions, tu mets en question tout le système ?
- Bien sûr que je mets le système en question ! La citoyenneté devrait être accordée sur la base de la résidence et non sur le fait d'être *pucé*. Et l'adhésion au SIP doit continuer à se faire sur une base volontaire. D'ailleurs, il faut de toute urgence que la réglementation sur l'utilisation des données soit revue et rigoureusement appliquée.
- Et la sécurité ? Tu n'as pas peur qu'on revienne à l'époque des grandes épidémies ?
- La PIC n'est pas un antidote à la maladie, Quentin.
- Eh bien, moi je dis que c'est l'usage qui fait la norme. Avec quatre-vingt dix pour cent de la population *pucée*, le système est là pour rester.
- Possible... Si au moins les parlementaires représentaient l'ensemble de la population, je crois que je pourrais vivre avec ça. On est trop peu à la *surface* à pouvoir voter...
- C'est sûr que si on revenait au droit de vote basé sur la citoyenneté plutôt que sur la propriété... Mais puisque la citoyenneté est conditionnelle à l'adhésion au SIP,

qu'est-ce que ça changerait au fond ? Tous ces anarchistes refuseront toujours d'y souscrire.

- À moins que le Système ne devienne obligatoire...

- Voilà.

- Sauf que la plupart des illégaux ne croient pas à la démocratie parlementaire.

- Et en attendant, on les regarde piller nos jardins les bras croisés.

- Moi je pense qu'ils produisent plus que nos besoins, nos jardins. Et je pense qu'à court terme, on pourrait organiser un système de redistribution de nos surplus...

- Comme si on nageait dans l'abondance ! On possède à peine plus que les plus pauvres d'entre nous. Tu penses que les gens ont envie de partager le peu qu'ils ont ? Moi j'en connais plus d'un qui les vendent au marché noir leurs surplus.

- Les poulaillers communautaires, tu n'y croyais pas non plus. On va bientôt inaugurer le quatrième dans un des quartiers du nord-ouest. Alors, s'il-te-plaît, ne viens pas tout gâcher avec ta mauvaise foi !

Du salon, Michelle et Yaya suivaient la discussion en silence, accompagnant les réparties de Yoti de signes discrets d'approbation. Ils ne voyaient ni l'intérêt ni la nécessité de renchérir. C'était une adversaire coriace quand il s'agissait de défendre ses convictions et elle n'avait pas besoin qu'on la secoure. Seul Madou ne prêtait aucune attention au débat. Il se tenait en retrait, près de la fenêtre, le corps bien droit en dépit des premiers avatars de la maladie. Son autorité habituelle, qui ne devait qu'à la densité de sa présence, irradiait toute la pièce, mais il n'écoutait plus. Pour la première fois de sa vie, il ne se sentait pas concerné. Il commençait déjà à s'absenter de la marche du monde. Il fixait au loin un point improbable, fredonnant tout bas la musique d'un poème chanté dans une langue vernaculaire de la terre rouge, rêvassant de vastes plaines brûlées de soleil, de l'autre côté de l'Atlantique. Le dialogue qui se poursuivait dans la cuisine et avait gagné en intensité le ramena de force à la réalité. Cette inflation verbale l'irritait tout à coup comme un bruit dé-

plaisant. Sans rien laisser paraître de son agacement, il s'avança vers Quentin. Il inspira un bon coup avant de lui décocher un sourire de connivence.

– Tu sais Quentin, on aurait aimé que tu puisses faire ta fameuse, ta merveilleuse, ta sublime confiture. Tout le monde ici adore ta confiture. Mais il reste que ce n'est que de la confiture...

Quentin et Yoti comprirent aussitôt qu'il était temps de détendre l'atmosphère. Ils commencèrent à dresser la table, laissant en plan leurs sujets de discorde pour des commentaires enjoués sur le festin qui s'annonçait. Quentin égayait la besogne de grands gestes de ballerine à l'intention de Fatou, trop heureuse que cette discussion entre grandes personnes ait pris fin. Puis il relança Madou, histoire de lui signifier qu'il n'allait tout de même pas s'en tirer à si bon compte.

– Bien sûr, toi Madou tu t'en fiches parce que personne ne te vole tes patates !

– Eh quoi ?! Qu'est-ce qu'elles ont mes patates ? Quelqu'un a quelque chose contre mes patates ?!

S'en était suivi une tirade épique pleine de rebondissements invraisemblables sur les origines de la patate et l'histoire de l'art de l'apprêter, le tout ponctué d'appréciations gustatives sur toutes les recettes testées à ce jour. Ils s'étaient mis à table dans l'hilarité générale et, de la patate à la Florentine, au gratin de patates puis au velouté de patates, on passa à l'inoubliable carbonade flamande et sa julienne de chez Mamémé où ils avaient coutume de clore une soirée au théâtre autrefois. Ils se remémorèrent le goût du café et de la bière, les expositions de la Galerie Goodman, les moments de détente au Serenity Club qui garantissait dix ans de moins de corps et d'esprit entre l'entrée et la sortie, et toutes ces petites choses qui manquaient, il fallait bien l'avouer, depuis qu'ils avaient quitté la Cité pour la Mégapole. Ce n'était pas qu'ils regrettaient. Mais ils avaient besoin d'évoquer ces souvenirs communs pour garder vivant le sens de leur aventure.

D'ailleurs, à part Quentin qui avait fait le saut pour des motifs plus personnels qu'idéologiques, aucun d'entre eux ne songeait à retourner chez les *privis*. Et les dif-

ficultés administratives n'y étaient pour rien, pas plus que la certitude de ne jamais voir leur désir d'un monde meilleur se concrétiser de leur vivant. Ils y avaient cru pourtant. C'était les rumeurs d'une rébellion des *communs* qui les avaient incités à quitter la Cité, quinze ans plus tôt. Mais ce murmure si enthousiasmant n'avait été que le fantasme terrifié d'une poignée de privilégiés prompts à voir des menaces tous azimuts, fussent-elles imaginaires. Il y avait bien eu une ou deux grèves sans envergure et des affrontements ici et là, mais si facilement jugulés que les craintes, chez les uns, et l'espoir, chez les autres, étaient vite apparus disproportionnés. Refusant de céder au découragement, ils avaient tout de même acheté des appartements dans l'un ou l'autre des immeubles réservés aux transfuges de la Cité – réputés avoir quelques moyens – et poétiquement baptisés par le promoteur, Les Blocs. Ils s'étaient rapidement intégrés à la vie du *dehors*. Ils avaient même ressenti le calme amer de la Mégapole revenue à l'ordre comme leur propre défaite.

Seize heures sonna. On en était au thé sauvage et à l'aquavit dont Madou avait un peu abusé. Il expliquait comment l'organisation philanthropique pour laquelle il travaillait avait conçu le projet insensé de constituer une collection d'œuvres d'art des siècles derniers, tableaux et sculptures éparpillés on ne savait où ni dans quel état depuis la crise pétrolière qui avait emporté la totalité des fonds publics destinés au patrimoine culturel. Malgré l'intérêt manifeste de son auditoire, il s'était interrompu avec l'irruption surprise de Daya et de Boris. Fatou, ravie de revoir sa tante après ses longs mois d'absence, s'était littéralement jetée à son cou. Boris, très à l'aise, saluait la petite tribu qu'il avait séduite dès leur première rencontre, surtout Fatou qui l'observait avec un mélange de gêne et d'admiration. Sitôt après l'échange de politesses, Daya l'avait abandonné aux invités qu'il venait de convaincre d'écouter le dernier enregistrement des Absolus Bonobos. Tandis que les premiers accords faisaient vibrer murs et plancher, elle s'était faufilée jusqu'à sa chambre en prenant soin d'éviter le regard de Yoti et de Madou. Quand celui-ci la rejoignit, elle s'affairait à vider une partie de son sac et le remarqua tout juste. Il referma la porte

et s'assied face au lit. Il tenait un petit coffret de bois œuvré dont il caressait les creux et les saillies, l'esprit occupé à démêler le commencement de la fin de tout ce qu'il voulait lui dire. Elle coupa court à ses ruminations.

- Ils savent ?

- Seulement Quentin pour le moment. Et Elias, comme tu le sais.

Elle allait et venait entre la commode et le lit où elle remplissait distraitemment le grand cabas de toile qu'elle traînait partout. Elle était déchirée entre le désir d'avoir cette conversation et la peur de ce qui pourrait en ressortir. Cette chambre était trop étroite. Cette situation était impossible. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait. Madou la suivait des yeux, craignant qu'elle ne reparte avant qu'ils aient pu trouver ne serait-ce qu'un peu de paix.

- Est-ce qu'on peut se parler, Dayita ?

- Je n'en ai pas très envie.

- Tu pourrais au moins regarder un peu par ici ?

Il tenait entre ses doigts un lacet de cuir fin au bout duquel se balançait une petite pierre gravée de deux « x » juxtaposés. Elle hésita. Prit le pendentif et s'assied enfin sur le lit en scrutant le bijou de plus près.

- C'est joli. Tu veux te faire pardonner ?

- J'ai quelque chose à me faire pardonner ?

- C'est brillant, je suppose, cette idée de crever dans quelques mois ?

- Bien sûr que non. Mais ce n'est pas vraiment mon idée...

- Ça fait deux ans que j'endure le régime militaire de l'Académie, que je me démène comme une forcenée pour qu'on puisse avoir une meilleure vie tous les trois et là...

- Tu ne vas pas me dire que c'est pour ça que tu voulais entrer à l'Académie ?

- S'il y a un autre moyen d'aller vivre dans la Cité, c'est un peu tard pour me le dire, mais je t'écoute... Quoi ? Pourquoi rester ici quand on pourrait profiter de ce qu'il y a de mieux ? *En bas*, tu ne te préparerais pas à mourir à quarante-cinq ans !

- C'était notre choix.

- Votre choix ! Est-ce que quelqu'un m'a consultée, moi ?
- Tu étais bien jeune.
- Je ne veux plus vivre ici.
- Très bien.
- Non, ce n'est pas très bien ! Je refuse de vous laisser pourrir ici. Il faut qu'Elias te garde en vie le plus longtemps possible. Il a pratiqué dans la Cité pendant des années, il doit bien connaître un moyen ! Ils vivent tous passé les cent trente ans là-dessous...
- Tu sais bien que ce n'est pas aussi simple...
- Peut-être, mais ça ne change rien au fait que je suis furieusement sérieuse ici. Je vais passer les auditions du Grand Orchestre et je te jure que je vais réussir. J'irai m'installer dans la Cité et je vous ferai venir tous les deux. On invoquera des raisons de santé, ça ira plus vite...
- Daya...
- Tu vois bien qu'il n'y a rien à faire ici ! Rien ne s'améliore jamais. C'est la merde ! Vous rêvez de changer les choses depuis des années, mais regarde autour de toi. Il ne se passe strictement rien !
- Quand on regarde une mer tranquille, on imagine pas tout ce qui grouille sous la surface...
- Tu l'as déjà vue, la mer, toi ? Pour ce que j'en sais, elle est plutôt morte, la mer.
- Je pensais à celle d'avant...
- Eh bien, il serait peut-être temps que tu arrêtes de t'accrocher à des choses qui n'existent plus.
- Je comprends que tu sois en colère.
- On ne dirait pas.
- Crois-tu que tout le monde est heureux *en bas* ?
- Je n'en sais rien. Ce qui compte, c'est que moi je le serai.
- Et toutes les personnes que tu aimes qui resteront ici, tu as pensé à ça ?

- Lydie veut partir elle aussi.
- Et Boris ?
- Il viendra... Et puis c'est pas comme si on partait pour une autre planète !
- Ça, ça reste à voir. Si au moins tu me disais que tu fais tout ça par amour de la musique...
- Oh ! là, là... encore ces histoires de dévotion romantique ! J'aime jouer, OK. Peut-être même plus que tu ne le crois et que je n'ai l'habitude de le dire. Où est le problème ? Si j'avais décidé de devenir chimiste, je pourrais comprendre que tu sois perplexe, mais là...
- Je veux juste ton bonheur. Tu pourrais être très malheureuse si la vie *en bas* s'avérait moins idyllique que tu ne l'espères. La musique ne t'en consolera pas.
- Ce sera à moi d'en juger.
- Tu as raison.
- Mais vous ne viendrez pas ?
- Non.
- Comment pouvez-vous me faire ça ?
- Je pourrais te retourner la question.
- Eh bien, vas-y.
- Cette vie dont tu rêves, c'est celle que nous avons quittée, sans regrets, et à laquelle nous ne voulons pas retourner. Je ne serai probablement plus là quand tu partiras, si tu pars. Ta mère sera seule. Et d'ici là... les choses risquent d'être difficiles pour tout le monde, surtout pour elle. Est-ce que tout ceci a si peu d'importance qu'il ne s'agisse que de toi, de ce que tu veux, toi ?

L'extrême douceur avec laquelle Madou avait prononcé ces paroles où affleurait une tristesse mal contenue ne les rendait que plus douloureuses à entendre. Daya abandonna sa garde. Toute sa colère, érigée en rempart au cours des deux derniers jours, céda sous un flot d'émotions confuses. Madou avait raison, mais son rêve n'en était pas moins dévorant et il lui semblait impossible de s'en détourner.

– Je suis désolée...

Ainsi les enjeux étaient circonscrits et, comme elle l'avait craint, elle n'en retirait que doutes et inquiétude. Le ciel opaque avait cette teinte rouge-orangée de fin d'après-midi à la fois magnifique et terrifiante. Elle avait l'impression de s'y noyer, emportée sans secours par une lame infernale. Elle se sentait terriblement seule. Un peu honteuse aussi. Madou vint s'asseoir près d'elle, le regard perdu dans la forêt de tours qui se profilaient sur le rougeoiement du ciel. Daya serrait la petite pierre polie dans sa main. Elle la mit à son cou. Madou lui sourit.

– Tu feras ce que tu crois être le mieux pour toi. Ta vie n'appartient qu'à toi et toi seule en décide. Mais je regrette que tu n'aies pas vu à quel point ta mère et moi avons été heureux ici avec toi, nos familles et nos amis. Je le regrette tellement...

– Oh, j'ai vu tout ça, rassure-toi. Je l'ai bien vu. Et là, maintenant, ça me tue.

Il aurait voulu lui parler du double « x » gravé sur son pendentif, lui expliquer qu'il s'agissait du symbole du *chi*, la 22^e lettre de l'alphabet grec qui signifiait la force vitale dans la philosophie tao. Il s'imaginait lui raconter que ce signe, le « x », n'avait pas toujours été une lettre de l'alphabet, et qu'au 20^e siècle, quand on menait encore des fouilles archéologiques, on l'avait trouvé gravé sur de petits objets datant de quatre vingt mille ans avant Jésus-Christ, mais que personne ne savait d'où venait que les hommes de ce qu'on appelait alors la préhistoire traçaient des lignes droites alors qu'elles n'avaient pas d'équivalent dans la nature. Était-ce un accident de la main reproduit par la suite ? Était-ce la représentation de quelque chose d'imaginaire ? Et à quoi pouvaient servir ces objets gravés de « x » ? Était-ce bien, comme le voulaient les dernières hypothèses, une manière de marquer son appartenance à un clan ? Madou savait qu'en d'autres circonstances, tout ceci l'eut captivée. Alors il aurait pu lui parler du Cercle. Mais c'était trop tôt ou trop tard. Il la serra contre lui, méditant sur tout ce qu'il aurait voulu lui dire et qu'il ne lui dirait pas, par sagesse ou manque de temps.

*

Tous les étudiants des première, deuxième et troisième année, même les « humanités », qui ne totalisaient pas une vingtaine de têtes, assistaient à la séance d'information. Le ministère du Travail voulait profiter des prochaines célébrations de la Fête du solstice pour endiguer les accusations d'élitisme engendrées par la Réforme de l'Académie. Le nombre d'admissions avait chuté de moitié depuis trois ans et certains qualifiaient les nouveaux critères de sélection de darwinisme délibéré. On ne craignait pas les agitateurs isolés, mais des indicateurs infiltrés dans les milieux militants avaient prévenu les autorités que les protestations à propos de l'Académie n'étaient que la pointe de l'iceberg. Des groupuscules avaient recommencé à revendiquer ouvertement des changements aux droits civiques, plus de justice, du pain pour tous et *tutti quanti*. De plus en plus de téméraires prenaient la rue, malgré les interdictions et les menaces d'emprisonnement. Le Ministère, alerté par le bureau de la Mégapole, avait donc décidé d'agir de manière préventive, d'autant plus que certaines idées véhiculées par les *communs* trouvaient des échos dans la Cité. Parmi les ennemis de l'État, c'était de ceux de l'intérieur dont il fallait le plus se méfier. Dans la foulée, un vieux fonctionnaire du bureau d'Orientation de l'opinion publique avait émis cette idée convenue que la musique adoucit les mœurs, et on avait crié *eurêka* !

On marquerait la graduation des premiers réformés en les intégrant aux célébrations du premier jour de l'été qu'on s'apprêtait à ressusciter. Les grands rassemblements festifs étaient proscrits depuis vingt-cinq ans, après que la dernière Fête du solstice ait tourné à l'émeute. Trente mille *communs* avaient tout saccagé à leur sortie du stade et tenté de prendre la Cité d'assaut. Il s'agirait donc d'une démonstration symbolique d'ouverture de la part du gouvernement central, en même temps qu'une vaste opération de relations publiques. On réunirait étudiants de l'Académie et artistes professionnels de la Cité, histoire de bien incarner la fraternité entre ceux du *dehors* et ceux du *dedans*. On s'assurerait que la promotion et la couverture médiatique insistent sur le fait que, malgré les sommes investies en pure perte ou

presque, l'Académie arts et humanités demeurait la seule institution à enseigner les matières improductives dans la Mégapole. Enfin, on enroberait le tout de témoignages d'étudiants et de professeurs favorables aux nouveaux critères de sélection comme garantie de la qualité des diplômes et de l'institution.

C'était l'essentiel de la note envoyée à Brian Sabourin, le nouveau directeur de l'École, à qui on avait confié la tâche d'organiser cette partie de l'événement en insistant sur son caractère messianique. On avait bon espoir que s'il réussissait, cette initiative contribuerait à ramener l'Académie dans les bonnes grâces des *communs* et, peut-être, à apaiser le climat social. On l'avait bien sûr informé que s'il échouait, son congédiement serait la moindre des conséquences de son insuccès. Sabourin s'était donc attelé à la tâche avec beaucoup de fébrilité. Puisque la musique, avec les arts du cirque, était le programme vedette de l'École, il avait recruté le jeune chef d'orchestre et concepteur, Daniel Legerrec, à qui il avait donné carte blanche, façon de rendre son offre téléguidée plus attrayante. Il avait gardé pour lui l'objectif réel de l'affaire et précisé que les moyens disponibles seraient pratiquement illimités. Legerrec avait accepté sans se faire prier, moyennant toutefois que l'événement soit gratuit et se tienne au stade Terra-Technologies, le lieu mythique du dernier soulèvement populaire. Sabourin, n'y voyant pas matière à embarras, ferait valoir au comité organisateur les grands bénéfices d'une association avec la jeune vedette pour imposer ses conditions. Pressé de conclure, il avait signé le contrat sans consulter personne.

Fort de ce que tout s'était déroulé comme souhaité, il avait pris le parti de ne pas s'ingérer dans le processus créateur de l'artiste. Mais en l'espace de quatre mois, il était passé de la confiance aveugle à une vague inquiétude à une anxiété permanente qui culminait là, à quelques minutes du dévoilement du projet. Pendant tout l'été, Legerrec avait mijoté les détails de la production dans le plus grand secret. Il tenait *mordicus* à un certain effet de surprise, disait-il. Sabourin, peu habitué à gérer des égos mieux assurés que le sien, avait laissé faire. Mais il avait le désagréable sen-

timent que quelque chose lui échappait. Et le fait d'avoir perdu le contrôle, en admettant qu'il ne l'ait jamais eu, lui donnait l'impression plus déplaisante encore que son manque d'expérience s'affichait en seize millions de couleurs sur un des écrans du boulevard Chris-Hadfield. Le *maestro*, souriant et plein d'assurance, voyait aux derniers préparatifs de la présentation avec la légèreté d'un oiseau. Sabourin arpenait les coulisses de long en large, au bord de la syncope. Si ça dérapait, il ne récupérerait jamais une bourde de cette ampleur. Il se trouvait d'autant plus pitoyable que l'autre illuminait tout l'espace avec son aura de *rock star*.

Au centre de l'amphithéâtre, Daya, Boris et Philo attendaient Lydie, habituellement d'une ponctualité maniaque. Daya rouspétait. Où trouveraient-ils le temps de préparer les auditions du GOC avec ce foutu spectacle ? Quelqu'un faisait-il exprès de leur compliquer la vie ? Elle était à cran, excédée par cette nouvelle contrariété qui jetait de l'huile sur son sentiment de ne plus rien contrôler de sa vie. Boris et Philo l'écoutaient avec une emphase théâtrale destinée à la faire rire, faculté qu'elle avait perdue depuis le retour du dernier congé. Sans même un début de sourire, elle répliqua à leurs simagrées en leur rappelant, sur un ton assassin, que c'était bien facile pour eux de s'amuser de cette surcharge de travail qui ne dérangeait pas leurs projets.

- Toi, Boris, tu te fous complètement de vivre dans un bidonville, sur Jupiter ou Uranus, pourvu que tu puisses continuer à *bonobiser*, et toi, Philo, qu'est-ce que tu veux faire, hein ? Une police de l'hygromètre dans une ferme verticale, peut-être ?

Là-dessus, un débat allait s'engager sur l'absence d'ambition de Philo comme signe d'une lucidité exacerbée ou comme symptôme d'un manque intégral de confiance en soi quand Lydie les avait enfin rejoints. Elle était pâle comme la lune et sa chevelure dorée, toujours aussi lustrée et chatoyante que possible, n'avait plus aucun éclat. Daya en était soufflée.

- Oh... Qu'est-ce qui t'arrive, ma soeur ?

- Rien, pourquoi ?

- Tu n'as pas l'air bien du tout.
- J'ai eu un petit malaise. Je suis allée à l'infirmerie et là ça va mieux.
- Tu es sûre ?
- Puisque je te le dis.

Daya connaissait Lydie depuis trop longtemps pour être dupe. Elle reconnaissait là sa manière habituelle de ne jamais se décharger de ses soucis sur autrui. Sauf que sa pâleur spectrale, ses cheveux poisseux et la sueur qui luisait au-dessus de sa lèvre supérieure ne pouvaient tromper personne. Que s'était-il passé ? Pas plus tard qu'au petit déjeuner, elle resplendissait encore de vie et de gaieté. Ce n'était ni le lieu ni le moment d'insister, mais Daya la dévisageait, dans l'expectative d'une explication.

- Arrête de me regarder comme ça ! Je ne vais pas mourir, quand même. L'expression de Daya se chargea d'un mélange de frayeur et de douleur. Oh, merde. Excuse-moi. Je ne voulais pas...

Les lumières s'éteignirent. La noirceur fut si totale que tous eurent l'impression d'être momentanément aveugles. Au bout de quinze secondes, Philo déclara dans un murmure un peu rauque qu'il se sentait mal, à vingt qu'il allait mourir, à vingt-cinq qu'il fallait ABSOLUMENT qu'il sorte de cette salle, et fort heureusement pour tout le monde, un faisceau lumineux éclaira la scène juste avant qu'il ne bondisse comme un fou pour atteindre la sortie. Un homme, la jeune trentaine, vêtu d'une redingote d'un autre temps, s'avavançait solennellement dans le halo turquoise. De haute stature, il embrassa l'assistance du regard comme pour s'assurer de l'attention de chacun. Il affichait un air princier, mais sans arrogance. Tous le reconnurent. Stupeur générale. Legerrec replaça une longue mèche de sa chevelure mal nouée derrière son oreille avant de déclamer sur un ton prophétique :

- Nous, êtres limités à l'esprit infini, sommes uniquement nés pour la joie et pour la souffrance. Et on pourrait presque dire que les plus éminents s'emparent de la joie par

la souffrance. Amis, cessons nos plaintes ! Entonnons des chants plus plaisants et plus joyeux. Joie, belle étincelle divine, fille de l'Élysée, nous entrons l'âme enivrée dans ton temple glorieux !

Puis, dans un geste de prestidigitateur, il sortit sa baguette en même temps qu'un grondement tonitruant fit sursauter tout l'auditoire. Timbales. Contrebasses. Violoncelles. Violons. Une frénésie de coups de maillets et d'archets presque aussitôt stoppée par un silence dru. Puis, un phrasé impitoyable de cordes graves et, à nouveau, ce grand vacarme, comme une chose trop terrible pour qu'on la regarde. Le poids d'un destin refusé. Mais l'allégresse de ce refus. Une bravade. Le courage de l'espoir. Puis, une mélodie aérienne, un oiseau glissant sur la soie du ciel, et deux, et trente, et toute une nuée superbe et indocile. Et des silences, encore, brisés d'envolées, de planés, de piqués, de volte-face. Douceur et violence mêlées, inextricables. La vie. Flûtes, cors, trompettes invisibles, ici murmurant, là vociférant, dans une folie sublime. Legerrec, seul sur scène, face à un public médusé, conduisait un orchestre fantôme, *presto, allegro, allegro, andante, allegro, allegro, prestissimo*, littéralement possédé. L'entrée en chœur des voix qui s'interpellaient, se répondaient, incitaient à la joie en un crescendo fulgurant décuplèrent sa ferveur. Personne n'en croyait ses yeux ni ses oreilles. À l'arrière, Brian Sabourin n'avait jamais rien entendu d'aussi puissant. Il en était ému aux larmes. Le silence ébahi qui suivit l'apothéose finale parut ne jamais devoir finir. Mais enfin, tous bondirent de leur siège les uns après les autres, applaudissant, sifflant, hurlant des bravos à tout rompre. Legerrec salua plusieurs fois, satisfait.

– Merci ! Merci beaucoup. La prochaine fois, c'est vous qu'on applaudira ! Comme vous le savez peut-être, l'été qui vient marquera le retour de la traditionnelle Fête du solstice. Et j'ai l'immense plaisir de vous apprendre qu'à cette occasion, vous partagerez la scène du stade T&T avec nos amis de la Cité pour une interprétation *live* des troisième et quatrième mouvements de la *Symphonie numéro 9* dont vous venez d'entendre un extrait.

Un roulement d'exclamations affolées parcourut l'assistance. Plus personne ne lui prêtait attention, mais Legerrec poursuivit, faisant taire la rumeur.

– Pour ceux et celles qui l'ignoraient, cette œuvre a été écrite au début du 19^e siècle par un compositeur devenu sourd dans les dernières années de sa vie. Il s'appelait Beethoven. Deux cent ans après la première représentation de sa symphonie, on en parlait encore comme de l'une des plus grandes œuvres musicales de tous les temps. Apparemment, ce « tous les temps » n'incluait pas le nôtre. Pas parce que nous faisons mieux, mais parce que pour qu'elle puisse se mesurer à ce que nous faisons, il aurait fallu que cette musique se rende jusqu'à nous, qu'elle survive à la mémoire virtuelle qui ne garde que ce qu'on veut bien y mettre. L'espace est compté et les serveurs de dernière génération coûtent cher à l'État, nous dit-on. Alors pourquoi s'encombrer ? Il y a tant de scories dans l'histoire du monde qui ne favorisent en rien notre glorieuse marche en avant... Après tout, qu'est-ce qu'effacer des lignes de code ? Ainsi, la mémoire virtuelle se remplit d'oublis, comme nous-mêmes qui ne savons rien faire sans elle. Et nous voilà, soumis et inconscients de notre incompetence à faire chanter avec art et passion les cordes d'un violon, alors que d'autres avant nous savaient. Mais je m'emporte... Si vous avez aimé ce que vous venez d'entendre, j'espère que vous apprendrez à aimer l'interpréter. Oui, je sais ce que vous pensez. Mais j'ai la conviction qu'en y mettant l'effort, vous pourrez y arriver. Maintenant, si mes complices ont bien fait leur travail, vous devriez avoir reçu les partitions et les consignes pour ce qui concerne l'ensemble de la production. Je ne vous retiens pas davantage et vous dis à très bientôt.

Sabourin, décontenancé, avait poliment remercié Legerrec sans demander d'explications sur cette harangue pour le moins ambiguë, mais il n'était pas du tout rassuré. Il pouvait bien en apprécier secrètement la teneur, il n'était pas payé pour encourager de tels propos, même que c'était plutôt l'inverse. Et ce choix musical ? Cette symphonie était magnifique, mais était-ce bien approprié pour un événement dont on souhaitait qu'il calme les esprits ? C'était si... sanguin. Dans l'amphithéâtre,

les étudiants, qui n'avaient absolument rien compris à cette histoire de mémoire, étaient néanmoins tous rivés à leur mobile. Les musiciens voulaient absolument voir de leurs yeux ces partitions *vintage* dont ils avaient peine à croire qu'elles puissent avoir été écrites par un compositeur d'une époque aussi lointaine dont ils ignoraient tout. Les autres, anxieux ou simplement impatients, cherchaient avidement les instructions qui leur étaient destinées.

Dans le brouhaha général, trois mots se détachaient distinctement, de la première à la dernière rangée : « Beethoven », « stade T&T » et « impossible ». Comment pourraient-ils interpréter une telle œuvre ? Les difficultés techniques paraissaient, à la première écoute, tout simplement insurmontables. Il leur faudrait développer une telle virtuosité en si peu de temps... Et se produire au stade de l'émeute ? Ils étaient tous trop jeunes pour avoir quelque souvenir de l'événement, mais quelques uns savaient le drame qui s'était déroulé là-bas. Au fur et à mesure que le récit de la dernière Fête du solstice se propageait, leur émerveillement initial se mêlait tantôt de peur, tantôt de découragement, tantôt de témérité. Daya, Lydie, Boris et Philo s'étaient attardés dans l'allée centrale, incapables de se décider à partir. Philo parcourait le fichier « production », n'écoutant que d'une oreille distraite les protestations de Boris.

– Je refuse catégoriquement d'embarquer dans cette galère !

– Quoi ?

– Tu veux que je répète ? Ce projet ne tient pas debout !

– On te sert ce qui pourrait être l'aventure d'une vie sur un plateau et tu ne veux pas « embarquer » ?

– Vous avez entendu la même chose que moi. Je ne connais personne, nulle part, qui peut jouer de quelque instrument que ce soit de cette manière-là, même pas toi, Lydie. C'est simple, c'est une catastrophe annoncée.

Lydie, qui peinait à se tenir debout, se contenta de hausser les sourcils avec une moue dubitative. Proche de crier à la trahison, Daya était prête à argumenter toute la nuit pour lui faire entendre raison.

– Personne ne joue comme ça parce qu'on ne nous a jamais rien proposé qui ressemblait à ça.

– Entre autres parce que ce truc remonte à la préhistoire, quand on trouvait des instruments acoustiques pour quelques dollars à tous les coins de rue. Il n'y a aucun synthés là-dedans. Et c'est sans parler de l'écriture... C'est de la folie.

– Justement ! Pour une fois qu'on nous propose quelque chose de fou. Ça devrait te plaire, non ? Un vrai concert, devant plus de dix personnes, en pleine Fête du solstice, ce qui sera un événement historique, je te ferai remarquer, avec Legerrec pour nous diriger... on aurait voulu y rêver qu'on aurait pas pu. Comment peux-tu dire non à ça ? Tu as mieux à faire, peut-être ?

Ils étaient finalement tous partis vers La Maison, l'immeuble de trente étages acquis par l'École cinq ans auparavant pour y loger la future clientèle de la Réforme. Grâce à un investissement privé gardé secret à ce jour, le bâtiment avait été entièrement rénové et intégrait les plus récentes innovations en matière de domotique. On y accédait par le bâtiment principal de l'Académie, une ancienne église à laquelle on avait ajouté des annexes en hauteur et dont on avait gardé la façade vieille de presque trois cents ans. Les académiciens, tous jeunes adultes, avaient la liberté de choisir le type de logement qui leur convenait le mieux, de la chambre individuelle aux appartements de deux ou trois chambres avec salon et salle de bains. Les repas étant pris en commun à la cantine, aucun ne comprenait de cuisine. En revanche, l'immeuble était pourvu de trois salles de conditionnement physique, d'une petite piscine intérieure et d'une aire de jeux en ligne.

Bien que la plupart des deux cents étudiants de la nouvelle Académie finiraient comme amuseurs publics ou petits salariés, ils avaient le sentiment de constituer une sorte d'élite. Depuis la Réforme, à peine plus d'une soixantaine avait obtenu la

note de passage à chaque année. Mais les heureux élus ignoraient que l'élément déterminant de leur admission, aussi crucial que leur profil génétique et leurs performances au PNEF¹ et autres PNESM², était en réalité une de leurs faiblesses. On les avait préférés à tous les autres pour leur prédisposition à ce que les spécialistes du Ministère appelaient l'« émulation des pauvres », apparentée au syndrome du survivant. Et en trois ans, les pronostics des spécialistes s'étaient avérés exacts neuf fois sur dix. La majorité des nouveaux admis présentaient effectivement les signes d'un fort sentiment de culpabilité, attribuable au seul fait d'avoir été choisi pour profiter de la vie rigoureuse, mais combien confortable, de l'Académie. Leurs perceptions et leur comportement s'en trouveraient considérablement modifiés. Autant ils avaient pu être téméraires et revendicateurs dans leur vie d'avant, autant ils étaient devenus dociles et reconnaissants une fois dans l'enceinte de l'École. Leur sentiment de culpabilité faisait merveille, plus que n'importe quelle autorité. De plus, il les liait à une obligation de performance qui les enfermait dans une individualité indépassable. Le climat de compétition et une méfiance mutuelle imprégnaient leur vie en commun, dépourvue de tout esprit de corps. C'était chacun pour soi, dans la sujétion la plus totale à l'ordre établi par la bienfaitrice Académie. Et c'était précisément le type d'attitude recherché.

Mais ce soir-là, partout dans La Maison, les portes étaient restées ouvertes bien après le couvre-feu. Les gardiens d'étage avaient beau tempêter, les corridors se vidaient puis se remplissaient à nouveau. Des collègues qui ne s'étaient jamais adressés la parole firent connaissance. Des regards complices furent échangés. Des idylles s'engagèrent. Mais le nerf de toute cette activité restait ce qu'ils venaient de voir et surtout d'entendre. L'annonce du projet de concert avait suscité des réactions aussi fortes que partagées. Chacun y allait de son commentaire et nul doute qu'on avait pas autant prononcé le nom de Beethoven depuis plus de cent ans. Les

¹ Programme national d'évaluation de la formation.

² Programme d'évaluation de la santé mentale.

plus audacieux sortirent des placards des bouteilles d'aquavit qui circulèrent à la ronde. On riait, s'extasiait, partageant bruyamment joie et inquiétude.

Daya était descendue tôt du quinzième avec Lydie, abandonnant le petit groupe surexcité qui s'était formé dans l'appartement de Philo et Boris. Malgré toute cette effervescence, elle était dépitée. Comment Boris pouvait-il s'écraser de la sorte, lui habituellement si empressé de relever tous les défis ? Comment pouvait-il balayer du revers de la main une telle opportunité sans le moindre état d'âme ? Elle se trouvait complètement idiote d'avoir présumé qu'il partageait son désir de partir. Vraisemblablement, la Cité ne présentait aucun attrait pour lui et réussir à jouer deux mouvements de la *Neuvième symphonie* ne figurait pas dans le spectre de ses fantasmes musicaux. Le plus consternant était que, contrairement à d'autres, il le pourrait sans trop de peine. C'était le plus doué des violonistes de l'École, un « naturel » qui maîtrisait tout avec un minimum d'efforts. Mais il était vrai aussi que son tempérament de feu, source permanente de conflits potentiels et réels, pourrait poser problème. Serait-il seulement capable de se plier à une discipline d'orchestre plus contraignante que tout ce qu'ils avaient connu ? Elle ne savait plus quoi penser.

– C'est quoi son problème !

– Il est fier. Il a peur de se planter.

– Mais qu'est-ce qu'il s'imagine ! Qu'il va devenir une star avec son groupe de musique primitive ?

– Ça ne t'avait pas effleuré l'esprit qu'il ne partageait peut-être pas tes ambitions ?

– On n'en a jamais parlé sérieusement. Enfin, il sait depuis le début ce que je veux, mais je me rends compte qu'il a toujours été un peu vague sur ses intentions.

– Tu es déçue ?

– Je ne le vois plus de la même manière... Je ne sais pas... C'est peut-être parce que rien ne va comme je voudrais. Ou parce que j'ai l'impression de ne pas le connaître...

– Peut-être que c'est le moment de prendre un peu de distance ?

– Si c'était aussi simple.

- Qu'est-ce qui t'en empêche ?
- Ce n'est pas ce que je veux ! En fait, je voudrais qu'il change d'idée, mais de lui-même...
- Mais supposons qu'il change d'idée, ça ne garantit pas qu'il aura automatiquement son ticket pour la Cité. Et si ce n'est effectivement pas le cas, il lui faudra encore auditionner pour le GOC, ce qui ne garantit rien non plus. C'est pareil pour nous, et tu le sais très bien.
- Oui, c'est vrai, mais c'est une chance de se faire voir, peut-être de se faire remarquer ? C'est une occasion de montrer ce qu'on peut faire, on est d'accord là-dessus ?
- Oui.
- Et on fera tout pour ne pas gaspiller cette chance, à moins que je me trompe ?
- Je ne vois pas les choses autrement.
- Peut-être que ça ne marchera pas, mais on va au moins essayer ! On va se battre !
- Laisse-le faire, dans ce cas. Vos routes vont se séparer et c'est tout.
- Tu as raison, mais tu ne comprends pas...
- Je ne vois vraiment pas ce qui... Oh. Serais-tu... amoureuse ?
- J'ai tous les symptômes.
- Eh bien, dis-toi que rien n'est éternel, si ça peut te consoler.
- Sauf qu'en attendant... Je ne peux pas envisager être séparée de lui. Plus maintenant. Mais je ne peux pas envisager la petite vie misérable qu'on mènera si on reste ici. Et je ne peux pas non plus envisager de le convaincre que notre avenir ne peut être que dans la Cité. C'est l'enfer.
- Oh, là, là...
- Comme tu dis.
- Qui sait, avec tout ça, tu finiras peut-être par le détester ?
- Bien sûr, ou gagner à Loto-Médic...

- Bon, j'avoue qu'avec une aussi belle tête, ça pourrait être difficile. Et c'est vrai qu'il a un côté voyou assez craquant, enfin, pour certaines. Mais il faut que tu penses à toi, Beauté.
- Je sais.
- Focus.
- Oui.
- Il ne faut pas perdre l'objectif de vue. Il ne faut pas se laisser distraire.
- Tu as raison. Tu as toujours raison.
- Et puis, je suis là. Et, moi, je veux exactement la même chose que toi. Alors on s'accroche, OK ?
- Oui.
- Quand on sera dans la Cité toutes les deux, à boire et manger tout ce qu'on peut imaginer, à respirer du bon air purifié, à ne plus avoir peur de s'exposer au grand jour ou d'être fauchées par une contagion mortelle, ça me fera vraiment plaisir que tu me redises que j'avais raison.

Elles avaient parcouru la quasi-totalité des partitions pour hautbois et violoncelle, s'exclamant de joie et de terreur à chaque passage particulièrement difficile. Et ils étaient nombreux. Devant l'ampleur de la tâche, elles n'avaient pas hésité à s'élaborer un double horaire de répétitions, en parallèle des séances régulières, certains soirs et les week-ends. Et elles s'étaient juré de ne pas se lâcher d'une semelle. Au bout de deux heures, Lydie fut à nouveau prise d'un malaise et dû s'allonger. Elle refusa d'aller à l'infirmerie, jurant qu'elle n'avait besoin que de repos. Daya l'aida à se mettre au lit puis éteignit tout et sortit sur la pointe des pieds. Elle descendit au neuvième étage redevenu silencieux. Il était presque trois heures du matin. Dans le couloir faiblement éclairé, elle aperçut une ombre, tout au fond, qu'elle prit d'abord pour une de ces poches de toile qui servaient à transporter les vêtements à la buanderie. Mais à mesure qu'elle progressait, elle distingua une silhouette, la tête penchée vers l'avant. Elle sourit en imaginant son voisin d'à côté, trop ivre pour se

rendre jusqu'à sa porte ou sortir sa clé du fond de sa poche. Ce n'est qu'une fois assez près qu'elle remarqua la cicatrice oblique qui barrait la joue droite jusqu'à la commissure des lèvres. Boris... Elle s'accroupit et passa une main sur son crâne rasé. Il ouvrit un œil, puis l'autre, s'ébroua. Il l'attendait depuis bientôt une heure. Pouvaient-ils discuter ? Elle le fit entrer. Et il parla du concert, du *speech* de Legerrec, de la Cité, d'eux. Elle écouta sans l'interrompre. Lydie se trompait au moins sur une chose. Elle ne pourrait pas le détester. Malgré leur envie folle de faire l'amour, ils se lancèrent dans la lecture des premières mesures du troisième mouvement. Ils s'endormirent d'épuisement avant de se rendre à la deuxième.

*

« L'Académie arts et humanités pourrait changer votre vie », clamait la dernière campagne publicitaire, celle qui les avait fait rêver, celle qui les avait décidés à tout risquer. Si, jusque-là, ils avaient souvent douté des bénéfices qu'on leur avait fait miroiter, le projet de concert changeait la donne. Côté des artistes professionnels de la Cité et participer à un événement dont tout le monde parlerait avant, pendant et après, c'était évoluer dans une autre dimension. Dans les semaines qui suivirent le passage de Daniel Legerrec, on ne parla plus que de ça. Et à mesure qu'ils recevaient les détails de la mise en scène et que la beauté stupéfiante de l'ensemble se matérialisait sous leurs yeux, un élan de dévotion quasi mystique s'emparait même des plus incrédules. On aurait dit une messe avant la messe, comme si l'Académie retrouvait sa vocation première de temple. Ils travaillaient comme des bourreaux, surtout les musiciens pour qui le défi était colossal, et les espaces de récréation habituellement aussi grouillants que le boulevard Chris-Hadfield à la nuit tombée étaient déserts la plupart du temps. Même la cantine, où plus personne ne s'attardait au-delà des quelques minutes nécessaires pour engloutir repas et comprimés, subissait l'effet Legerrec.

- RHA négatif, 12 06 21 55, N'Gawi.

Daya déposa la main sur le *scanner* et s'empara de son plateau. L'écran lumineux afficha le matricule suivant en même temps qu'une voix blanche l'énonçait tout haut. C'était la case horaire du déjeuner des troisième année. Les trois cohortes mangeaient à des heures différentes pour faciliter la surveillance, un gardien pour cinq étudiants, soit une vingtaine pour chaque trente minutes de repas. Cette routine était inscrite dans le protocole du programme de recherche auquel ils avaient tous dû accepter de participer. L'étude visait à mesurer les effets de certains suppléments alimentaires en complément d'une diète hypocalorique pauvre en éléments nutritifs. Le ministère de la Santé, en collaboration avec le ministère du Travail, espérait ainsi mettre au point une nouvelle molécule qui agirait sur les indices de performance tels que la capacité de concentration et d'apprentissage, ou encore la résistance au stress, malgré des carences nutritionnelles importantes. On leur avait expliqué que respecter sa diète personnalisée et prendre ses comprimés aux heures et lieux prévus était aussi sinon plus important que de se conformer à tous les autres règlements de l'École. Tout étudiant pris en défaut était passible de renvoi.

Comme chaque matin, Daya avait rejoint Boris et Philo au fond de la salle. Elle déposa son plateau, étonnée de ne pas voir Lydie déjà attablée. Elle était toujours la première arrivée. Elle prit place à côté de Boris, se gardant d'interrompre la conversation beethovienne en cours. Entre deux bouchées de la purée infecte qu'il avalait tous les matins depuis presque trois ans en essayant de ne pas y penser, Philo se plaignait de la difficulté de trouver de l'information sur la vie et l'œuvre du compositeur. Il était de l'équipe de pré-production chargée de créer puis d'alimenter la vitrine web de l'événement en contenu. Il avait insisté auprès de ses collègues pour y mettre une section historique qui, selon lui, donnerait une dimension à la fois romantique et insolite à la promotion du concert. Boris, qui trouvait que Philo avait une propension maladive à compliquer les petites choses de

l'existence avec des questions sans fin sur le comment du pourquoi de tout, était franchement exaspéré.

- Elle venait d'où la musique qu'on a entendue à la présentation, tu penses ? Et les partitions qu'on nous a fournies ? Il a bien fallu que Legerrec trouve tout ça quelque part !

- Je ne te parle pas de fichiers audio ou de partitions, je te parle d'informations sur sa vie, son époque, des trucs dans ce genre... C'est à croire qu'il n'a jamais existé.

- C'est peut-être un canular ? Peut-être que le compositeur de cette belle œuvre hystérique et injouable est en fait Legerrec et « Beethoven » un pseudonyme ?

- Franchement, Boris.

- Quoi ! C'est une possibilité...

- Beethoven a vraiment existé. Ma mère m'en a déjà parlé. Philo, va sur Will à Culture/Musique... euh... « classique », je suppose.

- J'y suis allé. Il n'y a rien.

- Il y a une section « Archives », non ?

- Oui.

- Et alors ?

- Il y a des trucs, mais rien sur Beethoven.

- Ça couvre quelle période ces archives ?

- De 2000 à aujourd'hui.

- Et tu te demandes pourquoi tu ne trouves rien ! Il a vécu au 19^e siècle, tu te souviens ?

- J'avais oublié.

- Tu pourrais peut-être chercher dans « Mémoire du monde ».

- Et c'est... ?

- Je ne suis pas sûre. Ou c'est peut-être ONU, je ne me rappelle pas.

- Qu'est-ce qu'un site porno a à voir avec ça ?

- Pas « au nu » ! O-N-U, pour organisation des nations unies.

- Je ne vois pas plus le rapport...

- C'est mon père qui passe des heures là-dedans, mais je ne sais pas si c'est *Will Approved*. Je crois que c'est une base de données sur les arts, la culture, les sciences... L'organisation qui l'a créée n'existe plus depuis longtemps, mais les données, elles, sont encore là, enfin, quelque part, enfin, je crois... Mais c'est peut-être payant. Fais une recherche, tu le sauras assez vite.

- Ou bien adresse-toi au bureau des Télécoms. Si les données existent et qu'on te répond avant la fin de l'année, tu seras fixé. Sinon, tu connais le dicton : *Ce que Will ne sait pas n'existe pas*.

Ne se laissant pas décourager, Philo s'était mis à pianoter sur son mobile. Boris en avait profité pour engloutir ce qui restait de son déjeuner. Daya, qui avait à peine pris une bouchée, tournait la tête dans tous les sens.

- Vous avez vu Lydie ?

- Pas depuis hier au souper.

- Toi Philo ?

- Pareil.

- Elle n'est pas venue répéter hier soir. Je suis revenue trop tard pour aller frapper à sa porte et elle n'a répondu à aucun de mes messages. Elle n'est pas dans son état normal depuis quelques temps.

- Elle est peut-être stressée. Qui ne l'est pas avec ce projet démentiel.

- Non... Tu la connais, plus c'est difficile, plus elle aime ça. Philo avait levé la tête.

- Elle a peut-être attrapé ton virus ?

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Je veux dire que toi non plus tu n'as pas l'air bien, et depuis pas mal plus de temps.

- Tu sais très bien ce qui me préoccupe. Mais j'oubliais ! Tu détestes tous les membres de ta famille, à commencer par ton père, alors évidemment, c'est le genre de choses que tu ne peux pas comprendre...

- Eh ! Oh ! Vous arrêtez ça, tous les deux ! Beauté, si tu n'avales pas ton comprimé tout de suite, je sens que le gardien juste là va se faire un plaisir de te le faire bouffer de force. Et toi, tu gardes tes commentaires assassins au stade de projet, OK ? À moins que tu veuilles qu'on en vienne aux coups...

- Avec toi, certainement pas ! Avec personne, à bien y penser... Bon, je monte.

- Je te suis. Daya ?

- Je vais l'attendre encore un peu, juste au cas... Je te rejoins.

Le cours de théorie musicale ne lui avait jamais paru aussi long. Et elle n'en avait absolument rien retenu. Pour une fois, elle ne pourrait pas compter sur Lydie pour faire du rattrapage. Elle ne s'était pas présentée. Boris s'efforçait de garder sa contenance, mais il commençait lui aussi à manifester des signes d'inquiétude. Lydie était une étudiante modèle. Jamais elle n'aurait séché un cours à moins d'un contre-temps de tous les temps. Quelque chose ne tournait pas rond. En route vers la cantine, ils avaient interrogé toutes les personnes susceptibles de l'avoir vue à un moment ou un autre depuis la veille, sans succès. Ils mangèrent en toute vitesse et partirent à sa recherche, abandonnant Philo derrière, toujours collé à son mobile et à son impossible quête. Ils avaient traversé le bâtiment principal jusque dans l'aile sud, l'ancienne abbaye auquel on accédait par une entrée sécurisée. Ils s'identifièrent, indiquèrent l'infirmier et la porte coulissante s'ouvrit lentement sur un très large couloir. À quelques mètres, ils aperçurent le pictogramme des premiers soins sur une porte entrouverte. La pièce principale semblait déserte, sauf pour le lit du fond où quelqu'un était allongé derrière un rideau à moitié tiré. Daya avança de quelques pas, mais fut stoppée net par une infirmière épouvantée sortie de nulle part.

- Vous m'avez fait peur ! Je peux vous aider ?

- Désolée... Euh, oui... J'ai une amie qui a été un peu souffrante ces derniers jours et je pensais qu'elle serait peut-être ici.

- Celui-ci est un monsieur.

- Elle ne serait pas venue ce matin, par hasard ?

- Non. C'est mon premier client de la journée.

Boris suggéra de monter à sa chambre. Ils avaient tout juste le temps. Ils partirent comme des fusées et gagnèrent La Maison au pas de course. Il y avait beaucoup de mouvement sur l'étage, comme c'était toujours le cas quelques minutes avant le premier cours de l'après-midi. Daya frappa au 1004. Elle imaginait Lydie, de l'autre côté de cette porte, trop mal en point pour venir ouvrir ou signifier sa présence d'une façon ou d'une autre. Elle frappa à nouveau en faisant un tel boucan qu'un petit attroupement se forma autour d'eux.

- La fille qui habite là, elle n'y est pas. Ils sont venus la chercher hier, enfin, cette nuit.

Tous les yeux se tournèrent vers le petit barbu qui s'adressait à Daya par-dessus tout le monde. Il occupait un appartement en biais de celui de Lydie. Daya se souvenait de l'avoir vu, elle ne savait plus où, le soir de la présentation de Legerrec. Il était ivre mort et il avait fallu deux personnes pour le traîner jusque chez lui.

- Comment ça ? Qui est venu la chercher ?

- J'en sais rien. Ils étaient deux. Ils portaient un genre de combinaison et des masques. Ils ne lui ont même pas laissé le temps de s'habiller. Ils l'ont emmenée, sans tambour ni trompette, comme ça...

- Voyons, c'est complètement fou !

- C'est fou, mais c'est ça.

Le gardien de jour qui faisait sa ronde avait remarqué le petit groupe un peu agité qui bloquait le couloir. Il s'approcha et tout le monde fila en douce, laissant Daya et Boris se démerder tout seuls.

- Un problème ?

- Je cherche une amie. Elle n'était pas à la cantine ce matin, elle n'est pas à l'infirmerie et elle ne répond pas à ses messages...

- Votre main, je vous prie. N'Gawi, c'est bien ça ? Vous aussi, Monsieur. Merci. Et le nom ou le matricule de la personne que vous cherchez ?

- Lydie Stein. Quelqu'un vient de me dire qu'on serait venu la chercher ?

- Qui vous a dit ça ?

- Je ne le connais pas. Je crois qu'il habite en face... mais il doit se tromper...

Le gardien sortit une clé magnétique et pénétra dans l'appartement de Lydie dont il fit rapidement le tour.

- Personne.

- Qu'est-ce que vous allez faire ?

- D'abord, quelques vérifications.

- Pouvez-vous me tenir au courant ? Je suis vraiment inquiète.

- Vous serez informée s'il y a lieu que vous le soyez.

Le récit de l'incident s'était propagé à la vitesse de la lumière. Personne n'avait pu confirmer les dires du voisin de Lydie et personne n'avait communiqué quelque informations à Daya, mais une peur sourde s'était emparée des esprits. Masques et combinaisons réveillaient des terreurs anciennes, alimentées par le *spin* autour du centième anniversaire de la tristement célèbre épidémie de 2076. Sur Téléweb1, le fil d'État diffuseur exclusif d'informations nationales et internationales, on n'en finissait plus d'inonder les écrans avec des documents d'archives relatant ce douloureux pan de l'histoire. Les mesures de détection des virus s'étaient grandement améliorées depuis mais semblaient impuissantes à purger les mémoires du traumatisme originel. La hantise d'une nouvelle tragédie surgissait à la moindre alerte.

Dès 2071, la Crise du pétrole, pourtant annoncée de longue date, avait provoqué un crash économique sans précédent depuis le début de l'ère postindustrielle. Tous les secteurs d'activité, sans exception, étaient tombés en cascade. Au début de 2072, le taux de chômage de la population active atteignait les quarante pour cent. Au bout de deux ans, la Crise avait jeté pratiquement toute la classe moyenne à la rue. Les banlieues s'étaient vidées au profit des grands centres à un rythme effarant. Rapi-

dement, les villes furent aux prises avec de graves problèmes de logement et de salubrité, sans parler des difficultés d'approvisionnement en denrées alimentaires.

Une fois le transport paralysé, producteurs et transformateurs industriels avaient dû non seulement cesser toutes leurs activités, mais détruire ou laisser se perdre des millions de litres de lait, autant de tonnes de céréales, de fruits, de légumes, de viande et de volaille. Certains éleveurs, acculés à la faillite, abattirent et même relâchèrent dans la nature toutes leurs bêtes dans des gestes de folie. On déclara l'état d'urgence, mais rien ne semblait pouvoir empêcher la famine de sévir. Les rares familles qui avaient encore de quoi acheter de la nourriture se heurtaient à un marché pour ainsi dire inexistant. La seule alternative restait le marché noir, qui avait pris son essor en même temps que la pénurie s'intensifiait. Au bout de trois ans, la faim devint si insoutenable que plus personne ne se soucia de la provenance ni même de la nature des aliments qui circulaient sous le manteau. On vendit, acheta et consuma tout ce qui se trouvait à portée : pigeons, rats laveurs et écureuils dont l'abondance faisait le bonheur des braconniers de la fin du monde. Et entre le petit rongeur et l'hécatombe qui allait suivre, il n'avait fallu qu'une puce affamée.

Les premières personnes infectées étaient mortes sans avoir le temps de se rendre à l'hôpital. Complètement désorganisé, le service de la Santé publique avait mis plus de trois semaines pour déclarer l'épidémie. C'était trop tard. Quand la bactérie *Y. pestis* se présente sous la forme pulmonaire, c'est une tueuse génocidaire. La propagation avait été exponentielle dans tout l'est du pays jusque très loin, au Sud, de l'autre côté de la frontière. Partout, aussitôt frappés par la quarantaine, des quartiers entiers s'étaient transformés en mouvoirs, les places publiques en crématoires à ciel ouvert. Quantité de grandes villes, déjà durement touchées par la Crise, n'offraient plus qu'un spectacle hallucinant de misère et de mort. Plus aucun habitant vivant de ce qu'on appelait, depuis 2114, la *surface*, n'avait vécu ces événements, mais il s'en trouvait encore, dans la Cité, qui pouvaient en témoigner.

Les parlementaires, hauts fonctionnaires et leurs suites, travaillant ou habitant dans les zones à risque, s'étaient réfugiés sous terre, dans des bunkers aménagés pour les situations d'urgence. Réalisant qu'ils ne seraient nulle part ailleurs mieux protégés de l'hostilité, tant de la nature que des hommes, ils n'en ressortirent pas. La Cité, imaginée sur le principe de la termitière, était née. Son développement s'accéléra dès après la Crise. Elle devint le symbole des changements radicaux qui allaient présider à l'émergence de la société nouvelle où une ligne franche séparerait l'État du peuple. Une volonté d'ordre s'empara du gouvernement. Dans le climat de terreur et de désolation de l'après-crise, les nouveaux régnants imposèrent un ensemble de mesures coercitives, dont le Système d'identification permanente, et une série de réformes des droits civiques, politiques et économiques, sans rencontrer la moindre résistance. De « providence » qu'il était dans le siècle de l'abondance passée, l'État devint une oligarchie autoritaire de fait. L'entrée dans le 22^e siècle emporta les restes de l'ancien régime démocratique. Mais pour dramatiques qu'avaient été ces transformations, ce dont la mémoire collective restait férocement imprégnée était moins le souvenir d'idéaux perdus que la réminiscence effarée d'un ennemi microscopique contre quoi toutes les innovations technologiques n'avaient servi à rien.

Une semaine après la mystérieuse disparition de Lydie, la Direction de l'Académie était finalement sortie de son mutisme avec la diffusion d'un communiqué interne. Les quarantaines étaient fréquentes dans la Mégapole et c'était ainsi qu'on avait expliqué l'incident : une « quarantaine préventive », pouvait-on lire. Mais de quoi souffrait exactement Lydie et quelle était la mesure du risque pour les autres, personne ne le savait. La Direction s'était contentée d'indiquer que des analyses plus poussées devaient être menées. Évidemment, les rumeurs étaient parties dans tous les sens. Daya avait bien tenté d'en savoir davantage, sans résultat. La mère de Lydie ne retournait pas ses appels. Elle aurait peut-être eu plus de chance en se présentant en personne chez les Stein, mais réussir à sortir sans ameuter la

sécurité de l'École relevait de l'impossible. Le prochain congé autorisé n'aurait lieu que dans un mois et, d'ici là, ils étaient assignés à résidence sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ne restait plus qu'à espérer que Lydie réapparaîsse bientôt et leur explique tout de vive voix.

Comme chaque année à pareille date, on avait annulé le cours de l'après-midi pour que les trois cents étudiants puissent recevoir leur vaccin antigrippal le même jour. C'était une exigence du Centre de surveillance éco-épidémiologique, le CSE, à laquelle devaient se conformer les employés d'État, le personnel des maisons d'enseignement publiques et privées de même que tous les étudiants. Dans la Cité, l'inoculation était obligatoire pour tous, sans exceptions. Daya et Boris attendaient depuis quinze minutes dans une atmosphère tendue. La file s'allongeait de l'infirmerie jusque dans le hall principal. L'inquiétude se lisait sur les visages et qui n'avait rien à voir avec la vaccination en cours. Non seulement chacun s'auto-examinait avec une vigueur maniaque, mais on se surveillait mutuellement, à l'affût du moindre signe de maladie. Philo marchait de son grand pas un peu mou vers le début de la file, malgré les protestations qui fusaient. Avec sa nonchalance coutumière, il saluait les râleurs de la main, sans dévier de sa trajectoire, direction Daya et Boris qui faisaient le pied de grue à mi-chemin. Il s'empressa de leur annoncer qu'il y avait peut-être un autre cas d'infection louche, un étudiant des arts du cirque qu'on avait pas vu depuis plusieurs jours et qui ne répondait pas à ses messages. Boris fit valoir que la seule maladie tangible était l'accès de fabulation aigüe dont tout le monde semblait atteint et qu'il serait plus sensé d'attendre d'en savoir plus avant de sauter aux conclusions. Daya allait répliquer, mais un appel entrant l'empêcha de prononcer un mot. Le directeur demandait à la voir.

- Tu veux que je t'accompagne ?

- Non, garde nos places. Je reviens tout de suite.

Sabourin s'agitait devant son écran. Il ne se décidait pas à supprimer un courriel douteux qui venait d'apparaître dans la liste de ses messages. Il hésitait tout autant

à l'ouvrir. Le nom de l'expéditeur était vraisemblablement un pseudonyme qui ne lui rappelait rien ni personne, mais la question en objet l'intriguait : « Pour qui travaillez-vous ? ». Ce pouvait être n'importe quoi, une arnaque publicitaire comme un de ces vers retors qui cannibaliserait tout le système s'il avait le malheur de céder à sa curiosité. D'ailleurs comment ce message avait-il fait pour traverser la barrière antipollurriel et antitout ultra efficace de l'École ? Son bon sens lui dictait de l'envoyer sans délai à la corbeille, mais il tergiverserait, sans trop savoir pourquoi. Il allait communiquer avec le Service des technologies de l'information quand sa secrétaire l'informa de l'arrivée de Daya. Il délaissa son écran pour l'accueillir.

- Bonjour Daya. Je vous en prie, asseyez-vous.

- Je me demandais si je finirais par avoir des nouvelles.

- Votre mère ne vous a pas mise au courant ? Je croyais qu'elle vous avait écrit.

- J'ai vu qu'elle m'a envoyé un message, mais je ne l'ai pas encore lu. Mais... qu'est-ce que ma mère vient faire là-dedans ?

- Ma secrétaire ne vous a pas dit pourquoi nous voulions vous voir ?

- Non... J'ai pensé que c'était à propos de Lydie Stein, l'hautboïste de troisième année. J'avais demandé qu'on me tienne informée...

- Je suis désolé... C'est de votre père dont il s'agit.

- Ah.

- Vous avez pris votre repas du midi ?

- Oui.

- Avez-vous reçu votre vaccin ?

- Non.

- Très bien. Je vous fais préparer une note que vous présenterez à l'un des gardiens en bas. Ça vous évitera d'attendre. Vous ne devez pas sortir d'ici sans avoir été vaccinée. La situation est déjà assez préoccupante.

- Justement...

- Comme vous le savez, vous avez le droit de vous absenter pendant trois jours consécutifs pour des motifs familiaux graves.

- Je comprends.

- Nous avons préparé vos suppléments vitaminiques. Vous devrez les prendre comme s'il s'agissait d'un congé régulier. Vous les trouverez à l'accueil.

- ...

- Vous avez entendu ce que je viens de dire ?

- Oui.

- Nous vous attendrons, au plus tard, vendredi pour le repas du matin. Si jamais il y a un problème, vous nous appelez. Bon courage.

Il tombait cette pluie froide et oblique de novembre qu'elle avait toujours détestée. Le Bloc 10 se trouvait à un peu plus de trois kilomètres. Plusieurs lignes de tram s'y rendaient, mais elle n'avait aucune envie de négocier son espace vital avec des inconnus entassés dans une boîte de métal. Elle mit son cabas en bandoulière, ses écouteurs, rabattit la capuche de son blouson sur sa tête, lança le dernier mouvement de la *Neuvième* et se mit en marche. Une question formulée par son père trois mois auparavant hantait ses pas : « Est-ce que tout ceci a si peu d'importance qu'il ne s'agisse que de toi, de ce que tu veux, toi ? ». Ce qu'elle voulait. Ce qu'elle ne voulait pas. Ce qu'elle craignait depuis que Lydie n'y était plus. Ses petites contrariétés l'avaient obnubilée au point d'oublier, comme si tout ce qui pouvait survenir au Bloc 10 avait traversé la réalité sensible du côté des idées et des conjonctures qui ne font ni rire ni pleurer. Comment était-ce possible ? Comment avait-elle pu se désintéresser de ce qui se passait chez elle avec autant de facilité ? Elle n'était peut-être qu'une petite égoïste. À moins qu'elle ne fut lâche. Et si elle avait plus ou moins consciemment cherché à se distraire, ce qu'elle était prête à s'avouer, la vie lui rappelait qu'il n'y a pas de fuite possible devant la mort, la sienne comme celle des êtres aimés. Elle retira ses écouteurs et poursuivit sa marche au son de la musique atonale du réel avec la détermination de quelqu'un qui n'a plus rien à perdre.

Elle arriva avenue De Milan, trempée et frigorifiée. Le Bloc 10, comme la plupart des immeubles du quartier, avait été construit à moindre coût, sans grand souci pour la qualité des matériaux et de l'exécution des travaux. Le manque d'entretien n'améliorait pas les choses. Les résidents organisaient régulièrement des corvées, mais l'argent manquait toujours pour les réparations majeures. La bonne volonté et la débrouillardise avaient leur limite. En ouvrant la porte principale, elle crut, une fois de plus, qu'elle allait se détacher de ses gonds. Mais, une fois de plus, elle résista miraculeusement. Devant l'ascenseur, en panne depuis deux ans, elle croisa Quentin qui installait un seau sous une fuite qu'il venait tout juste de détecter. Elle s'enquit des dernières nouvelles. Non, il n'avait pas vu ses parents depuis le matin, mais la journée d'hier avait été très difficile. Madou serait heureux de la voir. Il n'y avait pas le soupçon d'un reproche dans le ton de sa voix, mais le cœur de Daya se serra. Elle le remercia et sans s'attarder davantage fila vers l'escalier.

Elle trouva Yoti endormie sur le canapé, son mobile à la main. Elle déposa ses affaires et s'approcha lentement. Elle devinait dans cet abandon du corps auquel sa mère n'avait sûrement pas consenti, l'inquiétude, les nuits sans sommeil, les questions sans réponses, l'attente... Yoti, qui arrivait à percevoir les sons les plus ténus, sursauta. Dès qu'elle vit Daya, les cheveux et les vêtements collés à la peau, elle se leva, chancelante.

- Ne me dis pas que tu as marché jusqu'ici par ce temps ?
- J'en avais besoin.
- Je vais préparer du thé.
- Laisse, je vais le faire.

Daya mit de l'eau à bouillir avant d'enfiler des vêtements secs. Sa longue marche lui avait ouvert l'appétit, mais elle ne trouva rien d'autre que des légumes et quelques barres protéinées. Ça pourrait attendre. Yoti alla jeter un coup d'œil dans la chambre où reposait Madou. Elle en ressortit sur la pointe des pieds.

- Il dort ?

- Oui. Enfin, je l'espère.
- Tu tiens le coup ?
- C'est difficile...
- Pourquoi tu ne m'as pas dit que son état se détériorait ?
- Il disait que tu avais déjà bien assez à penser et à faire et qu'il fallait te laisser tranquille le plus longtemps possible. Comme tu n'insistais pas...
- Je sais...
- Ne t'en fais pas. Ça n'aurait rien changé. Et puis j'avais promis.
- Quand même... Maintenant, qu'est-ce qui se passe ?
- Elias est venu hier matin. Il a dit que c'était pour bientôt.
- Qu'est-ce qu'on peut faire ?
- Être là.
- Il souffre ?
- J'avais de quoi le soulager, mais...
- Mais ?
- J'ai utilisé la dernière fiole un peu avant midi.
- Elias revient quand ?
- Je n'arrive pas à le joindre. Je ne l'ai pas dit à ton père.
- Je peux aller le voir ?
- Bien sûr, il t'attend... Daya ? Il a beaucoup changé.

Madou était adossé aux oreillers que Yoti avait relevés. Il dormait toujours. Une chaise avait été placée à côté du lit. Elle alla s'y asseoir, atterrée de ne plus reconnaître l'homme qu'elle avait quitté, un certain dimanche de septembre. Ses bras décharnés reposaient sur la couverture, le long de son corps. Sa peau avait pris une couleur indéfinissable et faisait des plis sur ses biceps et son cou, comme un tissu mal drapé. La vie semblait déjà s'être enfuie de ses lèvres, sèches et pâles, presque blanches. Encore engourdi par la dernière dose de morphine, il ne percevait pas la sensation de brûlure vive qui irradiait dans chaque recoin de son corps. À ce stade,

seule une drogue puissante pouvait lui procurer ce sommeil paisible. Daya l'observait avec une tendresse et une tristesse infinies. Il n'ouvrit les yeux qu'au bout d'un long moment. Son regard demeurait étrangement vif et lumineux, comme si tout ce qui lui restait de forces s'était concentré là. Il lui sourit. Elle se refusait à craquer, là, devant lui qui n'avait pas besoin de ça. Elle n'arrivait pas à articuler un mot. Elle prit simplement sa main.

- Salut.

- Princesse...

- Est-ce que tu me détestes ?

- C'est une question vraiment bizarre...

- Je suis tellement désolée... Qu'est-ce que je peux faire ? Dis-moi ce que je peux faire.

Il ferma les yeux et s'assoupit de nouveau. Daya poussa doucement la chaise et s'assied par terre, le dos contre le mur. Elle pleura, avec la retenue dont elle fut capable, et attendit. Elle veilla dans le silence qui avalait tout et dura aussi longtemps que l'apaisement de Madou, aussi longtemps que le recueillement de Yoti, un espace-temps sans musique ni rien d'autre que le son imperceptible d'incantations prononcées en rêve. Le temps de la parole était passé. Les heures s'écoulèrent. La pluie cessa. Le jour s'enfuit en même temps que l'effet de la drogue et ne soulagea personne.

Dans la cuisine, les deux femmes avaient préparé un bouillon, pour le parfum des herbes aromatiques, pour la complicité, mais surtout pour calmer leur nervosité. Malgré la faim et le fumet capiteux qui leur emplissait les narines, elles n'y avaient pas touché. Daya, dans un coin, hésitait à appeler Boris bien qu'il le lui ait demandé. Yoti faisait les cents pas, suppliant intérieurement Elias de donner signe de vie. Elle serrait son mobile entre ses mains jointes, comme si la chaleur de ses doigts pouvait le faire apparaître. Puis le moment redouté arriva. La sédation avait cessé d'agir. De la chambre, Madou appela, faiblement. Il était allongé n'importe

comment dans le fouillis des draps qu'il avait tirés sur lui puis repoussés puis ramenés à nouveau. Un instant il était en sueurs, celui d'après il gelait à en claquer des dents. Des convulsions violentes le laissaient haletant, les yeux révoltés. Il continuait de serrer mollement un oreiller dans ses bras, crispant les mâchoires pour retenir les hurlements qui lui remontaient des entrailles. Imposer ce spectacle aux deux femmes de sa vie ajoutait à son calvaire.

Pendant plusieurs heures, mère et fille se relayèrent à ses côtés, humectant ses lèvres, son front, ses épaules. Yoti avait espéré qu'il perde conscience et lâche enfin son dernier souffle. Mais tout se passait comme si la vie cherchait à s'accrocher jusqu'à la toute dernière extrémité. Elle avait beau le rassurer, lui dire des paroles douces d'amour et de gratitude pour l'homme et le père qu'il avait été, il la regardait, les yeux pleins de larmes et d'excuses, puis tournait la tête, souffrant et souffrant encore. C'était insupportable. Elle entraîna Daya à l'extérieur de la chambre un court instant. Sans doute Elias était-il retenu par une intervention d'urgence. Elles devaient absolument trouver de quoi soulager Madou. Il fallait réagir et vite.

Pour un soir de semaine, c'était pire que l'heure de pointe. Sur cette ligne, du coucher du soleil jusqu'au couvre-feu, sept jours sur sept, le tram débordait de fêtards suspendus entre deux maisons de jeux où ils oubliaient le jour d'aujourd'hui et celui de demain. Dans leurs vêtements bigarrés qui contrastaient avec leurs uniformes de travail tristes comme la cendre, hommes et femmes, tous jeunes, les écouteurs dans les oreilles, chantaient, hurlaient, riaient aux éclats, découvrant leurs dents gâtées, empestant de vapeurs écœurantes d'alcool frelaté en se foutant bien de savoir si ce monde était le meilleur ou le pire. Tant qu'il y avait de l'amusement, le monde pouvait commencer ou finir. Agrippée à une sangle du toit, Daya surveillait les noms de rue, indifférente à cette foire en transit. Le jeune à la tête rousse et hirsute assis en face d'elle se pencha avec l'air hébété de quelqu'un qui reçoit un coup qu'il n'a pas vu venir et rendit tripes et boyaux sur ses chaussures. Avec un haut-le-cœur promptement réprimé, elle se déplaça vers l'avant dans un concert

d'excuses et de rires niais. De tous les *communs*, il y en avait de plus communs que d'autres.

Madou aurait réprouvé cette idée, mais c'était plus fort qu'elle. Elle méprisait cette masse somnolente, abruti d'alcool et de jeux. Comment son père pouvait-il seulement croire qu'il fut possible de les arracher à leur apathie ? Ils étaient tous si résignés et inconscients de l'être. Ils vivaient dans un présent sans passé ni avenir, attendant la mort tête baissée sans jamais s'émouvoir, sans aspirer à autre chose, ni pour eux-mêmes et encore moins pour les autres. À sa manière, Legerrec n'avait pas tort. Il y avait quelque chose de défaillant dans la manière d'exister des *communs*. Madou avait toujours prétendu que l'éducation pouvait les sauver, qu'il fallait à tout prix continuer de répandre les savoirs que l'État jugeait inutiles. Il disait que c'était la seule manière de garder la mémoire vivante et les esprits éveillés. Mais la situation des écoles itinérantes était si précaire, les professeurs volontaires si peu nombreux et les auditeurs si peu souvent au rendez-vous. Elle ne s'expliquait toujours pas comment son père avait résisté à l'attrait du cynisme. Pour sa part, elle préférait sauver sa peau. Elle ne possédait pas ce sens du devoir communautaire si prégnant dans sa famille. Si tout se passait comme elle l'espérait, une fois dans la Cité, cette vie misérable ne serait qu'un mauvais souvenir qu'elle n'entreprendrait pas. Elle partirait sans se retourner.

Elle descendit à l'intersection de la 81^e avenue et du boulevard Chris-Hadfield en même temps qu'une pub d'Oasis Assurances vantait la panoplie de ses produits, comme si l'écran cyclopéen de la façade du Ludi-Cité avait capté ses pensées. Avec une assurance payée à gros prix et, pour les délinquants, moyennant une prime supplémentaire couvrant pratiquement tous les vices préjudiciables à la santé, les portes des hôpitaux s'ouvraient comme fleurs au soleil. Les médicaments nouvellement brevetés ne vous coûtaient qu'une fraction du prix, on trépignait d'impatience à l'idée de vous faire bénéficier des vertus thérapeutiques de tel ou tel appareil sophistiqué – le degré de sophistication variait considérablement selon qu'on se trou-

va dans la Cité ou à l'extérieur –, et votre spécialiste, trop heureux de pouvoir se faire la main, vous accueillait avec moult politesses et courbettes. Seulement, tous n'en avaient pas les moyens. Daya ravala à nouveau un haut-le-cœur et brandit son majeur à la face surdimensionnée qui la regardait sans la voir. Elle s'engagea à toutes jambes sur la 81^e en direction du port.

Ce secteur se trouvait dans la ceinture de bidonvilles qui séparait la Mégapole des banlieues désertées. La plupart des immeubles qui longeaient les quais, plongés dans une brume humide quasi permanente, tombaient en décrépitude. Les façades de béton étaient noires de moisissures, les escaliers affaissés, les fenêtres si crasseuses qu'on ne voyait pas au travers. Les édifices les moins délabrés étaient squattés par des illégaux. Des familles entières y vivaient sans électricité, sans eau potable, sans installations sanitaires en état de fonctionner. Il arrivait qu'on embauche les hommes pour quelques besognes autour des docks. Quand le travail manquait, les femmes et les enfants se vendaient au plus offrant. On ne voyait pas âme qui vive à travers le brouillard, mais quelqu'un criait des ordres auxquels d'autres voix répondaient prestement au loin. Une embarcation vidait sa cargaison de contrebande sans se presser. Dans le port, le couvre-feu tenait de la légende urbaine. La police rôdait uniquement pour se prévaloir du butin que lui rapportait son silence, des produits du marché noir la plupart du temps, ou pour tirer un coup avec une prostituée.

L'adresse indiquée par Elias correspondait à un bâtiment bas, à quatre étages, qui devait avoir plus de cent ans. Sur le côté est, le mur était entièrement recouvert d'un feuillage dense, une sorte de lierre, qui courait jusqu'à l'avant. Une faible lumière éclairait le porche tout comme plusieurs fenêtres. Daya se sentit rassurée. Ne trouvant pas la sonnette d'entrée, elle poussa la lourde porte et entra. Le plancher et les escaliers de grès, bien qu'érodés, étaient d'une propreté remarquable. De la musique vibrat en sourdine aux étages supérieurs. Elle reconnut aussitôt l'un des vingt contrepoints de *L'art de la fugue* que Yoti lui avait fait découvrir et dont personne ne

savait et ne saurait jamais avec certitude dans quel ordre il convenait de les interpréter. Elle monta droit devant jusqu'au premier palier. Les numéros de porte commençaient à trois et la clinique devait se trouver au numéro deux. Elle revint sur ses pas. À droite, l'escalier plongeait de quelques marches vers un palier en sous-sol plongé dans l'obscurité. S'appuyant au mur, elle effleura un commutateur, alluma. Deux portes se faisaient face. L'une d'elle était cadénassée. Elle frappa, d'abord timidement, puis avec force. Au bout d'un moment, elle eut l'impression qu'on l'observait dans son dos.

Une femme à la peau très blanche, presque translucide, et aux yeux étranges de Malamute, se tenait derrière une porte entravée par une chaînette. Elle portait un long fichu noir qui lui enserrait la tête et descendait sur ses épaules. Daya se retourna. La femme allait refermer, puis se ravisa.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je cherche le Docteur Amar.

– Il n'y a pas de Docteur Amar ici.

– Impossible... C'est lui-même qui nous a donné cette adresse.

– Qui êtes-vous ?

– N'Gawi. Daya.

– Jamais entendu ce nom-là.

– Elias est un ami de ma famille. On a tenté de le joindre une bonne partie de la journée. Mon père est mourant. C'est bien ici la clinique ?

La femme décrocha la chaîne de sécurité, ouvrit la porte et s'avança d'un pas.

– Vous voyez ça ? Elle pointait du doigt la porte d'en face. Ils sont venus hier après-midi.

– Est-ce qu'il n'y a pas un moyen d'entrer ?

– Il ne reste plus rien. Ils sont partis avec tout le matériel, les médicaments et même les meubles. Quand je pense qu'ils accusent les médecins clandestins de profiter de la misère des pauvres gens, ça me met hors de moi ! Il y avait une jeune fille à

l'intérieur, grosse comme ça, sur le point d'accoucher, eh bien ils l'ont embarquée sans se gêner, et pour en faire quoi, je vous le demande !

- Et Elias ?

- Ils l'ont embarqué, les mains attachées, comme un criminel. Mais j'ai fait le nécessaire. Quelqu'un va payer la caution. Il sortira et recommencera ailleurs. C'est un homme bon et entêté.

- Quand sera-t-il libéré ?

- Comment savoir...

- J'étais tellement certaine de pouvoir le trouver ici...

- Votre père... Il est mourant, vous dites ?

- D'après Elias, c'est la fin, oui.

- Qu'est-ce que vous cherchez ?

- N'importe quoi qui puisse soulager la douleur.

- Vous savez ce qui le tue ?

- Cancer. Pancréas.

- Mon Dieu. Je n'ai rien d'assez fort. Vous pourriez toujours aller voir des revendeurs. Ils ont assez souvent de la morphine et de la codéine. Ils sont nombreux par ici. Mais ce n'est peut-être pas une très bonne idée.

Elle fit signe à Daya d'attendre, puis disparut dans son appartement. Elle revint au bout de quelques minutes avec son mobile et une petite pochette de tissu fermée par un cordon.

- Elias les connaît bien. Mais vous, une jeune femme, seule, dans ce coin de la ville... Notez ceci : 6193 rue Pierce. C'est l'adresse d'une autre clinique. Un ami d'Elias.

- C'est à l'autre bout de la ville ! Je n'y arriverai pas !

- Dans ce cas, prenez au moins ça.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Des herbes. À boire en infusion, si votre père en est capable.

- Mais...

– Soyez convaincante. Dites-lui que ça vient d'Elias, s'il le faut. S'il y croit, peut-être que ça le soulagera un peu. C'est tout ce que je peux faire. Je suis désolée.

Daya mit le sachet dans la poche de son blouson et partit dans le brouillard. Il n'était pas question qu'elle s'en retourne avec une poignée d'herbes séchées. Des chats sauvages se disputaient une femelle ou une pitance quelque part. Un chien, ou était-ce un coyote, aboya. L'alarme du couvre-feu retentit au loin. Était-elle partie depuis une heure ? Déjà ? Elle accéléra le pas. Elle vit d'abord le bateau, un chalutier d'une quinzaine de mètres en assez mauvais état. Deux hommes, l'un sur le pont, l'autre sur une passerelle bringuebalante, se relayaient des caisses et des sacs qui s'amoncelaient sur le quai. En face, coincé entre deux édifices abandonnés, une sorte de tripot aux vitres sales et embuées. Il y avait une foule bruyante jusque sur le trottoir, des hommes, mais aussi des femmes et quelques enfants, déguenillés et visiblement ivres. Elle s'arrêta, le temps de se convaincre qu'elle ne pouvait pas reculer, et poursuivit son chemin.

Elle s'installa au bar, ouvrit son blouson sans se découvrir la tête. Oui, ils acceptaient les paiements électroniques, lui confirma le barman, et elle commanda n'importe quoi de « pas trop fort ». Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle devrait faire ensuite d'autant plus que tous les yeux étaient tournés vers elle. Elle prit une gorgée de la liqueur jaune qu'on lui avait servie en s'efforçant de l'avaler sans s'étouffer. Quatre tabourets la séparaient de deux hommes qui l'observaient avec intérêt. Elle avait remarqué le plus grand en entrant. Entre deux œillades, il se retournait sans arrêt en direction du bateau. Il devait avoir une trentaine d'années, peut-être plus. Il avait les cheveux très noirs, la peau halée, de larges mains, une barbe de plusieurs jours. Un tatouage couvrait tout son biceps gauche. Daya n'en aurait pas juré, mais il semblait intrigué par ce qu'elle portait à son cou. Ce bijou un peu grossier avait-il une quelconque valeur ? Si c'était le cas, Madou ne lui en avait rien dit. L'autre homme, petit, gras, le crâne chauve et huileux qu'il essuyait avec un mouchoir malpropre, s'essuyait la bouche du revers de sa manche entre deux gor-

gées. Il descendit de son tabouret et vint vers elle. Son partenaire ne le quitta pas des yeux.

- Salut, jolie.

- ...

- Tu viendrais pas du bunker, par hasard, ma belle ?

- Ça vous regarde ?

- Je suis curieux. Faut pas se fâcher pour si peu.

- Je n'ai pas envie de parler.

- On n'en voit pas souvent des filles de la Cité rôder par ici. Qu'est-ce qui t'amène ? Tu cherches de la compagnie peut-être ? Il avait mis une main sur sa cuisse.

- Ne me touchez pas.

- Tu ne viens pas tout juste de me dire que tu t'ennuyais toute seule ?

- Enlève ta main de là, pauvre con.

Au lieu d'obtempérer, il resserra son étreinte en même temps qu'il approcha son visage de celui de Daya, comme un animal flairant une proie potentielle. Daya perçut le danger, mais ne trouva rien d'autre à faire que de se protéger de ce regard halluciné et de cette haleine pestilentielle en détournant la tête

- Je vais te dire... Y'a une chose dans la vie qui fait des courts-circuits dans mon cerveau et c'est qu'on me traite de con.

Il lui avait empoigné la gorge. L'homme au tatouage se leva brusquement et avança prudemment vers eux, aux aguets.

- Bon, ça suffit ! Laisse, Darcy. Tu ne sais pas y faire avec les dames.

- Te mêle pas de ça ! Il faut qu'elle apprenne les bonnes manières.

En un éclair, il avait sorti un couteau de chasse qu'il tenait sous le nez de Daya. À moitié étouffée, elle lui adressait des mots d'excuse décousus entre deux hoquets. Elle était terrifiée. Le tatoué s'arrêta dans l'angle mort de son agresseur.

- Là, Titus, tu me regardes dans les yeux et tu te calmes, OK ?

Dans la seconde où le petit chauve tourna la tête, le barman s'était élancé par-dessus le comptoir, avait attrapé son poignet avant de le tordre jusqu'à ce que le couteau aille se planter dans le plancher. Puis, deux gorilles sortis de nulle part l'avaient agrippé avant de disparaître au fond du bar. Éberluée, Daya sentit qu'on lui serrait le bras puis qu'on la traînait à travers la place. Ses jambes lâchèrent. Tout devint noir. Elle se réveilla sur une couchette, dans la timonerie du bateau qu'elle avait remarqué plus tôt. L'homme au tatouage était penché sur elle et la secouait délicatement. Elle se releva sur un coude, s'assied, le corps tremblant. Il lui tendit un verre.

- Bois. Ça te fera du bien.

- Je n'ai pas soif. En fait, je pense que je vais partir.

- Je prendrais le temps de me remettre si j'étais toi.

- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

- Tu n'as rien à craindre. Je suis parfaitement inoffensif. Ce vin, par contre... Le *nectar des Dieux* qu'on l'appelle... Tu ne sais pas ce que tu manques.

- Je pensais que ce fou furieux allait me tuer.

- Il aurait pu. Mais ce n'est pas arrivé.

- Où est-il ?

- En lieu sûr, le temps qu'il se calme. Ils le connaissent ici. C'est l'alcool. Il ne supporte pas. Dans quelques heures il sera à nouveau doux comme un agneau... mais toujours stupide comme un âne, malheureusement.

- Très bien pour lui, mais moi, je dois partir. Tout de suite.

- Je ne serais pas particulièrement perspicace si je disais que tu n'es pas du coin, vrai ?

- C'est tout dit.

- Hum... Habituellement, on ne s'empêtre pas de questions inutiles par ici, mais là, ma curiosité est piquée...

- C'est un peu compliqué.

- Ça je m'en doute. Ce n'est pas exactement ce que je voudrais savoir...

Il s'était assis sur une caisse de bois tirée d'un coin sombre. Il remplit à nouveau son verre avec l'air de dire qu'il avait tout son temps. Daya réfléchissait à vingt mille tours/minute. Elle se méfiait, mais elle craignait encore plus le retour de son puant acolyte. Parler était peut-être le seul moyen d'écourter cet entretien. Au point où elle en était, elle décida de jouer le tout pour le tout.

- J'ai besoin de morphine.

- Rien que ça...

- C'est pour mon père. Il est mourant.

- Alors tu ne viens pas de la Cité.

- J'y suis née, mais on y vit plus depuis longtemps... C'est une longue histoire. Il y a une clinique clandestine à côté. Je pensais y trouver le médecin en charge. C'est un ami.

- Mais il n'y est pas parce que la SÉCUP lui a rendu visite hier.

- Vous le connaissez ?

- Si tu parles d'Elias Amar, c'est un client, oui.

- Alors, vous avez ce que je cherche ?

- Je lui ai vendu ce que j'avais. Et ils lui ont tout pris apparemment.

- Comment vous le savez ?

- Ce genre de nouvelles voyage très vite par ici.

- Dans ce cas, il faut vraiment que je parte. Maintenant.

- Tu habites loin ?

- Une quarantaine de minutes en tram.

- Mais il n'y en a plus à cette heure.

- Ça ne fait rien.

- Tu en as pour au moins deux heures de marche. Avec la surveillance partout comment tu vas faire ?

- Je vais me débrouiller.

Il déposa son verre puis disparut dans la partie inférieure du bateau. Si elle voulait décamper, c'était le moment. Mais elle ne bougeait pas. Elle n'avait absolument aucune idée de ce qui l'attendait sur le chemin du retour. Jamais elle ne s'était aventurée dehors après le couvre-feu. Dans la fébrilité de son départ, elle et Yoti avaient mal évalué la distance, certaines qu'elle pourrait faire l'aller-retour sans problèmes. Il était trop tard pour réviser les calculs et s'il fallait en croire le pirate, retourner au Bloc ne serait pas une simple promenade. Il revint avec un flacon de pharmacie qu'il lui tendit.

- Vous ne devez pas avoir de *scanner* ici. Je ne pourrai pas vous payer.
- Ce ne sera pas nécessaire.
- Mais...
- Des somnifères. C'est tout ce qu'il me reste. En grande quantité, ça devrait pouvoir abréger ses souffrances.
- Vous pouvez les garder.
- Je ne te les vends pas, je te les donne.
- Je ne pourrai pas faire ça. Et ma mère non plus.
- Prends-les quand même. Si tu trouves le courage, tu les auras sous la main. Je vais organiser ton transport.
- Ah, bon ?
- Quelqu'un à la SÉCUP me doit au moins une faveur. Je lui envoie un message tout de suite.
- Pourquoi faites-vous ça ?
- Pourquoi pas ? Au fait, je m'appelle Thomas.
- Daya.
- Je préférerais que tu n'aies plus à revenir ici, mais si tu devais le faire, je serai heureux de te revoir, Daya.
- Je ne crois pas qu'on se reverra, mais... merci.

La pluie tombait à nouveau. Les écrans de la ville ne formaient plus que de grands carrés noirs sur les façades ruisselantes des édifices. Passé la zone portuaire, si des gens se trouvaient encore dehors, ils savaient se fondre dans l'obscurité des encoignures. On ne les voyait pas. Seuls les rats, qu'on ne sanctionnait pas pour non-respect du couvre-feu, couraient et bondissaient librement sous la faible lumière de quelque lampadaire. L'agent de la SÉCUP roulait à bonne vitesse. Il regardait droit devant sans s'occuper d'elle. Elle n'en demandait pas davantage. Elle n'avait aucune envie de parler. Calée au fond de la banquette arrière, elle soupesait machinalement la pochette d'herbes et la bouteille de comprimés au fond de sa poche. Elle s'en était tirée à bon compte, mais ce n'était rien pour crier victoire. Elle anticipait déjà la déception immense de sa mère, la détresse insoutenable de son père et leur profond désarroi que rien n'allait apaiser. Elle en aurait hurlé.

En apercevant les deux silhouettes dans le clair-obscur, son cœur bondit. Le chagrin est habile à tromper la raison avec des chimères. D'un geste vif, elle alluma le plafonnier. Quentin, assis aux côtés de Yoti, tenait sa main, les yeux fixés sur elle qui ne le regardait pas. Elle n'avait jamais parue aussi lasse, aussi défaite, comme si vingt années l'avaient assaillie d'un coup. Elle releva la tête et se précipita pour serrer Daya dans ses bras.

- J'étais si inquiète de ne pas te voir revenir.
- Je n'ai pas trouvé Elias. Ils ont démantelé la clinique.
- Oui, je sais.
- Tu le sais ?
- Il a finalement réussi à téléphoner une quarantaine de minutes après ton départ.
- Pourquoi tu ne m'as pas appelée ?
- ...
- Quentin ? Dites quelque chose !

Leur silence contrit ne pouvait signifier qu'une seule chose. Elle avança lentement vers la chambre, oppressée à l'idée de ce qu'elle allait y trouver. L'odeur si

particulière de l'encens lui confirma ses craintes. Madou reposait sur son côté droit, la main droite au niveau du menton, la main gauche sur la cuisse gauche, selon un vieux rituel bouddhiste. Il ne luttait plus. Il ne souffrait plus. Il avait traversé l'épreuve. Il avait rejoint la claire lumière. Elle l'observa longuement, saisie par la dure réalité de ce corps inhabité, ne se doutant pas du drame qui s'était joué dans cette pièce au cours des deux dernières heures. Elle ne pouvait pas savoir que Madou, profitant de son absence, avait supplié Yoti d'en finir, ni comment elle s'en était sentie incapable et, désespérée, avait sollicité l'aide de Quentin. Daya ne pouvait pas se douter que, complices de cet épouvantable projet, tous les deux avaient serré l'oreiller sur le visage de Madou, s'excusant, pleurant, implorant toutes les divinités de tous les mondes de leur donner la force d'accomplir l'impensable. Le dernier souffle de Madou avait scellé leur serment. Daya n'avait pas à savoir. Elle ne saurait jamais.

Madou avait consenti à ce qu'on prélève sur sa dépouille tout ce qui pouvait servir de paiement pour la crémation. Le commerce des organes et tissus était pratique courante même chez les vivants qui marchandait les parties de leur corps en bon état et dont ils étaient prêts à se passer. Un préposé se présenta avec la courte liste de ce qu'il achetait, pour un total qui couvrait tout juste les frais. Puis, on fit attendre Daya et Yoti dans un petit espace blanc attenant à la salle d'incinération où elles pénétrèrent une trentaine de minutes plus tard. Ce n'était qu'une pièce carrée au plafond bas, exigüe, sans mobilier ni fenêtres à part un hublot tout au fond. Sans avertissement, un rougeoiement très intense apparut derrière la vitre. Impossible de savoir s'il s'agissait bien du corps de Madou qui se consumait là, mais il fallait le croire. Daya se tenait droite, les yeux fixés sur le brasier. Yoti, vacillante, chercha sa main. Puis elle récita la poésie oubliée de Tagore en guise de prière et d'adieu : *Je sais que les fleurs flétries au crépuscule et que les rivières s'égarant dans le désert ne sont pas totalement perdues. Je sais que les retards accumulés en cette vie appesantie par la lenteur du temps ne sont pas totalement perdus. Je sais que mes rêves avortés et*

mon chant retenu viennent effleurer les cordes de Ton luth et qu'ils ne sont pas totalement perdus.

Elles revinrent au Bloc 10 dans petit véhicule funéraire reconnaissable à sa colombe aux ailes déployées sur fond de laque noire qui attestait du droit de circulation à toute heure. Yoti avait avancé le supplément pour pouvoir en bénéficier et leur éviter un tas de problèmes. À l'arrière, les deux femmes étaient serrées l'une contre l'autre, dans cette nuit sans étoiles, sœurs dans le malheur, épuisées d'avoir peiné jusqu'aux portes de la mort sans en franchir le seuil, dévastées par la perte de celui qui ne serait plus de leurs matins. Yoti déposa les cendres tout près du cadre numérique « qui donne vie aux souvenirs », qu'elle n'alluma pas. Quentin, qui avait guetté leur retour, servit du thé. Il y aurait encore long jusqu'au bout de la nuit. Rien ne fut dit. Ils écoutèrent simplement d'anciens chants de griots que Madou aimait tant parce qu'ils lui racontaient l'Afrique mythique, le continent des lointains ancêtres où il n'avait jamais posé le pied et qu'il avait rêvé, un jour, visiter.

*

Ces histoires de retraits préventifs rendaient Brian Sabourin nerveux. Huit mois seulement qu'il occupait le poste de directeur de l'Académie qu'en plus du spectacle-bombe-à-retardement, cette autre tuile lui tombait sur la tête. On en avait expulsé quatre, tous en dernière année. Et au beau milieu de ce qui était en train de dégénérer en psychose collective, lui, le directeur de l'École, ramait en plein mystère. On lui avait parlé d'un risque de contagion, point. D'ailleurs, à la dernière réunion du conseil d'administration, ses questions n'avaient suscité qu'agacement et on l'avait regardé comme le dernier des imbéciles avant d'enfiler la suite de l'ordre du jour. Le bureau de la Santé publique contrôlait la situation, ce dont il avait dû convenir. La procédure était effectivement propre et expéditive. On lui envoyait un mémo avec le matricule de l'étudiant « problématique ». Par les moyens à sa disposition, il devait l'isoler dans les meilleurs délais et le faire escorter jusqu'à l'entrée principale. Pas d'explications reçues, pas d'explications à donner. Là, on embarquait

l'étudiant dans une camionnette de service et c'en était fait. C'était du moins ce que des gardiens de sécurité de l'École lui avaient rapporté.

Après la réunion, Chloé Jennings, l'avocate maison, l'avait rattrapé alors qu'il filait vers son bureau, complètement hors de lui. Il ne s'était pas encore retourné qu'il savait déjà, au parfum écoeurant qui lui emplissait les narines, qui était sur ses talons. Quel genre d'urgence pouvait bien lui faire quitter la réunion si vite ? Ce ton d'inquisitrice sûre de son bon droit était vraiment détestable. Chloé Jennings ne connaissait rien à l'enseignement, mais depuis la Réforme, on la payait grassement pour veiller à l'application du nouveau cadre juridique. Même les profs les moins enclins à quelque transgression la craignaient comme la peste. Devant la grande prêtresse de l'ordre et de la loi, son titre de directeur ne le protégeait pas plus que des gants percés contre les bactéries. Il s'efforça de rester dans les limites de la cordialité, lançant sur un ton jovial qu'il avait simplement beaucoup à faire. Après un silence un peu hésitant, elle avait fini par lui rappeler, et c'était purement amical, la clause de secret professionnel qu'il avait signée avant son entrée en fonction et ce qu'il lui en coûterait de ne pas la respecter. Comme s'il pouvait l'oublier. Il était furax, mais pas con à ce point-là. On ne voulait pas qu'il se mêle de ce qui le regardait ? Soit ! On ne voulait pas qu'il ébruite cette affaire ? Soit ! De toute façon, le Ministère avait les choses bien en mains et grand bien lui en fasse !

Sur le coup, l'aveuglement volontaire lui avait paru la seule stratégie praticable, une décision où entraient toutefois moins de libre arbitre que de nécessité. Il n'avait jamais eu le moindre intérêt pour l'administration. Il détestait les chiffres, tout ce qui s'apparentait à la gestion et encore plus l'exercice de l'autorité. Et en ce domaine, sa tête de jeune premier doublée d'un caractère un peu bonhomme ne le favorisait pas. Il avait du mal à s'imposer. Mais à trente-cinq ans, avec un diplôme d'études supérieures en histoire et philosophie, que pouvait-il espérer ? Depuis son retour du Chomsky Arts and Humanities Institute, il n'avait décroché qu'un poste de sous-fifre dans une compagnie d'assurances où il s'était emmerdé pendant une

éternité. Il avait enduré son mal jusqu'au bord de la dépression et, bien qu'il résista à la tentation des antidépresseurs, il avait développé une dépendance à l'alcool qui finirait tôt ou tard par le rendre irrécupérable. Il fallait qu'il passe à autre chose. Quand on lui avait offert la direction de l'Académie, d'abord déconcerté par cette proposition étonnante – *primo*, il n'avait pas postulé et, *secundo*, il n'était pas totalement incompetent, mais se savait nettement sous-qualifié –, il avait finalement accepté, en grande partie parce qu'il soupçonnait une intervention de ses parents, hauts fonctionnaires proches du gouvernement. D'une façon ou d'une autre, refuser n'était pas une option.

La Mégapole baignait dans la noirceur du couvre-feu, comme tous les soirs à pareille heure. Dans son nouvel appartement à l'extrême nord de la Cité, il tournait dans tous les sens, cherchant un sommeil impossible. Trop de choses, anciennes et nouvelles, se bouscuaient dans son esprit, à commencer par le souvenir d'Alix Berger. Il sortit du lit, complètement nu, s'attarda un moment à la fenêtre qui donnait sur d'autres fenêtres dans une sorte de jeu de miroirs assez troublant. C'était la triste réalité des petits propriétaires des étages inférieurs. Il enfila un slip, alla au salon et se prépara un grog de son invention à base de whisky. Il commanda l'ouverture de sa boîte de réception de messages. Le plus récent était arrivé à dix-sept heures. Mais que faisait Logan ? Si quelqu'un pouvait extirper le contenu de son mystérieux fichier, c'était bien son vieux pote du CAHI. Pour un cryptologue, ce serait forcément un jeu d'enfant, enfin, il se l'était répété toute la journée. Si Logan n'en venait pas à bout, personne n'y parviendrait. Assis dans la lueur bleutée de son écran, il se demandait s'il pourrait supporter ce suspense encore longtemps. Oubliant sa récente résolution, il se versa un autre verre. Alix Berger.

Elle enseignait le français en dernière secondaire au Havre II. Elle devait avoir une trentaine d'années à l'époque, peut-être un peu moins. Elle était magnifique, à la fois suave et drôle, lumineuse et originale. Tous ses élèves masculins en étaient dingues, y compris lui. Elle l'avait entendu confier à des camarades que ses parents

l'obligeaient à faire des études de droit, ce qu'il refusait obstinément. Cet été là, avec quelque deux cents privilégiés, il avait fait la traversée inaugurale de l'Atlantique à bord du *Deuteron*, le premier navire de passagers à fusion nucléaire contrôlée, et ce voyage avait éveillé en lui un désir irrépressible d'inconnu. Ce n'était pas tant d'étudier le droit qui lui répugnait que d'être confiné à un environnement sans surprises. Au retour, il avait confié à son père son projet de s'inscrire au programme d'humanités de l'Académie. Après tout, la Mégapole était un autre monde, tout près, et qui l'attirait. La réprobation paternelle ne s'était pas faite attendre. Comment pouvait-il sérieusement envisager de fréquenter une obscure école, à peine bonne pour des *communs* insignifiants et certainement vouée à une fermeture prochaine, tout ça pour décrocher au final un diplôme sans aucune valeur !

Alix Berger l'avait invité à son bureau pour discuter de son « problème ». Il s'était présenté à l'heure convenue, sans trop d'illusions, mais ravi de pouvoir passer un moment seul avec elle. Après un *crash course* sur l'art du tricot – elle se confectionnait une écharpe dans ses temps libres et il l'avait trouvée en plein exercice –, il avait appris qu'elle affectionnait particulièrement la couleur rouge dont la symbolique à travers le temps était apparemment fascinante, que malgré l'interdiction d'animaux domestiques dans la Cité, elle possédait un chat prénommé Culot qui adorait – à son grand désespoir – les balles de laine, et qu'elle savait exactement où, dans la Mégapole, trouver un vétérinaire, des accessoires de tricot bon marché et les meilleurs endroits pour manger la *ribouète*, une spécialité du *dehors*, ce dehors dont elle parlait avec une tendresse presque maternelle. Sabourin buvait littéralement chacune de ses paroles.

– Je vous envie et en même temps je me demande... Ce n'est pas très sain à l'extérieur, enfin, vous savez ce qu'on dit...

– Oui, je sais tout ça. Mais j'ai besoin de sentir le vent et la pluie, surtout celle des journées torrides de l'été, et le froid aussi. Et il faut dire qu'à part ma famille, toutes les personnes que j'aime ne vivent pas dans la Cité.

- Des transfuges ?

- Ça, c'est une autre histoire... Bon, allez ! Ne restez pas debout et venons-en aux choses sérieuses. Si j'ai bien compris, vous voulez poursuivre vos études à l'extérieur de la Cité, mais votre père, qui a des grandes ambitions pour vous, trouve que l'Académie manque de lustre, c'est ça ? Je connais une école qui jouit d'une grande renommée et qui se trouve à cinq cents kilomètres d'ici, donc assez loin pour satisfaire votre besoin de dépaysement. Pourquoi ne pas partir pour la peine ?

Bien que son père pesta contre son orientation scolaire qui ne menait qu'à un *vacuum* professionnel, il s'était néanmoins laissé séduire par le prestige du Chomsky Arts and Humanities Institute. Sabourin partit donc une dizaine de mois plus tard avec la bénédiction paternelle. Une fois l'excitation des premières semaines passée, il avait réalisé ne pas avoir remercié celle par qui tout était arrivé. Il lui envoya alors un message à son adresse de l'École secondaire du Havre II, mais n'obtint jamais de réponse. Entre la fin des classes et son départ pour le Sud, elle avait quitté la Cité pour la Mégapole et obtenu un poste de professeure à l'Académie dont elle prendrait la Direction quelques années plus tard, en même temps qu'il s'apprêtait à revenir avec son diplôme en poche. Il n'apprit que peu de temps avant son entrée en fonction qu'il lui succédait. Il avait espéré la revoir, mais on l'informa qu'elle avait démissionné plusieurs mois auparavant dans un climat tendu et qu'on avait perdu sa trace. Aussi avait-il été stupéfait de recevoir un deuxième « Pour qui travaillez-vous ? » dont elle était apparemment l'auteure. À la différence du message précédent, celui-ci contenait un fichier intitulé « republique_livreVII_ab » que, négligeant les règles de sécurité élémentaires, il avait tenté d'ouvrir. Il avait même répondu à l'expéditrice présumée, exprimant sa joie et sa surprise, ajoutant que le fichier était peut-être endommagé.

N'ayant toujours pas reçu de réponse au bout d'une semaine, il avait cherché un autre moyen d'entrer en contact avec elle. Il avait fini par dénicher un numéro de téléphone dont il n'était pas sûr qu'il fut bien le sien, mais c'était sa seule piste. Il

appela. Un homme décrocha, avec une pointe d'appréhension dans la voix, et Sabourin avait failli raccrocher. Mais après quelques secondes d'hésitation, il se présenta comme le nouveau directeur de l'Académie et demanda à parler à Alix. Alix ? N'était-il pas au courant ? Son frère, dont elle leur avait si souvent parlé autrefois, l'informa qu'elle était décédée quatre mois auparavant. Elle avait été prise dans une bousculade sur le quai de la Gare centrale et était tombée sur la voie. Les appels sur son numéro étaient transférés sur son mobile justement pour les cas, comme celui-ci, où de ses connaissances ignorant son décès tenteraient de la joindre. Sabourin était atterré. Il exprima ses condoléances et se décida, malgré tout, à parler du message qu'il avait reçu et qui, du coup, devenait encore plus énigmatique.

– Quelqu'un vous joue un mauvais tour, on dirait.

– Possible. À votre connaissance, est-ce qu'elle avait une adresse Freemail ?

– Elle faisait affaire avec Omicron, elle avait donc une adresse de cette compagnie. Elle avait aussi son adresse de l'Académie. Je ne peux pas jurer qu'elle n'avait pas aussi une adresse Freemail, mais on a rien trouvé qui ressemblait à ça quand on a fermé ses comptes. C'est facile à falsifier ce genre d'adresse, vous savez.

– Je sais... Vous n'auriez pas trouvé un fichier intitulé « republique_livreVII_ab » dans ses affaires ?

– Écoutez, je pense que vous perdez votre temps. À mon avis, il n'y a aucun rapport entre Alix et ce que vous avez reçu. Si vous en recevez un autre, informez la sécurité de l'Académie. Ne cherchez pas d'histoires là où il n'y en pas. Alix avait cette manie de voir des complots partout et ça ne lui a amené que des problèmes.

– Quel genre de problèmes ?

– Écoutez, je...

– Avait-elle des problèmes à l'Académie ?

– Je suis au travail en ce moment. Je ne pourrai pas vous parler plus longtemps.

– Mais, est-ce que je pourrais vous rappeler ?

– Si je peux vous donner un conseil, faites votre job et oubliez tout ça. Il avait raccroché.

Il devait être une heure du matin. Rivé à son lecteur numérique qu'il avait branché à sa bibliothèque externe, Sabourin relisait le livre VII de *La République*. Il espérait y trouver ne serait-ce que le début d'une explication, à moins que le frère d'Alix n'ait raison, auquel cas il perdait son temps et de précieuses heures de sommeil. Mais c'était plus fort que lui. Il avait la très nette impression qu'Alix Berger, ou son fantôme, ou peu importait qui se cachait derrière son identité, cherchait à lui dire quelque chose. « L'éducation est donc l'art qui se propose ce but, la conversion de l'âme, et qui recherche les moyens les plus aisés et les plus efficaces de l'opérer ; elle ne consiste pas à donner la vue à l'organe de l'âme, puisqu'il l'a déjà ; mais comme il est mal tourné et ne regarde pas où il faudrait, elle s'efforce de l'amener dans la bonne direction. » Était-ce le whisky qui le faisait buter sur ce paragraphe ? Regarder dans la bonne direction, c'était bien là un des enseignements du livre VII, mais aussi savoir discerner la chose vraie du simulacre. Il en était à échafauder toutes sortes d'hypothèses quand il eût enfin des nouvelles de Logan.

Ce qu'il avait pris pour un fichier audio était en réalité une courte vidéo artisanale, vraisemblablement enregistrée par Alix au moyen de son mobile, sans souci esthétique, à la hâte. Elle était certainement en mouvement, à en juger l'instabilité du cadre. Compte tenu des circonstances, c'était plus qu'étrange pour lui de revoir la femme qui avait fait battre son cœur d'adolescent. Sa mort lui paraissait encore moins réelle. Elle évoquait d'abord des irrégularités dans la gestion des budgets de fonctionnement et d'immobilisations depuis la Réforme. En gros, l'Académie dépensait cinq fois plus d'argent par étudiant que ne le permettait son budget, mais sans enregistrer de déficit. Contrairement aux autres maisons d'enseignement de la Mégapole, officiellement, l'Académie n'appartenait ni n'était cofinancée par le privé. D'où provenait tout cet argent ? C'était d'autant plus intrigant qu'elle ne constituait pas un pôle prioritaire pour le Ministère. Elle était destinée à la fermeture définitive

juste avant la Réforme. Le Ministère avait même annoncé sa reconversion en école de bio-informatique à l'époque. Suivaient des panoramiques d'assez mauvaise qualité sur des documents comptables affichés sur un écran. Alix passait de l'un à l'autre, en donnant des explications sommaires sur chacun. Mais elle insista sur le dernier, qui ressemblait à un relevé de transactions bancaires dont le bénéficiaire était le ministère de la Santé. De là, elle fit un lien avec le Programme de recherche mené à l'École par le ministère, mais ajouta qu'elle avait dû cesser d'investiguer, se croyant surveillée. Elle terminait en disant : « Ces données sont en lieu sûr. Elles m'ont coûté mon job. Je n'ai pas démissionné. On m'a montré la porte. Je sais que tu as été embauché pour me remplacer. Je confie cette vidéo à des amis qui te la feront parvenir si je ne peux pas le faire moi-même. Si tu regardes ceci, c'est que j'aurai eu de sérieux ennuis. Quoi que tu fasses, sois prudent. »

Sabourin était abasourdi. Ce truc était à la fois un testament et une mission. Si quelqu'un d'autre qu'Alix Berger en avait été à l'origine, il n'aurait pas hésité à qualifier le tout de délire. Mais qui était-elle réellement ? Et ses « amis » qui l'avaient contacté de manière anonyme ? Il était si secoué que la nième rasade qu'il avala d'un trait ne lui fit aucun effet. Il réfléchissait avec une vivacité dont il ne se croyait plus capable. Il passa et repassa les séquences qui contenaient les colonnes de chiffres. C'était à peine lisible et le zoom avant ne faisait qu'aggraver les choses. Sans les brèves explications en voix off, il n'y avait rien à en tirer. C'était les fichiers qu'elle aurait dû lui envoyer ! Elle disait que les données étaient en lieu sûr, mais où ? Et sur quel type de support ? Si elle avait encrypté des informations dans le code de la vidéo, Logan les aurait trouvées. Aller les chercher à la source n'était pas une option. Il n'avait pas les compétences pour accéder aux serveurs sécurisés de l'École. Ce serait dans les cordes de Logan si seulement il pouvait ignorer ses scrupules, ce qui était hautement improbable. En lieu sûr, en lieu sûr... Sûr, d'accord, mais certainement pas introuvable autrement rien de tout cela ne faisait de sens. Aurait-elle pu les planquer dans son ordinateur personnel... ou même dans son mobile ? Il devait ab-

solument parler à nouveau à Carl Berger. Et vite inventer une histoire plausible s'il ne voulait pas qu'il lui raccroche au nez.

*

Daya s'étirait doucement à la recherche d'une parcelle de son corps qui ne soit pas endolorie. La dernière visite de Legerrec avait été éprouvante. Pour la première fois depuis le début de l'aventure Beethoven, il leur avait paru contrarié. D'abord, il y avait cette mystérieuse maladie dont personne ne savait rien, mais qui menaçait de décimer ses troupes. C'était sans parler du risque qu'il courait lui-même en venant évaluer *in situ* l'avancement du projet. Paradoxalement, il refusait de porter le masque, comme on le lui avait recommandé. Ensuite, et c'était sa plus grande préoccupation, il avait eu beau adapter l'instrumentation de la symphonie, il peinait à restituer la complexité et la richesse sonores de l'œuvre originale avec les nombreux simulateurs. Ils gommaient toutes les nuances, toutes les variations d'intensité, toutes les modulations. Ils généraient des sons morts. Et quand bien même il aurait réussi à les remplacer par autant d'instruments acoustiques, comment les étudiants, habitués aux claviers, auraient-ils pu développer le doigté nécessaire aux caprices des cordes et des pistons en si peu de temps ?

Il avait donc décidé de mettre les instruments anciens à l'avant-plan. En comptant la contribution des interprètes de la Cité, il disposait de cinq violoncelles, neuf violons, un alto, deux contrebasses, quelques bois et la moitié des cuivres et percussions qu'il lui aurait fallu. Il avait écrit lui-même des partitions pour les instruments simulés qu'il utilisait pour créer l'illusion d'un orchestre complet. Il avait également recruté deux chorales de la Cité, l'art vocal n'étant pas enseigné à l'Académie. Mais il ne suffisait pas d'avoir entre les mains un trombone ou un violoncelle de deux cents ans pour honorer la prodigalité beethovienne. Daya ne le savait que trop bien. D'ailleurs, comparer l'enregistrement qu'il leur avait fourni à leurs laborieuses tentatives avait de quoi décourager les plus enjoués. Confronté à leur tête d'apocalypse, Legerrec devait se démener comme un diable pour maintenir leur moral à bonne

hauteur. Il avait beau répéter qu'il préférerait une exécution imparfaite mais bien sentie à une interprétation techniquement irréprochable mais sans âme, rien n'y faisait. Les académiciens ne comprenaient pas ce que l'âme venait faire au milieu de toutes ces acrobaties rythmiques qui leur esquintaient les doigts, les poignets et les coudes. Sa conception spirituelle de l'interprétation leur paraissait franchement folklorique pour ne pas dire complètement ridicule.

Daya n'était pas loin de souscrire à la théorie du désastre annoncé, mais elle continuait, malgré tout, avec une volonté si acharnée que Boris la soupçonnait d'un désir inconscient d'autodestruction. Elle était persuadée, au contraire, que ce projet la maintenait en vie. Elle se sentait si perdue depuis la mort de Madou. Cette ambition de réussite la sauvait de ses pensées obscures en disciplinant son corps et son esprit. Travailler, travailler, travailler. Pour ne pas s'apitoyer. Pour ne pas s'enliser dans le deuil et la peur. Pour continuer d'avancer en dépit des absents. Pour se sentir en vie alors que tout menace ou n'est déjà plus. Pour croire un avenir possible. Cette folie de spectacle comme un antidote. Son poison et sa guérison. Sa religion nouvelle. Une machine à conjurer la douleur d'exister, accordée à la mathématique sublime des notes immortelles. Elle fusionnait littéralement avec l'œuvre, imparfaite sous leurs doigts novices, qui cherchait sa voie dans l'espace des possibles.

Après quelques derniers coups d'archet, Boris passa un linge sur les cordes de son violon puis le remisa. Il la rejoignit sur le lit, aussi fourbu qu'elle mais trop bouffi d'orgueil pour le laisser paraître. Il entreprit de lui enlever ses vêtements, délicatement, comme s'il craignait de la briser. Ils avaient abandonné Philo et quelques autres à leur discussion au sujet du mémo de la Direction reçu le matin. Tout le monde gueulait contre le masque obligatoire. D'ailleurs, toute la journée, il s'était porté davantage sur le front que devant la bouche. Mais le sujet de l'heure était cet ajout à leur contrat, une petite clause d'engagement à une discrétion absolue sur les événements en cours, pour des raisons de sécurité, à parapher et à retourner à

l'administration dans les meilleurs délais. Bien que tous aient signé sans trop faire d'histoires, cette injonction au silence avait fait monter la tension.

- C'est bizarre tout ça, tu ne trouves pas ?

- Tu as peur ?

- Oui.

- Si ça peut te rassurer, il me semble qu'on est au meilleur endroit pour tomber malade. Si on était dehors...

- Si ce que Lydie et les autres ont chopé était mortel, ils nous le diraient, tu penses ?

- Tu veux absolument imaginer le pire ?

- Il arrive que le pire arrive, Boris.

- Mais où tu vas chercher ça ?

- Ça fait maintenant un mois qu'ils sont venus chercher Lydie. Et est-ce qu'on a appris quelque chose de significatif depuis ? Non. Ça ne peut pas être normal.

- Tu te rappelles la dernière épidémie de grippe je ne sais plus quoi ? Mon frère a été mis en quarantaine et il s'est passé exactement la même chose. Silence radio. C'est pour éviter la panique, c'est tout.

- Et tu penses que c'est pour ça qu'on nous a fait signer ce papier ?

- Absolument.

- Tu te rends compte qu'on est en première ligne à cause de Lydie ?

- Est-ce que tu te sens malade ?

- Non... Mais j'ai vraiment mal aux doigts...

- Dans ce cas, on arrête avec ça. On va finir par se rendre malades nous-mêmes. On en parle plus, OK ? Terminé.

- OK.

- Bien.

- Si on te disait que tu n'as que quelques semaines à vivre, comment tu réagiras ?

- Mais tu n'arrêtes pas !

- Réponds.

- Je n'ai aucune envie d'y penser ni d'en parler.
- Moi non plus, mais je vais quand même te dire que ça me mettrait très en colère.
- Je note.
- Quand je dis très, je veux dire très.
- OK. Tu serais TRRRRRRRRRRRÈS en colère.
- Ne te moque pas de moi. En fait, je serais tellement en colère que je crois que je pourrais péter les plombs. Ça me fait peur, rien que d'y penser.
- Eh bien, pas moi.
- Peut-être parce que tu sais que tu ne ferais rien de... disons dramatique ?
- Exactement. Ce ne serait pas dramatique du tout. Et je voudrais le faire et le refaire autant de fois que possible, jusqu'à ce que mort s'ensuive, tiens.

Il s'était penché au-dessus d'elle, l'embrassant dans le cou, remontant lentement jusqu'à lui mordiller l'oreille. Elle aimait sentir le poids de son corps sur le sien, toucher cette force brute capable d'une étonnante délicatesse.

- Tu es vraiment con.
- Tu ne sais même pas à quel point.
- Il faut que tu m'expliques, dans ce cas.

Ce désir de lui était si violent, si souvent insoutenable qu'elle n'avait d'autres choix que d'y consentir, n'importe où, n'importe comment. Même avec ce corps raide et douloureux. Même avec l'ombre obsédante de la mort. Ou peut-être à cause d'elle. Ce désir de lui et de nul autre. B. qu'il signe parfois, vite. B. comme amour. Comme premier. Comme grand. Lui entrer par les yeux. Glisser sur sa peau marquée des restes de combats. Dissiper la rage et les souvenirs mauvais. Inventer des prières. Bénir l'instant. Cela dure-t-il ? Espérer. Danser et frémir. Réinventer la physique quantique. Accueillir, au plus intime, une pluie d'étoiles. Refaire l'histoire des commencements. Vaciller au bord de la dissolution. Jouir. Jusqu'au petit matin. À commencer par un baiser. De lui dont le corps incendie.

Ils se réveillèrent dans la lumière matinale. Elle d'abord, avec encore cette envie de lui, jamais rassasiée. Ils avaient le temps. Elle cala son dos contre sa poitrine, enroula une jambe autour des siennes, prit sa main endormie sur sa hanche et la déposa sur son sexe impatient. Toujours entre sommeil et éveil, Boris inspira dans ses cheveux, mordit doucement sa nuque découverte et caressa, comme elle l'en pressait, les lèvres tendres et mouillées. Elle aimait sentir son sexe durci sur ses reins, s'y pressa encore un peu avant qu'il ne glisse en elle. Leurs mouvements étaient si lents, si voluptueux, en synchronie si parfaite qu'on eût dit des courants marins glissant l'un sur l'autre dans leur voyage infini. Sur la table de chevet, le mobile de Daya vibra. Une fois. Deux fois. Trois fois. Ni l'un ni l'autre n'y fit attention, s'abandonnant au plaisir qui explose. Ils restèrent enlacés de longues minutes, savourant ce bien-être qui n'admettait aucun tourment. Elle se tourna enfin vers lui. Ils se sourirent, s'embrassèrent. La journée pouvait commencer.

Elle sortit de la douche la première, bien avant que la ration d'eau ne soit épuisée, se sécha, s'habilla en vitesse, laissa le lit et tout le reste en parfait désordre, ramassa son mobile. Elle écouta son message et retourna précipitamment dans la salle de bains.

- Boris ! Il y a quelque chose de bizarre...

- Encore ! Comment tu fais pour trouver autant de trucs bizarres ? Donne-moi une minute...

Elle partit l'attendre dans le petit salon, son mobile à la main, avec cette tête en point d'interrogation qui le rendait fou de tendresse. Elle écouta le message à nouveau. Il la rejoignit enfin, vêtu seulement de son pantalon, se démenant pour faire arriver tout le reste, bas, chemise, bottes, à destination.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- C'est Lydie !

- Quoi ?

- Sa voix est étrange, mais c'est elle, c'est bien elle.

- Alors ? Où elle est ?
 - J'en sais rien.
 - Mais elle te dit quelque chose, quand même...
 - Ne reste pas là.
 - Comment, ne reste pas là ?
 - C'est ça qu'elle dit. Ne reste pas là.
 - C'est tout ?
 - Non. Je ne comprends pas la fin. On dirait qu'elle a du mal à parler. Je crois qu'elle dit le mot « programme ». Écoute... Elle lui passa l'appareil. Ce n'est pas normal...
 - Pour une fois, je suis d'accord avec toi et je n'aime pas ça du tout.
 - Peut-être qu'on lui a donné des médicaments, peut-être qu'elle délire ?
 - Et elle t'appellerait pour te délirer n'importe quoi au téléphone, juste comme ça ? C'est Lydie, Daya... D'où vient l'appel ?
 - De ce numéro.
 - Tu permets ?
- Après un moment d'hésitation, il appuya sur la composition automatique. Au bout de quatre sonneries, un homme répondit. Boris mit la conversation sur haut-parleur.
- Santini.
 - Lydie Stein, s'il vous plaît.
 - Qui c'est ça, Lydie Stein ?
 - Une patiente...
 - Vous êtes à l'entretien. Pour les patients, faut passer par la réception.
 - Désolé. J'ai dû mal composer le numéro. Je suis bien à l'hôpital Amédée Borrel-Pharmacom ?
 - Non. C'est le Centre hospitalier Biomed de l'Université Havre I, ici.
 - Ah, oui. Très bien. Excusez-moi de vous avoir dérangé. Euh... vous ne pourriez pas me transférer ?

- Je suis concierge, pas secrétaire. Il coupa aussitôt.
- J'ai l'impression que ce type ne sait pas que Lydie a utilisé son mobile...
- Merde... Boris, il faut qu'on lui parle.
- Au moins, on sait où elle est. C'est toujours ça.

Daya trouva le numéro général du Centre hospitalier Biomed. Elle appela tandis que Boris finissait de s'habiller. On l'informa que personne du nom de Lydie Stein ne figurait sur la liste des patients, mais qu'elle était peut-être dans l'aile privée. On lui confirma qu'il y avait là une importante section de confinement, l'une des plus sophistiquée au pays d'ailleurs. Pouvait-elle avoir le numéro ? Bien sûr, qu'on lui répondit.

- J'appelle ?

Boris, assis sur la table basse, tapait du pied nerveusement. La voix de Lydie, à peine reconnaissable, son élocution difficile et le fait, il en était certain, qu'elle avait dû ruser pour pouvoir faire cet appel, le rendait suspicieux. Mais il hésitait à partager le fond de sa pensée. Daya était déjà passablement affectée par toute cette histoire.

- Je ne sais pas... On est pas censé savoir où elle est. J'ai l'impression qu'on pourrait s'attirer de gros ennuis. Je pense qu'il vaut mieux attendre et surtout réfléchir avant de faire quoi que ce soit. Peut-être qu'elle rappellera ?

Puis ils sursautèrent en entendant frapper à la porte. Ils s'interrogèrent du regard. Hésitèrent. Les coups suivants se firent plus insistants.

- Daya N'Gawi, ouvrez !

Boris lui fit signe d'aller ouvrir tandis qu'il fonçait vers la chambre. À peine mit-elle la main sur la poignée que la porte s'ouvrait à la volée et qu'un gardien de sécurité avançait sur elle. Elle recula.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Vous devez venir avec moi.
- Pourquoi ? Où ?

- Santé publique.
- Comment, Santé publique ?
- Je n'ai rien d'autre à vous dire. On vous attend en bas. Suivez moi.
- C'est n'importe quoi ! Je ne suis pas malade et je n'irai nulle part !

Désarçonné par cette résistance imprévue, il lui fit un croc-en-jambe qu'elle ne vit pas venir, passa derrière elle tandis qu'elle s'affalait de tout son long et, en trois secondes, l'immobilisa, les mains derrière le dos. Mais Boris ne lui laissa pas le temps de l'attacher. Il bondit et le frappa à la tête assez solidement pour le mettre K.O. Il poussa le corps du gardien et aida Daya à se relever. Puis, il referma la porte.

- Mon Dieu, Boris, qu'est-ce que tu as fait ?
- Va-t-en !
- Tu es fou !
- « Ne reste pas là », c'est bien ça ?
- Oui, mais... Tu disais toi-même qu'il n'y avait pas de raison de paniquer.
- J'ai changé d'idée. Ça ne va pas. C'est tout ce que je peux dire.
- Et tu décides ça maintenant ? Tu assommes un gardien et tu me dis de m'enfuir, là, comme ça ?
- Tu as compris qu'il venait te chercher pour la quarantaine, oui ?
- Oui.
- Et Lydie vient de t'appeler pour te dire de ne pas rester là.
- Oui, mais...
- Et si ce n'était pas une coïncidence ?
- Tu penses qu'elle savait qu'on viendrait me chercher ?
- J'en sais rien, mais ce n'est pas impossible.
- C'est de la folie...
- C'est toi qui décide. Mais tu te décides maintenant !
- Mais où est-ce que je vais aller ?
- N'importe où. Ils ne doivent pas te trouver, OK ?

- Merde, merde, merde...
- Regarde-moi. Tu te caches et c'est tout. OK ?
- Et toi ?
- On n'a pas le temps. Je m'arrangerai. Vas-y ! Cours aussi vite et aussi loin que tu peux !

Elle ramassa son mobile et s'engagea dans le couloir à la vitesse grand V, sourde aux curieux qui l'interpellaient postés devant leur porte. Elle hésita entre l'ascenseur et l'escalier, choisit le second. Elle dévala les neuf étages en un temps record du monde. En bas, les deux agents de la Santé publique, reconnaissables à leur attirail antivirus, attendaient dans le hall principal. Elle ralentit le pas, s'efforça de paraître naturelle et espéra qu'ils ignorent à quoi devait ressembler leur cargaison. Il fallait maintenant qu'elle sorte de l'enceinte de l'École, mais comment ? Elle se planta devant la grand écran du hall et fit mine de s'y intéresser. Du coin de l'œil, elle vit les deux agents montrer des signes d'impatience. Ils se dirigèrent vers la cantine. Le gardien que Boris avait assommé reviendrait à la charge d'une minute à l'autre. Elle ne pouvait plus attendre. Elle cherchait une histoire à servir au gardien à l'entrée quand le professeur de théorie musicale traversa le hall en direction de la sortie. Elle se précipita à sa suite et fonça tête première en même temps qu'il passait la porte. Elle s'excusa pour la bousculade et poursuivit sa course à l'extérieur tandis que le gardien venu la chercher sortait de l'ascenseur en vociférant.

II

Les rues grouillaient de monde, chacun dans la bulle opaque de son épouvante, pressé de se protéger de ce ciel blanc et de Dieu sait quoi. Daya sprintait toujours, virant *in extremis* sur l'avenue du Consortium jusqu'à ce que son cœur menace d'exploser, soit deux cents mètres plus loin, à l'angle du boulevard Odyssee. Elle s'arrêta, chancelante. Si quelqu'un la vit, prête à piquer du nez dans le dur du trottoir, personne ne fit un geste. Et elle n'en espérait pas davantage. Aussi bien attendre l'apparition de Jésus-Christ. Elle cracha. Un tram s'arrêta devant elle. La porte s'ouvrit dans un grincement. Déchargement. Chargement. Parmi les passagers, un homme portant un uniforme familier. Elle baissa les yeux, ces yeux bruns de brique rouge, ces yeux hybrides d'Afrique et d'Asie. Elle ne devait pas rester là. Elle recula, un pas puis deux puis trois et fonça à l'envers de la foule qui se précipitait vers le centre-ville. Elle fila en direction est, puis s'engagea vers le nord, dans une rue montante, ce qu'elle regretta aussitôt.

Elle arriva tout en haut, les poumons en feu, les jambes refusant tout nouvel effort, et dut s'accroupir contre un muret de béton, à l'une des entrées extérieures de la Cité. Elle tournerait de l'œil si elle n'arrêtait pas d'hyperventiler. De gros flocons s'étaient mis à tomber. Elle ne portait que sa chemise Mao réglementaire, un pantalon et ses bottes d'intérieur et après quelques minutes d'immobilité, le froid commença à l'incommoder, sans parler de l'absurdité de la situation, une splendeur, se dit-elle. Elle remarqua à peine l'étrange créature qui l'observait avec insistance derrière ses lunettes de protection. On aurait dit une mouche, du genre *Calliphora vicina* qui proliférait par temps chaud. Les pans de son manteau irisé, rien à voir avec l'habituelle camelote anti-UV, se soulevaient comme des ailes au gré des bourrasques, découvrant deux chevilles si fines qu'il paraissait invraisemblable qu'elles puissent supporter même un poids plume, ce qui était visiblement le cas. La petite

dame, appuyée sur une canne, devait avoir au-delà de cent ans. Elle tournait la tête à gauche et à droite avec l'air inquiet de quelqu'un qui anticipe un rendez-vous manqué.

Puis, sans avertissement, elle tenta de pivoter sur elle-même et tomba de tout son long sur la dalle de ciment. Daya vit la canne et le manteau magnifique partir en chute libre, mais fut trop lente à réagir. Elle se remit péniblement debout et tituba vers le corps inerte. Des mèches de la chevelure blanche se soulevaient au vent comme un duvet d'oiseau. Lunettes et masque avaient glissé de travers. Daya chercha son pouls.

– Madame ? Réveillez-vous. Est-ce que vous m'entendez ?

Avec d'infinies précautions, elle la tourna sur le dos. Elle enleva d'abord ses lunettes, puis elle fit passer le masque par-dessus sa tête. Tant pis si elle avalait quelque saloperie. Il lui fallait de l'air, vicié ou non. Daya scrutait furtivement le périmètre, jonglant avec l'idée d'appeler au secours.

– S'il vous plaît, ne me faites pas ça. Ce n'est pas le moment.

Au bout d'un instant, la femme ouvrit de grands yeux bleus, presque violets. Il n'y avait pas la moindre peur dans son regard, mais de la curiosité voire une pointe d'espièglerie, ce qui était assez inusité compte tenu des circonstances. Elle remua, tenta de se redresser, comme si elle venait de se rappeler une tâche urgente.

– Non, non, non ! N'essayez pas de vous relever.

– Est-ce que je suis morte ? Daya ne pu s'empêcher de sourire.

– Je ne crois pas, non...

– Mais je suis couchée par terre...

– En effet. Vous avez perdu l'équilibre.

– Il y a du sang sur votre chemise.

– Vous avez une petite coupure, sur l'os de la pommette. Rien de grave, mais...

– Mon poignet...

- Oui, ça c'est peut-être plus sérieux. Il va falloir voir un médecin. Vous habitez dans la Cité ?

- Oui.

- Les services d'urgence viennent à l'extérieur habituellement ?

- Je ne crois pas.

- Mais si on passe la porte, ça devrait aller, n'est-ce pas ? J'attendrai les secours avec vous, sauf que je n'ai pas d'autorisation pour aller là-dessous... Le numéro est toujours le 599 ?

- Oui, oui. C'est bien ça.

- Je les appelle tout de suite.

- Attendez ! Voulez-vous m'aider à me relever ?

- Vous êtes sûre ?

- Oui. Je crois que je vais y arriver.

- Très bien. Appuyez-vous sur moi. Voilà...

Daya, qui n'était pourtant pas particulièrement grande, avait des allures de géante à côté de ce petit bout de femme. Elle faisait à peine plus d'un mètre et tout juste quarante kilos. Une fois debout, elle adressa à Daya un sourire si reconnaissant que celle-ci en fut chavirée. En général *communs* et *privis* étaient assez méfiants les uns envers les autres. Mais là, une sympathie spontanée était à l'œuvre. Daya revint à la charge. Il fallait rentrer et, de là, appeler une ambulance.

- Si on m'emmène à l'hôpital, ils vont prévenir mon mari et je ne veux pas l'inquiéter.

- Préférez-vous l'appeler vous-même ? Il pourrait peut-être venir vous chercher ?

- Il... il est en fauteuil roulant. Et puis, il ne sait pas que je suis sortie à l'extérieur et il vaudrait mieux qu'il ne le sache pas...

- Ah.

- Nous ne sortons plus depuis des années, vous voyez.

- Hum...

- Ah, et puis, je peux bien vous le dire... Il n'avait plus de tabac à pipe depuis deux jours. Habituellement, c'est notre petit neveu qui fait ce genre de courses à l'extérieur. Mais il ne répond pas aux messages de Léo depuis une semaine... L'adolescence, je suppose.

- Alors vous avez décidé d'y aller à sa place.

- Léo était tellement malheureux... Je me suis dit que ça ne me tuerait pas, vous vous rendez compte ? Mais avec ma hanche...

- Ah, c'est ça...

- Ils m'ont tout remplacé, du genou jusqu'à la taille, en fait. Une technique révolutionnaire apparemment. Eh bien, la douleur me ferait hurler si je n'avais pas un minimum de fierté.

- C'est bizarre. On ne vous a rien donné pour la douleur ?

- Bien sûr. On m'a renvoyée de l'hôpital avec des flacons de pilules de toutes les couleurs. Mais je ne les prends pas. Je préfère avoir les idées claires.

Elle avait dit ça avec un mélange de hardiesse et d'ironie et Daya avait enchaîné sur le même ton, en lui jetant un clin d'œil complice.

- Alors c'est vous qui êtes révolutionnaire. Elle s'était mise à trembler de froid, ce qui n'avait pas échappé à sa protégée.

- Rentrons.

- Bien. On appellera les services d'urgence dès qu'on aura passé la porte.

- En fait, je crois que je pourrais marcher jusque chez moi, mais pas toute seule.

- Vous habitez loin ?

- À une vingtaine de minutes avec deux bonnes jambes. Là, ce sera un peu plus long.

- Allons-y tout de suite, dans ce cas. Vous savez comment me faire passer le contrôle ?

- Je vais me débrouiller.

- Je n'en doute pas.

- C'est curieux que vous ne portiez pas de manteau.

- C'est une longue histoire.

- Je n'en doute pas. Je m'appelle Iris Dawson.

Daya hésita, puis décida qu'elle ne risquait rien de révéler son identité à une vieille dame de la Cité qui sortirait de sa vie aussi vite qu'elle y était entrée.

- Enchantée. Daya N'Gawi.

La lourde porte les avala dans un bruit de succion. De l'autre côté, le sas de décontamination, aussi étroit qu'interminable, n'avait pas que la propreté méticuleuse d'un laboratoire. C'en était un. Le plafond et les parois, d'un matériau composite appliqué sur une base de béton, réfléchissaient une lumière aveuglante de blancheur et transformaient en écho le moindre murmure. De chaque côté, sur les cent cinquante mètres de pente douce, une série de portes étanches numérotées et, entre chacune, tout un attirail de dosimètres et radiamètres scannaient en silence à la recherche de particules radioactives. Depuis le premier accident au site d'entreposage des matières fissiles, construit à une distance déraisonnable pour accommoder l'importation des déchets du Sud, on ne prenait plus aucun risque. Au-dessus du seuil acceptable, une alarme retentissait en même temps que les portes d'entrée et de sortie du sas se verrouillaient. Quiconque se trouvait emprisonné là recevait instruction de se diriger vers l'une des portes latérales. On forçait les récalcitrants au moyen de gaz lacrymogène.

De l'extérieur, rien ne permettait de soupçonner l'existence d'une ville sous la ville, avec ses rues marchandes, ses parcs et ses écoles. Il avait fallu beaucoup d'ingéniosité pour pallier aux limites physiologiques et psychologiques de la vie sous terre. L'approvisionnement en oxygène et la ventilation avaient été de moindres problèmes en comparaison de la nécessité d'assurer un apport minimum de lumière naturelle. Bien que les surfaces horizontales vitrées rendaient la Cité vulnérable, les équipes multidisciplinaires chargées de concevoir le projet étaient formelles : on ne pouvait s'en passer. Les architectes avaient donc créé un réseau de verrières et de puits, de formes et de dimensions variées qui, en filtrant les

rayons X, bêta, UVC et gamma, pouvaient diffuser une lumière inoffensive en bonne quantité. On avait tout de même cru bon concentrer les espaces d'habitation dans des tours hermétiques qui s'élevaient au-dessus de la surface et assigner à la portion en sous-sol, qui s'enfonçait à certains endroits à cinquante mètres de profondeur, d'autres usages. On y trouvait, entre autres, un réseau de transport électrique, de nombreux espaces récréatifs, services et commerces. À l'extrême ouest, on avait même construit un complexe piscicole à la fine pointe de la technologie qui produisait des poissons et crustacés destinés au marché intérieur.

Pour des raisons politique et économique, la population de la Cité était maintenue à plus ou moins cinquante mille habitants grâce à un contrôle rigoureux des naissances et à l'application stricte de la législation sur le droit de résidence. À quelques exceptions près, celui-ci se transmettait de génération en génération, d'abord à l'intérieur du cercle restreint du personnel d'État rattaché aux bureaux régionaux du gouvernement central, ensuite aux acteurs économiques majeurs, dirigeants de grandes entreprises et autres familiers du pouvoir, et enfin aux professionnels, commerçants et propriétaires fonciers et immobiliers. La communauté des citoyens n'était en fait rien d'autre qu'une fratrie d'intérêts, fermée aux éléments hétérogènes, une sorte d'hybridation entre les anciennes aristocraties et une nouvelle méritocratie. Mais leur privilège n'était pas pour autant immuable. Quitter la Cité, c'était perdre le droit d'y revenir vivre, à moins de se qualifier en vertu de l'un ou de l'autre des rares cas d'exception prévus par la loi. Rien ne les incitait encore à migrer massivement, mais tandis que les *communs* reluquaient avec envie cette vaste crypte dissimulée sous leurs pieds, bon nombre de *privis* avaient les yeux tournés vers le ciel, suivant avec intérêt l'évolution des travaux de l'une ou l'autre des stations orbitales où les maîtres du monde et leur suite avaient commencé leur installation.

Iris grimaçait à chaque enjambée, mais ne se plaignait pas. Elle résistait à l'assaut de la douleur avec la dignité de ceux qui ont beaucoup vécu. Daya, dans ses

vêtements trempés de neige et de sueur, la soutenait de son mieux. On n'abandonne pas les morts, encore moins les blessés. Malgré l'inconfort, leur laborieuse avancée avait des airs de récréation. Aussitôt la porte de la Cité franchie, Daya avait momentanément oublié les dédales de sa situation. Il y avait trop de griserie dans ce pic d'adrénaline qui éclipsait la pensée, et aussi, à peine perceptible, la joie un peu confuse d'avoir transgressé l'interdit. Jusque-là, elle avait toujours respecté l'ordre et la loi. Maintenant qu'elle avait délibérément défié l'autorité, elle éprouvait un étrange sentiment de puissance qui pulvérisait tous ses soucis. Iris, à son côté, marchait à petits pas flageolants sans que son insatiable curiosité n'en soit affectée. Elle questionnait, commentait, interrogeait à nouveau, s'approchant avec méthode du sujet qui l'intéressait et qui n'était rien d'autre que la « longue histoire » dont Daya n'avait toujours pas dit mot. Mais elle ne cachait pas son manège et Daya s'amusait à se dérober avec l'air de dire « je vous vois venir ».

– Vous savez que l'IQA³ est à 63 et l'IUV⁴ à 11 ce matin ?

– Non.

– Et je suppose que vous ne savez pas non plus qu'il fait moins sept degrés dehors ?

– On ne peut rien vous cacher.

– Comment se fait-il que moi, qui vis dans la Cité, je savais ces choses avant de sortir, alors que vous, qui vivez à la surface, ne le savez pas ?

– Je pourrais vous répondre que je suis sortie de chez moi en toute hâte, mais je doute que ça puisse vous contenter. Alors je vous dirai plutôt que dans notre monde à nous, même si ces chiffres font peur, beaucoup de gens préfèrent les ignorer. Les jeunes, surtout. Moi, par exemple, je porte rarement le masque. Je ne déteste pas les lunettes, par contre.

³ Indice de qualité de l'air.

⁴ Indice UV.

- Mais tout le monde n'a pas ignoré qu'il fait en-dessous de zéro. Je n'ai vu personne, à part vous, habillé comme pour une journée d'été... C'est bien un uniforme de l'Académie que vous portez, non ?
- À quoi voyez-vous ça ?
- Léo y a enseigné, il y a bien longtemps. Il faut croire que le code vestimentaire, lui, n'a pas été réformé.
- Hum... De mon côté, je serais assez curieuse de savoir comment vous allez expliquer la coupure sur votre joue, votre poignet boursoufflé et, par-dessus tout, le fait que vous reveniez à la maison avec du tabac à pipe, sans parler à votre Léo de votre malencontreuse aventure dehors...
- Croyez-vous, jeune fille, que les *communs* aient le monopole des longues histoires ? Elles s'esclaffèrent. Oh ! Regardez ! On y est presque !
- Je reconnais cet endroit. C'est le quartier des artistes, non ?
- Le plus sympathique de la Cité. Mais bien sûr, je manque d'objectivité.
- J'ai vécu ici quand j'étais enfant.
- Ah, bon ?
- Mon père était professeur d'histoire de l'art. Ma mère était musicienne. On habitait un peu plus loin, sur l'avenue des Tourelles.
- Oui, les « trois sœurs »... Léo et moi habitons juste ici, au 17^e étage. Nous avons une vue magnifique sur la verrière de la place Sardonyx.
- Je vais monter avec vous, mais n'entrerais pas, d'accord ? Je risquerais de saboter votre « longue histoire » sans le vouloir. Et puis, il y a si longtemps que je n'ai pas mis les pieds ici que je vais en profiter pour me balader un peu.
- Votre carte est valable jusqu'à quatorze heures, vous voyez, c'est écrit ici. Ne la perdez pas, vous en aurez besoin pour sortir. C'est curieux. Votre nom de famille me semble familier, mais je n'arrive pas à savoir d'où ni comment...
- Ma mère jouait avec le GOC. Possible que vous ayez vu son nom quelque part.

Brian Sabourin n'avait pas assez de ses quinze mètres carrés de plancher pour une marche vraiment bénéfique. Il tournait en rond dans son bureau en jetant des coups d'œil à son écran comme s'il s'agissait d'une grenade armée. Il l'aurait lancé à bout de bras aussi loin que possible. Depuis deux jours, il était plus tendu qu'une corde de violon. Il avait toujours considéré l'Académie comme le dernier lieu de résistance aux prérogatives technocratiques du ministère du Travail, la seule école qui échappait encore à la mainmise de l'entreprise privée pour qui l'éducation se résu-mait à manufacturer des travailleurs en fonction des besoins du marché. Mais derrière les apparences, la Réforme l'avait-elle vraiment sauvée ? Et à quel prix ? Savoir qu'elle devait probablement sa survie à quelque manigances politiciennes le rendait fou de rage. Il ne faisait pas de doutes qu'on l'avait manipulé depuis le début et sa nomination lui apparaissait maintenant comme l'un des multiples rouages d'une vaste supercherie. Mais c'en était fini. Il ne serait plus le pantin de personne, dût-il être seul contre tous. Au moins avait-il trouvé en Carl Berger, le frère d'Alix, un allié inespéré. Il l'avait rappelé et, à sa grande surprise, était parvenu à le convaincre qu'Alix ne souffrait pas de paranoïa, que ses révélations étaient solides et que tous les mystères dont lui-même avait été témoin depuis son embauche confirmaient qu'il se passait quelque chose de suspect. La mauvaise nouvelle était que l'ordinateur personnel d'Alix avait été reformaté et qu'on avait pas trouvé son mobile sur les lieux de l'accident.

Comme si ce n'était pas assez, un nouvel avis de quarantaine lui était parvenu la veille. Pris de court, il avait enclenché la procédure habituelle, mais toute cette opération le mettait de plus en plus mal à l'aise. Il avait espéré que la situation se résorbe une fois les premiers cas isolés, mais visiblement le mystérieux problème persistait. En l'absence d'informations, il avait d'abord cru à une maladie hydrique, comme il s'en déclarait régulièrement dans la Mégapole en raison des problèmes d'approvisionnement en eau potable. La dernière en liste, une épidémie de choléra, s'était déclarée dans le secteur du port avant de se propager dans toute la moitié est

de la ville. Lui-même ne buvait que de l'eau traitée dans les installations de la Cité depuis qu'il passait ses journées à l'Académie. Mais le CSEE restait silencieux. Non seulement l'eau n'était-elle pas contaminée, mais aucun risque d'une quelconque contagion n'avait été rapporté ailleurs. Il ne savait qu'en penser. Une chose était sûre cependant. Si cette vague d'expulsions devait se poursuivre, il ne pourrait plus contenir les étudiants et le personnel enseignant avec des explications approximatives.

La voix de sa secrétaire mit un terme à ses réflexions torturées. Un membre de la sécurité, un certain Santiago, demandait à le voir de toute urgence. L'homme, courtaud, avec des cheveux noirs gominés et une dentition d'une blancheur fluorescente, entra dans son bureau à vive allure. Il s'assied nerveusement, sortit un mouchoir de sa poche, épongea son visage cramoisi. Sabourin se demandait si ce n'était pas la peur de s'étouffer avec sa langue qui lui donnait cette couleur de tomate mûre. Il restait planté là, suant, sans dire un mot.

- Je peux faire quelque chose pour vous ?
- Elle est partie.
- Qui ça ?
- L'étudiante du 954, Daya quelque chose, matricule, euh...
- Je sais de qui il s'agit.
- Elle n'a pas voulu me suivre. Quelqu'un m'a frappé sur la tête... J'ai couru derrière elle, mais c'était trop tard...
- Et où est-elle ?
- Dehors, Monsieur.
- Mais qu'est-ce que vous faites ici ? Vous ne l'avez pas suivie ?
- Je n'avais plus mon masque, Monsieur. Je ne pouvais pas aller plus loin sans mon masque.
- Vous dites qu'il y avait quelqu'un avec elle ?
- Je ne l'ai pas vu.

- Où sont les agents qui venaient la récupérer ?
- En bas. Je ne savais pas quoi faire. Je leur ai dit d'attendre.
- C'est génial, vraiment génial...
- Vous n'allez pas me congédier ?
- Si vous étiez sorti sans votre fichu masque, on en serait pas là.
- J'ai une famille, Monsieur.
- Il y a plein de gens dehors qui ne mettent jamais leur masque et qui ne se portent pas plus mal que vous et moi. Bon sang !
- Je suis désolé...
- Vous rendez-vous compte de la gravité de la situation ? C'est comme si vous aviez lâché la peste en plein centre-ville ! Je peux vous assurer que si ce n'est pas moi qui vous congédie, quelqu'un d'autre le fera et on y passera tous les deux.
- Vous ne pouvez pas faire ça ! J'ai attendu cinq ans pour avoir cette place. Ma femme n'a pas de travail et mes enfants sont encore à l'INI⁵. Qui va payer pour ça si je n'ai plus de travail ?

Sabourin n'aurait pas imposé une telle sanction de son plein gré. Le travail était rare et indispensable. Sans sécurité sociale, les chômeurs finissaient toujours par rejoindre les rangs des escrocs ou des mendiants. Mais il était coincé. Passer outre risquait de lui coûter son job avant d'avoir eu le temps de savoir *pour qui il travaillait* réellement, exactement comme Alix Berger. Il aurait fallu qu'il puisse retrouver la jeune N'Gawi très rapidement et par ses propres moyens. Ce n'était pas à sa portée. Et puis si elle représentait un danger pour la santé publique, il n'avait pas le choix des stratégies. Il devait mobiliser les ressources officielles sans délai. Dans son cas, il n'y avait pas d'issue. Quoi qu'il fasse, il risquait le congédiement. Mais peut-être pouvait-il protéger l'homme assis devant lui, dont la faute, si elle était répréhensible, ne justifiait pas qu'on bousille sa vie et celle de sa famille.

⁵ Institut national d'ingénierie.

- Bon... d'accord... Voici ce qu'on va faire, mais je ne peux pas vous garantir que vous en sortirez indemne. Ni moi non plus d'ailleurs. Vous avez été assommé. Quand vous vous êtes réveillé, vous étiez seul dans la chambre. Vous êtes venu directement me voir dès que vous avez retrouvé vos esprits. Vous n'avez pas vu l'étudiante filer dehors. Vous n'avez rien vu. Je m'occupe du reste. On se comprend ? Maintenant, vous disparaissiez.

- Où ?

- Retournez chez vous.

- Mais mon patron...

- Vous allez envoyer un message à votre supérieur immédiat disant que vous êtes souffrant et que vous devez partir. S'il vous relance, de quelque manière que ce soit, vous ne répondez pas. Vous êtes malade, point final. D'ailleurs, vous pourriez très bien être commotionné après le coup que vous avez reçu, ou bien on croira que vous êtes infecté et on se trouvera bien débarrassé.

- Quand je pourrai revenir ?

- Restez chez vous quelques jours.

- Mais... je ne serai pas payé pour ces journées.

- Ouais... C'est quand même mieux que de tout perdre, non ? Je ne peux rien faire de plus. Vous avez bien compris ?

- Oui, Monsieur.

- Maintenant, filez !

Tant qu'à aller s'auto-accuser d'une pandémie potentielle au tribunal de la toute puissante Chloée Jennings, ce qu'il ferait incessamment, Sabourin se dit qu'il valait mieux avoir de quoi atténuer un peu la gravité de ce qu'elle appellerait sa négligence en le pointant d'un doigt boudiné. Bien qu'il n'ait jamais été encouragé à prendre quelque initiative, il décida d'enclencher lui-même la procédure - il devait bien y en avoir une - de récupération de la fugueuse. Ça lui donnerait une bonne excuse pour descendre au quartier général de la sécurité où il n'avait pas encore mis les pieds et,

peut-être, de poser quelques questions. En attendant de pouvoir reprendre les recherches d'Alix Berger, toutes les chances ne seraient-ce que d'entrevoir ce qui se cachait de l'autre côté du miroir lui semblait bonnes à prendre. Avant de quitter son bureau, il envoya de son mobile personnel un message à l'auteur anonyme caché derrière l'identité virtuelle d'Alix Berger. Il demanda simplement : Où est son mobile ?

*

Chez les Svoboda, on ne s'empêtrait pas dans les parlures inutiles. En cas de danger, la consigne était simple : tu cognes d'abord, tu causes ensuite. Et Boris avait bien appris la leçon. Après le violon et avant les liens du sang, l'implacable loi du poing était inscrite en lettres de feu dans la bible familiale. Aussi il n'éprouvait pas de remords d'avoir frappé un homme par-derrière. C'était son avantage dans une situation critique, il n'aurait pas été assez fou pour s'en priver. Sa fuite de l'Académie par contre risquait d'être plus difficile à justifier. Mais il se disait que le temps de parlementer, et peut-être de se disculper, viendrait assez vite. Après tout, il en avait vu d'autres. Pour l'heure, sa seule préoccupation était Daya et il ne lui aurait été d'aucun secours s'il se faisait prendre. Abandonnant à son sort le gardien qu'il venait d'assommer, il s'était frayé un chemin à travers la meute qui se rendait au petit déjeuner. Il avait repéré, quelques semaines auparavant, une porte défectueuse qu'il prévoyait éventuellement utiliser pour quelque sortie illicite. Il prit le corridor du pavillon du personnel de soutien et constata avec soulagement que personne ne l'avait réparée.

Il s'éloigna à vive allure vers le sud-ouest. Il s'arrêta à environ cinq cents mètres, dans l'espace étroit qui séparait une ferme verticale et une tour d'habitation. Il roula une cigarette, sortit son mobile et composa le numéro personnel de Délice, aussi appelé Poussin, qui travaillait depuis peu au bureau de la Mégapole comme *Certified Ethical Hacker*. Sous ses dehors de privilégié ultra conventionnel se cachait en fait un travesti bipolaire, obsédé par la couleur jaune,

les papillons et l'informatique. Il vivait dans les étages inférieurs de la Cité dans un capharnaüm de vêtements de cabaret et de perruques, de papillons épinglés dans des boîtes, de câbles, de composantes électroniques, d'écrans, de claviers et d'une variété indénombrable d'inventions abracadabrantes qu'il vendait sur le marché noir. Il avait eu un coup de foudre pour Boris et cette amitié improbable avait commencé comme il se doit par une bagarre. Mais Boris savait reconnaître une tête quand il en voyait une, et il s'était pris d'affection pour ce type bizarre et hallucinant d'intelligence qui se prenait pour sa femme.

Délice apparut sur l'écran minuscule, le blanc trop blanc de son col ajusté de fonctionnaire tranchant sur sa peau chocolatée.

- Hé, Poussin.
- Oh! Comment tu vas, mon Bonobo ?
- J'ai connu mieux. Tu peux sortir ?
- Ça sonne comme une invitation à la prison fédérale...
- Pire, si ça se peut.
- Il y a du danger ?
- Pour toi, pas plus que d'habitude.
- Dommage. Mais si ça me permet de revoir ta belle tête de tueur.
- Tu peux sortir, oui ou non ?
- Eh, oh ! On se calme ! Tu me décoiffes, là, mon primate.
- C'est quelque chose comme une urgence nationale. Ça concerne Daya.
- Bon... qu'est-ce qu'elle a fait, cette petite chose ?
- C'est compliqué.
- Avec les femmes, c'est toujours compliqué. Je n'arrête pas de te le dire. Elle va mourir au moins ?
- C'est vraiment pas drôle. Tu m'aides ou pas ?
- Qu'est-ce que tu crois ? On est mariés après tout...

- Rejoins-moi chez Micro-Méga, tu sais, le petit bistrò sur Chris-Hadfield, pas loin de l'Académie ? Je t'expliquerai une fois là-bas.
- Tu veux quand même pas que je bouffe les saloperies d'en haut ?
- Qui a dit qu'on allait casser la croûte ? Je ne peux pas descendre, mais toi tu peux monter, alors ne me fais pas chier. Je serai là-bas dans dix minutes. Juste au cas, assure-toi que ton GPS est dans les vapes et amène ce qu'il faut pour en bousiller deux autres. Oh, et si tu avais un ou deux mobiles fantômes, ce serait génial.
- Ça commence à m'exciter...
- Tu prends tes médicaments ces temps-ci ?
- C'est la SÉCUP ou quoi ?
- C'est juste qu'on a assez de problèmes comme ça.
- T'inquiète... Je suis tellement relax que je ne bande plus. D'autres questions ?
- Tu n'auras pas de problèmes si ton patron te voit sortir comme ça ?
- Ne te fais pas de souci pour moi, Beauté.
- Je commence à me les geler. Je coupe, là. Vraiment chic ton costume.

*

Au deuxième sous-sol, Sabourin se préparait à un accueil hostile. Officiellement, ce Service relevait de lui, mais officieusement, une autorité occulte tirait les ficelles. Dès son entrée en fonction, on l'avait habilement découragé de chercher à en savoir plus qu'on le jugeait nécessaire. On ne lui avait même pas fait visiter cette partie du bâtiment dont la superficie couvrait tout de même mille mètres carrés, dont les équipements auraient fait l'envie de la Sûreté nationale et qui comptait une quarantaine d'employés, autant que le personnel d'enseignement. Il n'avait pas insisté, trop occupé à se familiariser avec ses autres tâches et convaincu, de toute façon, qu'il n'y avait rien là qui puisse présenter quelque intérêt. Il s'était jusque-là contenté de transmettre des ordres éthérés qui transitaient de temps en temps par son bureau. Il se rendait compte à quel point il s'était adapté sans aucune résistance à la culture du secret de l'Académie sans aucune résistance. Il s'était tenu bêtement

sur la réserve, par manque d'assurance, par peur de déplaire et de porter ombrage à ses parents, mais surtout parce qu'il redoutait de perdre le seul boulot qui l'ait un peu allumé ces dernières années. Il croyait toujours que se retrouver à nouveau sans travail pourrait lui faire toucher le fond sans espoir, cette fois, de jamais en revenir, mais faire semblant que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes ne promettait guère mieux.

Il se dirigea vers la première porte qu'il trouva ouverte. La pièce avait toutes les apparences d'un poste d'accueil. Un homme en uniforme, installé devant un modeste dispositif d'écrans, finit par remarquer sa présence et le héla avant qu'il n'aille plus loin. Il revint sur ses pas.

- Bonjour. Brian Sabourin.
- C'est censé me dire quelque chose ?
- Bien sûr que non. Je suis le directeur de l'École.

Le gardien avait bien saisi le sarcasme, mais il trouvait la tête de Sabourin plutôt sympathique et opta pour la complicité plutôt que la confrontation. Et puis, pour une fois qu'il avait quelqu'un à qui causer, un étranger en plus, il n'allait pas rater sa chance.

- Monsieur le directeur ! Évidemment ! Qui viendrait ici habillé comme... comme un directeur si ce n'est le directeur en personne ! Qu'est-ce qui vous amène ?
- Eh bien, je ne sais pas si c'est à vous que je dois demander ça...
- Vous pouvez TOUT demander à Ben.
- Bon. Dans ce cas... Je dois émettre un Code 5.
- Quelqu'un a pris l'escampette ?
- On peut dire ça.
- Et pourquoi vous êtes venu jusqu'ici pour lancer un Code 5 ? Vous connaissez pas la procédure ?
- Franchement, non. C'est la première fois que ça m'arrive, alors...

- Il y a toujours une première fois, oh ! que oui. Faut pas vous en faire, Ben, ici, s'occupe de tout. Matricule ?

- Euh... Oui, j'ai ça ici. RHA négatif, 12 06 21 55, N'Gawi.

- Très bien. On commence par envoyer deux agents à son adresse de domicile. Et c'est parti ! C'est pas un cas de santé publique toujours ?

- Non, euh... oui, en fait, oui.

- Oh ! Un virus dans la nature ? Ça c'est autre chose. Sur le réseau de la SÉCUP, ils passent généralement les avis de recherche sans problèmes. On leur envoie la fiche et c'est fait. Mais sur Télweb1, ils nous font des misères...

- Les écrans, là, c'est pour ?

- Ici, on est branché seulement sur les caméras des entrées principales qui mènent soit dehors, soit vers la Cité.

- Il y en a d'autres ?

- Vous rigolez ?

- Seulement quand je suis en colère. Est-ce qu'il y aurait moyen de savoir ce qui s'est passé avant que l'étudiante ne sorte de l'École ? Je ne sais pas, par exemple, voir le couloir quand le gardien est allé la chercher ?

- Voulez-vous savoir à quelle heure elle a pissé la dernière fois ? Suivez-moi. Vous allez *flipper*, oh ! que oui !

Sabourin n'était pas certain de vouloir partager cet enthousiasme, mais garda ses doutes pour lui-même. Il marchait derrière son guide comme un bon scout, battant avec son anxiété grandissante. La section réservée au personnel autorisé se trouvait au bout du couloir, aussi invitant qu'une aile pénitentiaire. Le gardien, toujours emballé par cette parenthèse imprévue, mit la main sur le capteur en sifflant et ils pénétrèrent dans un large vestibule vitré. Un employé vint à leur rencontre en même temps qu'ils passaient la seconde porte.

- Salut, vieux. Qui c'est ?

- Le directeur de l'École, monsieur Sabourin.

- Je ne suis pas sûr qu'il ait le droit d'être ici.
- Ah, allez... On ne fait que passer...
- J'ai une crise à gérer et je n'ai pas le temps de m'occuper de vous.
- Qui a dit qu'on avait besoin qu'on s'occupe de nous ?
- Bon, je vous donne quinze minutes, pas plus. Après, vous sortez, ni vus ni connus, compris ?
- Oui, chef.

Une soixantaine de cubicules comblaient tout l'espace. Les dimensions de leurs cloisons étaient telles qu'on pouvait les croire inoccupés. Il fallait s'avancer entre les rangées pour découvrir les postes de travail et leurs occupants. L'affichage holographique requérant trop d'espace de dégagement, les parois de fibre acoustique servaient également d'écrans tactiles. Le mobilier se résumait à une chaise pivotante et une petite table basse. Au-dessus de chaque cubicule se trouvait, fixée à une tige métallique, une discrète applique lumineuse qui pouvait passer du vert au jaune ou au rouge.

- C'est quoi ces lumières ?
- Pour ce que j'en comprends, c'est des indicateurs de niveau de surveillance. Quand c'est rouge, ça veut dire qu'il y a un ou des cas prioritaires.
- Qu'est-ce qui fait qu'un cas est prioritaire ?
- Ben, une effraction au règlement... quelqu'un qui fume ou qui boit de l'alcool, qui consomme des aliments interdits, qui abîme le mobilier, qui organise des rassemblements là où il ne faut pas, des trucs dans le genre... Une effraction ne vient jamais seule apparemment, mais c'est pas moi qui le dis.
- Hum... Et là-bas, au fond ?
- Ça ? Nous on l'appelle l'aquarium, mais bon, c'est le labo du Programme. Ça bosse 24/7 là-dedans. C'est tous des bios quelque chose. On a pas vraiment de contacts avec eux. Ils ont leur propre entrée, leurs vestiaires, leurs salles de bains, leur cuisine... On ne sait pas trop ce qu'ils font à part analyser des chiffres et des courbes,

mais ils sont toujours occupés. Des fois, on a l'impression qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Ils deviennent tout excités et se rassemblent devant un des écrans en frappant des mains comme des enfants. Ils ont plutôt la mine basse depuis quelques temps.

- Le marché des vitamines est peut-être à la baisse ?

- Qu'est-ce que j'en sais...

Une douzaine de personnes, hommes et femmes, tournaient le dos à la baie vitrée qui séparait l'espace en deux, captivés par leurs écrans. Sur le mur du fond, un LED surdimensionné affichait des données et des diagrammes incompréhensibles. Deux hommes qui se tenaient tout près le parcouraient du regard, pointant une ligne puis une autre, visiblement préoccupés. Comme s'il se sentait observé, le plus âgé tourna légèrement la tête du côté des cubicules, assez pour apercevoir Sabourin qui fixait l'aquarium en compagnie du gardien de sécurité. Aux dires de Ben, il s'agissait du directeur du labo. Il ne semblait pas apprécier l'intrusion de Sabourin et dès qu'il eut terminé de discuter avec son collègue, il se dirigea vers eux. À ce moment, une femme vêtue d'un sarrau blanc entra par une porte latérale et vint lui dire quelque chose. Ils partirent presque aussitôt. Sabourin comprit qu'il ne pourrait pas s'éterniser. Il entraîna son guide du côté du seul cubicule au-dessus duquel brillait une lumière rouge.

- Si je comprends bien le système, c'est ici qu'on devrait trouver ce qui nous intéresse, c'est bien ça ?

Les trois écrans diffusaient des images, mais la chaise était vide. Ben demanda à l'agent de surveillance d'à côté où était le responsable de ce poste de travail. Celui-ci n'en savait rien, il ne l'avait pas vu depuis une trentaine de minutes. Ben, heureux comme un roi, s'installa et entreprit de faire une démonstration du système à son invité.

– Qu'est-ce que vous aimeriez voir ? Son étage ? Une pièce de son appartement ? C'est plus facile si vous avez une heure précise. Ces trucs enregistrent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vaut mieux savoir ce que vous cherchez.

– Ah, il y a aussi des caméras dans les appartements ? Combien ?

– Ça dépend du nombre de pièces. Vous voyez ici, vous pouvez choisir *cam 1*, *cam 2*, *cam 3* et ainsi de suite... C'est très facile à utiliser. Son vidéo-bracelet vibra. Ah, c'est quoi, ça ? Merde, il faut que j'y aille. Restez là bien tranquille et si je ne suis pas revenu dans dix minutes, demandez à quelqu'un de vous faire sortir, c'est bon ?

– C'est du bonbon.

*

Depuis la mort de Madou, Yoti s'obligeait tous les jours à une promenade matinale jusqu'au stand de distribution alimentaire de la Cité le plus proche. C'était davantage pour fixer une borne à son itinéraire que pour faire des achats, même à prix d'aubaine. Elle avait tout juste de quoi survivre et ses maigres économies ne dureraient pas jusqu'au printemps. Sans le soutien de son entourage, elle serait bientôt pareille à des milliers d'illégaux et de sans métier, errant dans les rues de la Mégapole tels des morts vivants. Si la première perspective était humiliante, la deuxième relevait du pur cauchemar. Et entre les deux, il n'y avait rien. Ajoutée au chagrin de la mort de Madou, cette impression d'être réduite à l'état de fardeau finissait presque d'éteindre toute lueur d'une quiétude à venir. Elias s'inquiétait pour elle. Entre ses opérations de vaccination dans les bidonvilles et la mise sur pied d'un nouveau dispensaire, il venait la voir chaque fois qu'il le pouvait. Il avait tenté de la persuader de prendre quelque médicament qui la soulagerait, mais en vain. Invariablement, Yoti le remerciait de sa sollicitude, refusait les cachets et lui offrait du thé.

Le vent, chargé de neige, tourbillonnait sous les porches et rendait la marche difficile. L'humidité perçait les vêtements jusqu'à la peau. Même chaudement vêtu, c'était comme être nu dans un réfrigérateur. Le corps transi, elle zigzaguait à la recherche d'un passage abrité. Elle tenta sa chance dans une ruelle étroite qu'elle avait

déjà empruntée. À sa grande surprise, elle s'était rétrécie à la largeur d'un sentier pour piétons. De part et d'autre, des abris de fortune avaient été érigés à la hâte, peut-être en prévision du mauvais temps. À part un de ces chiens sauvages qui reniflait ici et là, tout semblait désert. À cette heure où les travailleurs affluaient dans les rues du centre-ville, les illégaux quittaient généralement leur bivouac en quête de ce qu'on voulait bien leur donner, généralement peu pour la peine. Elle en parlerait à Elias pour qu'il y fasse une tournée avant que tout ne soit démantelé. À mi-chemin, elle entendit des pleurs, puis des cris étouffés. Elle s'approcha et trouva une jeune femme et un enfant de quatre ou cinq ans, recroquevillés sous une bâche enneigée. Elle n'avait rien à leur offrir, mais promit à la jeune mère qu'un médecin viendrait bientôt avec des médicaments et de la nourriture.

De retour chez elle, elle se débarrassa de ses lunettes, de son masque et de ses vêtements trempés, alluma la cuisinière et s'y réchauffa les mains avant de mettre de l'eau à bouillir. Quentin avait annoncé qu'il passerait la voir dans la matinée. Puis elle appela Elias. Il visitait quelques uns de ses anciens patients dans la Cité, mais ferait un saut à l'emplacement qu'elle lui avait indiqué dès qu'il le pourrait. Elle alla au salon, commanda l'ouverture du lecteur multimédia, voulu choisir un titre musical d'une de leurs bases de données, mais se ravisa. La musique, quelle qu'elle soit, avait le don d'amplifier ses émotions du moment, comme de l'oxygène sur le feu. Elle se consumerait dans sa tristesse. Elle n'était pas prête. Elle alla plutôt à la fenêtre. Elle pensa à la *zone interdite* là-bas, au Sud, à toute cette mascarade pour en minimiser les dangers, à toutes ces familles convaincues d'y avoir trouvé leur Terre promise... Quel désastre. Mais le sujet avait encore été reporté. La réunion de Forum qui se tiendrait plus tard dans la journée porterait sur la position à adopter par ceux qu'on appelait les sages devant les actes de violence préconisés, et de plus en plus perpétrés, par l'aile radicale du Cercle.

Depuis sa fondation, Forum se spécialisait dans la collecte et la diffusion d'informations sensibles via l'un ou l'autre des réseaux sécurisés de l'organisation-

mère, le Cercle, dont la logistique était fournie par la firme Omicron. Les membres étaient assignés soit à la sensibilisation, soit à la préparation des dossiers juridiques portant sur une grande diversité de causes, des cas d'abus de pouvoir à la question plus générale des droits civiques en passant par l'environnement. Le recours aux tribunaux était leur seule façon de se faire entendre, même si la plupart du temps, les dés étaient pipés d'avance. Mais il arrivait parfois qu'à force d'astuces rhétoriques sur la base d'anciens textes de loi, les choses changent dans le sens souhaité. Les membres de Forum étaient tous des adhérents volontaires, des pacifistes que personne n'avait recrutés. Ils venaient à la fois de la Cité et de la Mégapole. Leur moyenne d'âge tournait autour de cinquante ans. Les jeunes préféraient l'activisme plus palpitant de l'aile radicale et leur causaient bien des soucis depuis près d'un an. Tous militaient en faveur d'une forme ou d'une autre de démocratie, mais sages et radicaux ne s'entendaient pas sur les moyens. Comme toutes les associations citoyennes, le Cercle était illégal et plus ou moins toléré.

Revenue dans la cuisine, une douleur sourde lui emplît la poitrine. Elle lâcha le sac de thé et agrippa le bord de la table en fermant les yeux. Elle se voûta et sa longue tresse argentée glissa par-dessus son épaule. Ce n'était pas la première fois qu'elle ressentait un tel malaise. Et la dernière fois avait précédé de peu le diagnostic de cancer de Madou. Était-ce un de ces mauvais pressentiments ? Elle s'assied tout doucement sur le sol. Elle replia ses jambes sur sa poitrine et appuya son front sur ses genoux. Aussi soudainement que la douleur était apparue, un immense bien-être la submergea. Elle s'allongea. Elle n'avait plus qu'une envie : dormir.

Elle entendit un tintamarre de sifflements, de martèlements, de carillons, de pas précipités, mais c'était comme dans un rêve où elle flottait et flottait et voulait flotter encore. Elle sentit une main sur sa joue, dans son cou, sur son épaule. Une voix l'appelait, lointaine. Elle ouvrit enfin les yeux.

- Non de Dieu, Yoti, qu'est-ce que tu fais couchée par terre ?

- Je me repose, ça se voit...

- Tu m'as fait une de ces peurs. Tu attends quelqu'un ?
- À part toi, non.
- Ça sonne à la porte depuis une bonne minute, là...
- Je ne veux voir personne.
- C'est peut-être important. Tu veux que j'y aille ?
- Si tu y tiens. Moi je ne bouge pas.
- Yoti... Tu ne vas quand même pas rester là...

Les deux agents de l'Académie se présentèrent à Quentin qui, devant leur air sombre, les fit entrer. Non, il n'était pas monsieur N'Gawi, seulement un ami. Yoti, qui avait entendu le mot « académie », se leva d'un bond et vint à leur rencontre. Une fois les présentations répétées, ils prièrent Quentin de partir, étant donné le caractère confidentiel de l'entretien qu'ils souhaitaient avoir avec madame Saper-N'Gawi. Il sortit en signifiant à Yoti du regard qu'il ne serait pas loin. L'un des agents inspectait déjà les lieux sans se gêner. L'autre avait son mobile à la main et Yoti comprit que cette conversation serait enregistrée.

- À quand remonte la dernière fois où vous avez été en contact avec votre fille ?
- La dernière fois que je l'ai vue, c'était il y a deux mois, quand mon mari est décédé.
- Et vous n'avez pas communiqué avec elle depuis ?
- Bien sûr que j'ai communiqué avec elle. On s'écrit ou on se parle presque tous les jours.
- Et la dernière fois, c'était quand ?
- Hier.
- Elle ne vous a rien dit de spécial ou, disons, d'inhabituel ?
- Non... Elle m'a parlé de Boris, elle m'a...
- Qui est Boris ?
- Son amoureux.
- Un étudiant de l'Académie ?
- Oui.

- On peut avoir son nom de famille ?
- Svoboda.
- Elle a parlé de son petit ami et de rien d'autre ?
- Elle a dit qu'elle avait hâte que le concert de fin d'année soit passé, qu'elle était très fatiguée avec les cours et toutes les répétitions... Est-ce que vous allez me dire ce qui se passe ?
- Voulez-vous d'abord signer ceci. On ne voudrait pas que notre visite soit à l'origine d'un mouvement de panique.
- Un mouvement de panique ? Qu'est-ce que c'est ?
- Un engagement de votre part à garder tout ceci confidentiel.
- Vous commencez vraiment à m'inquiéter.
- Les derniers résultats de ses analyses sanguines nous laissent penser qu'elle aurait peut-être contracté quelque chose. Il y a un risque de contagion.
- Ces données-là ne sont-elles pas à l'usage exclusif du ministère de la Santé ?
- Vous savez certainement que nous travaillons étroitement avec le Ministère. Ce sont eux qui nous ont avertis. Votre fille a été en contact avec une étudiante malade. Vous n'étiez pas au courant ?
- Non. Mais qu'est-ce que je peux faire pour vous ? C'est à ma fille qu'il faut parler.
- C'est ça le problème. Elle n'est pas à l'Académie et on ignore où elle se trouve. Pendant ce temps, elle est probablement en train de contaminer tout ce qu'elle touche.
- Mon Dieu...
- Vous comprenez maintenant pourquoi nous devons la retrouver le plus vite possible et pourquoi il ne faut pas que cette information s'ébruite.
- Bien sûr, je comprends... mais je ne comprends pas qu'elle ne soit pas à l'École. Ce n'est pas normal...
- Vous ne savez pas où elle aurait pu aller ?
- Ses amis les plus proches sont tous à l'Académie. Je ne vois pas.

– Vous pourriez peut-être l'appeler ? Ça nous aiderait beaucoup.

*

La passerelle tubulaire, qui reliait les « trois sœurs » au 23^e étage, était déserte à cette heure. Les travailleurs qui l'empruntaient pour se rendre aux ascenseurs de la tour Est étaient passés depuis un moment. Ce n'était plus qu'un cylindre de verre, suspendu entre ciel et terre, où la seule silhouette visible prouvait qu'il n'était pas purement décoratif. Daya ne savait pas ce qui l'avait amenée là, d'autant que son histoire de balade ne devait servir qu'à quitter Iris Dawson avant que ses questions ne deviennent vraiment imparables. Ne sachant encore si elle devait continuer d'avancer ou revenir sur ses pas, elle restait là, telle une souris prise au piège de quelque expérience scientifique. Du côté sud, la verrière de la place Sardonyx-Telecom était recouverte d'une mince couche de neige. Au-delà, on n'y voyait rien des rues du centre-ville de la Mégapole et encore moins de l'estuaire, à l'arrière des bidonvilles, qu'on pouvait apercevoir par temps clair dans les interstices de la masse des buildings. Son mobile vibra sur sa cuisse. Elle ne répondit pas.

C'était peut-être nostalgie. C'était peut-être un prochain deuil qu'elle pressentait et qui avait besoin d'un dernier jour, d'une dernière nuit, d'un dernier baiser avant la fin. Madou avait déjà évoqué cette nécessité des retours qui se manifestait parfois. Comme s'il fallait se relier une fois de plus, avec une lucidité nouvelle, avant de se détacher. C'était peut-être ça. Elle pensa à Boris, qu'elle aima dans un grand frémissement intérieur, et qu'elle aurait voulu enlacer pour conjurer l'angoisse de l'instant. Pour être amour, et seulement ça. Mais elle savait que ce moment où tout pouvait basculer, il fallait le prendre de face, sans baisser les yeux et sans fléchir. Ce moment était à elle, à elle seule, suspendue dans les airs, tout comme son avenir. Son corps lui faisait l'effet d'un cachot dont elle ne pouvait s'évader. Elle était bien en fuite, pourtant. Mais à quoi bon puisque le mal était en elle ? Elle avait l'impression d'agir sous la poussée d'une force invisible qui ne donnait pas ses raisons. Si seulement elle pouvait parler à Lydie.

Elle était finalement descendue au S-1, improvisant son itinéraire au fur et à mesure. La place Sardonyx-Telecom avait des airs de cour de récréation. Sous l'immense verrière, de très jeunes enfants avec père ou mère et des centaines encore alertes, tous dans des vêtements pâles aux lignes pures, marchaient, s'amusaient ou simplement discutaient. On aurait dit un rassemblement d'anges nouveau genre. La lumière artificielle était chaude, la végétation abondante, l'air tiède délicatement parfumé. Si on oubliait l'absence des variations saisonnières, d'animaux et d'oiseaux, de pluie et de neige, l'ensemble produisait une illusion saisissante de paradis terrestre. Le béton des allées, les bancs, les fontaines étaient tous incrustés de motifs de sardoine, la pierre emblématique de la Sardonyx-Telecom, commanditaire de l'aménagement. Tous les éléments de ce lieu extraordinaire étaient de véritables œuvres d'art. Et dans ce décor parfait, nulle trace de clochards souillant tout de leurs vomissures, de mendiants au sourire noir, de fous vociférant à l'endroit de tout le monde et de personne. Le contraste avec la Mégapole était dramatique. Daya était bien jeune quand ils avaient quitté la Cité, mais Madou avait raison. Il y avait une mémoire des lieux qui s'éveillait au contact des couleurs, des sons et des odeurs depuis longtemps oubliés. Elle ignorait, jusque-là, avoir tant de souvenirs liés à cet endroit.

Elle s'était assise en tailleur sur un coin de pelouse, tout près d'un étang où flottaient d'énormes nénuphars. Le contact de l'herbe tendre et vivante était si agréable qu'elle se déchaussa pour s'y frotter la plante des pieds. Comment ne pas vouloir rester là, toujours. Elle s'allongea sur le dos, les mains derrière la nuque, cherchant au-delà de la verrière les signes de la tempête hivernale qui rageait dehors. Y avait-il une possibilité, une toute petite chance de ramener le cours des événements sur la bonne trajectoire ? Ce qu'elle avait fait, avec la complicité de Boris, était-il irrémédiable ? Elle pensa à Lydie, qui n'était descendue dans la Cité que pour se retrouver dans une cellule d'isolement. Elle était là, quelque part, hors d'atteinte. Et dans quel état ? Elle devait lutter pour ne pas céder aux idées noires qu'elle avait

plus ou moins refoulées jusqu'à cet appel inquiétant. Elle-même n'était-elle pas en train de répandre cette saloperie sans nom à chaque respiration ? Lydie savait. Lydie pourrait lui dire ce qu'il convenait de faire à partir de maintenant. Elle sortit son mobile et constata que sa mère avait tenté de la joindre. Sur Will, elle localisa le centre hospitalier Biomed.

*

Sabourin était remonté à son bureau où il avait trouvé les coordonnées de Boris Svoboda, l'étudiant qu'il avait identifié dans l'appartement de Daya. Il ne savait pas encore ce qu'il en ferait quand il mettrait la main dessus, s'il y arrivait. Ce n'était pas une grande surprise, il ne répondait pas à ses messages. Puis, il s'était décidé à passer au bureau de Chloé Jennings, déchiré entre l'envie de lui sauter à la gorge et la nécessité de ne pas lui ouvrir son jeu. Il était certainement préférable de se montrer aussi taciturne qu'à l'accoutumé en évitant tout excès verbal, mais après ce qu'il avait vu en bas, cela nécessiterait un véritable tour de force. Qu'on surveille les lieux publics, les entrées et les sorties des bâtiments ou les données biomédicales passait encore, mais braquer des caméras jusque dans les chambres à coucher des étudiants ? Il n'y avait pas de recherche sur le comportement sexuel des « arts et humanités » à l'École aux dernières nouvelles. Et tout ça à l'insu de tout le monde, y compris lui. C'était en complète violation du dernier amendement à la Loi sur la protection de la vie privée. Il y avait bien des limites ! Si seulement il pouvait lui cracher ça à la gueule. Mais il savait déjà comment ça finirait. Il l'imaginait montée sur ses grands chevaux, lui faisant la démonstration complètement tordue qu'il n'y avait rien là d'illégal avant de lui coller un de ces avertissements menaçants dont elle était la championne mondiale. Merde !

Il aurait tout donné pour être ailleurs, chez O'Neil, par exemple, à boire quelque tord-boyaux comme on en trouvait seulement dans la Mégapole, à faire une partie de tric-trac avec le premier quidam venu et à ne penser à rien. Il sortait de l'ascenseur du 18^e en se préparant mentalement à affronter l'éléphantique Jen-

nings, quand il reçut un message assez intrigant pour y voir une réponse de la part des amis d'Alix Berger. Le nom de l'expéditeur ne lui disait rien. Le message indiquait seulement un lieu et une heure de rendez-vous. Il regarda l'heure. Il avait tout juste le temps. Madame Jennings devrait attendre.

Il patientait tant bien que mal depuis une dizaine de minutes sur le quai de la station Maxel-ICom, juste en-dessous de l'Académie. Il était descendu dans la Cité comme un météorite, encore bouillant de colère. Il allait et venait, cherchant un apaisement improbable, et ne remarqua pas l'homme qui avançait vers lui d'un pas décidé. Il était grand et svelte, avec une tête de professeur d'université. Il avait plus de quatre-vingts ans, mais ne les faisait pas.

- Monsieur Sabourin ?

- Oui ?

- Je suis désolé de vous avoir fait attendre. J'ai dû improviser pour pouvoir m'absenter quelques minutes.

- C'est bizarre... Je ne vous aurais pas vu...

- Oui, tout-à-fait. J'étais au labo, un peu plus tôt.

- Votre message était pressant...

- Je pars demain pour une destination connue uniquement de mes proches.

- Je vois.

- Je veux vous parler mais je dois avoir la certitude que cette conversation restera entre nous.

- Je vous écoute.

- Je suis bio-analyste. Je suis en charge du laboratoire que vous avez visité sans autorisation. C'est le contrôleur à l'entrée qui m'a dit qui vous étiez. Mais j'ai connu madame Berger, avant vous. Une femme intelligente et très perspicace. Elle était déjà en poste quand nous sommes arrivés, un an avant la Réforme.

- Nous ?

- L'équipe du Programme... Comme vous l'avez sûrement remarqué, ce qui relève de l'enseignement et ce qui relève du programme de recherche sont des entités administratives bien cloisonnées, mais pas parfaitement étanches. Malheureusement, Alix Berger s'est intéressée d'un peu trop près à tout ce qui entourait notre travail...
- Êtes-vous en train de me dire que...
- Je vous laisse tirer vos propres conclusions. Quand j'ai appris son décès, j'ai regretté de ne pas lui avoir parlé avant. Est-ce que ça aurait changé quelque chose ? Je ne sais pas. À ce moment-là, nous en étions au tout début, encore dans l'expectative des résultats à venir. Au-delà des questions éthiques, il n'y avait encore rien d'alarmant.
- Et maintenant vous voulez me parler à moi...
- Vous savez, la recherche clinique ne donne pas toujours les résultats escomptés. Il arrive même qu'elle donne des résultats contraires à ce qui était attendu. C'est pour cette raison qu'il y a toute une série d'étapes intermédiaires avant de tester un produit sur les humains. Il est vrai que les protocoles ont déjà été encore plus rigoureux, mais c'est une autre histoire. Mais toutes ses étapes prennent un temps fou et engloutissent des sommes considérables.
- À moins de prendre quelques raccourcis...
- Mes collègues et moi, nous ne sommes pas à l'emploi du ministère de la Santé. Nous travaillons pour une importante compagnie pharmaceutique qui a de grandes ambitions. C'est à elle que revient l'initiative du Programme. Et de bien d'autres choses.
- Et le Ministère dans tout ça ?
- Difficile pour moi de dire ce que le gouvernement sait ou ne sait pas.
- Mais je ne vois pas un énorme problème à ce qu'il y ait une pharmaceutique derrière le programme de recherche du gouvernement... Ça se fait couramment.
- C'est parce que vous ignorez que le Programme a causé des dommages collatéraux...
- Quel genre de problèmes ?

- Vous n'êtes évidemment pas sans savoir que des étudiants ont été mis en quarantaine...
- Bien sûr que je le sais, mais...
- Le Programme et les quarantaines sont liés. Et le problème, maintenant, c'est que même si nous mettons un terme au Programme, pour plusieurs de ces jeunes, il est déjà trop tard.
- Comment, trop tard ?
- Plusieurs d'entre eux sont déjà très malades. D'autres le seront.
- Mais est-ce qu'on ne peut pas contrôler les risques de contagion ?
- C'est du théâtre, tout ça. Leur maladie n'est pas transmissible, mais elle est létale dans bien des cas. C'est pour cette raison que nous les mettons « hors circulation ».
- Oh, oh, oh... De quoi vous parlez ?
- On les garde sous surveillance médicale et on s'assure qu'ils ne parlent pas.
- Mais comment des suppléments alimentaires peuvent-ils rendre malade à ce point-là ? Ça n'a pas de sens !
- Poser la question, Monsieur Sabourin, c'est y répondre, j'en ai bien peur. Nous ne testons pas des suppléments alimentaires. Je crois que j'en ai assez dit.

Sabourin regardait sans le voir l'homme qui lui tournait le dos et disparaissait dans la foule. Il avait la nausée, des vertiges. Mais son corps refusait de bouger. Il était figé, voyageur immobile espérant un wagon imaginaire qui l'emmènerait n'importe où. Il y avait peu, il aurait remué ciel et terre pour honorer la mémoire d'Alix Berger, pour aller là où elle n'était passée que furtivement. Il serait le justicier, le héros fantastique, celui qui dénoncerait l'infamie au nom du bien commun et de valeurs démodées. Mais malgré sa fougue juvénile, il ignorait comment trouver la vérité. Il doutait jusqu'à réussir à l'entrevoir. Et voilà qu'elle venait à lui, pourrie, tellement pourrie, et qu'elle le possédait comme une magie noire. N'était-ce pas ainsi que l'esprit basculait dans l'irréparable ? Il avait soif. Boire, quoi d'autre. C'était

son mirage d'un refuge. Boire. Sa seule volonté. Il se traîna jusqu'au 12^e étage où, dans un tiroir de son bureau, une flasque d'urgence l'attendait.

Daya traversait le place Sardonyx en direction de la station de métro la plus proche. Le centre Biomed n'était pas bien loin, à dix minutes au plus. Puis, elle ralentit le pas. Elle se serait enfuie pour éviter une quarantaine et se précipiterait en plein dedans, en plus de s'occasionner une foule d'autres problèmes ? Ça ne fonctionnait pas. Si seulement elle pouvait rebrousser le temps. Qu'est-ce que Lydie avait voulu lui dire ? Rien ne garantissait qu'elle était lucide quand elle avait fait cet appel. Et même si elle l'avait été... Si elle était malade, elle aussi, il fallait bien faire quelque chose ? Et si revenir à l'Académie et se soumettre à la quarantaine était sa seule chance de voir rapidement la fin de tout ça et de reprendre les cours, la préparation du concert et des auditions du GOC ?

Quand son mobile de l'École sonna, Sabourin pesta contre sa secrétaire à qui il avait clairement dit de prendre tous ses appels, pour ensuite réaliser qu'il avait oublié de faire le transfert sur son numéro. Il savait qu'il ne devait absolument pas répondre. Et quand il vit qui l'appelait, il voulu donner sa démission, effective dans la seconde. C'en était trop, trop, trop. Il ne pouvait pas encaisser ça. Il ne pouvait pas gérer ça. Il n'avait pas réfléchi. Il avait trop bu. La sonnerie cessa. Le corps avachi d'un naufragé dans son grand fauteuil, la tête renversée en arrière, il ferma les yeux. S'il avait su, jamais il n'aurait accepté ce poste. Il comprenait maintenant pourquoi on avait confié la tâche à un junior. Il ne pu s'empêcher d'en rire. Il avait été d'une telle candeur. Il en aurait tout cassé. Son mobile sonna à nouveau. Son état lui interdisait de répondre, mais sa colère mêlée de culpabilité, lui disait autre chose. Finalement il inspira, se ressaisit.

- Monsieur Sabourin, c'est Daya N'Gawi.

- Où êtes-vous ?

- Ça n'a pas d'importance. Je serai à l'Académie dans une vingtaine de minutes. Je resterai dehors. Vous pourrez envoyer quelqu'un me chercher. Je n'aurais pas dû me sauver comme je l'ai fait. J'ai eu peur.
- Je comprends que vous ayez eu peur.
- Non, vous ne comprenez pas. J'ai reçu un appel avant que le gardien arrive. C'était Lydie Stein, l'étudiante dont je vous ai déjà parlé. Je n'ai pas pris l'appel sur le coup, mais elle m'avait laissé un message. Elle me disait de m'enfuir.
- De l'École ?
- C'est ce que j'ai compris.
- Savait-elle que vous seriez mise en quarantaine ?
- Comment aurait-elle pu le savoir ?
- Elle vous a dit où elle était ?
- Non, mais j'ai fait une recherche. Elle est au centre Biomed Havre I dans la Cité.
- Est-ce que Boris est avec vous ?
- Laissez-le en dehors de ça. Il a seulement voulu m'aider...
- Est-il avec vous ?
- Non.
- Bien.
- Alors je peux revenir ?
- Non, pas pour l'instant.
- Quoi ?
- N'allez pas chez votre mère non plus.
- Je pourrais me rendre directement à la Santé publique.
- Non ! Restez où vous êtes !
- Et je fais quoi ? J'attends que quelqu'un vienne me chercher ?
- Non. En fait, vous devriez faire en sorte qu'on ne vous retrouve pas.
- Qu'est-ce que vous dites ?
- Évitez la SÉCUP et tout ce qui pourrait ressembler à leurs agents...

- Mais ça n'a aucun sens...
- Je sais. C'est très compliqué.
- Mais encore ?
- Je ne peux pas vous en dire plus. Pas maintenant. Pas au téléphone.
- Avez-vous la moindre idée de comment je me sens, là, tout de suite ?
- Je comprends...
- J'en doute. Je crois que je vais raccrocher maintenant.
- Non, attendez ! La quarantaine, peut-être que vous n'en reviendrez pas.
- Qu'est-ce que vous voulez dire ?
- Je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant.
- ÇA VEUT DIRE QUOI EXACTEMENT ? On crève, c'est ça ?
- Non. Ça veut dire que même si on vous soigne, on ne vous laissera pas revenir à l'Académie.
- Comment vous savez ça ?
- Je le sais, c'est tout. Écoutez, vous devez me croire. Il y a un problème avec le Programme de recherche.
- Quel est le rapport entre le Programme de recherche et le fait qu'on soit malade ?
- C'est ça le problème.
- Non.
- Daya...
- Non... Vous n'allez pas me dire que c'est ça qui nous rend malade !
- C'est exact.
- Je ne peux pas croire ça... c'est impossible !
- Je sais, mais c'est la vérité.
- Mais qu'est-ce qui se passe ? Le monde est devenu fou tout à coup ?
- On ne veut pas que ça se sache, Daya, vous comprenez ?
- VOUS ne voulez pas que ça se sache ?

- Au contraire. Je crois que ça doit se savoir. Mais le Ministère et peut-être d'autres personnes impliquées vont tout faire pour qu'on en parle pas. On ne pourra pas faire les choses n'importe comment. Tout ce que je peux vous dire pour l'instant, c'est que je suis de votre côté.
- Vous avez sacrément intérêt, parce que je vous jure que...
- Je vais faire tout ce que je peux pour vous aider, vous m'entendez ?
- Et si je commence à me sentir mal, qu'est-ce que je fais ?
- Vous m'appellez. Vous ne parlez de ça à personne et vous m'appellez. On trouvera une solution. Je ne vous laisserai pas tomber, OK ?
- De la façon dont je vois les choses, Monsieur Sabourin, je suis déjà par terre.

Elle remit son mobile dans sa poche. Elle ressentait une telle colère que son corps en aurait explosé. Elle se leva puis se mit à marcher à pas raides et précipités, sans but. Ainsi donc, c'en était fait. Qu'elle en réchappe ou pas, l'Académie, la *Neuvième symphonie*, le Grand orchestre de la Cité, tout foutait le camp, d'une façon ou d'une autre. Elle s'arrêta devant une distributrice et se procura un masque qu'elle plaqua machinalement sur sa bouche. Elle était furax, mais ce n'était pas une raison pour oublier le danger qu'elle pouvait représenter pour les autres. Elle se demandait si Brian Sabourin était vraiment conscient de l'insanité de la situation. Que comptait-il faire quand elle manifesterait les premiers signes de maladie ? Au moins serait-elle en sécurité tant qu'elle resterait dans la Cité, où personne ne penserait à la chercher. Elle se dirigea spontanément vers le mur d'eau qui l'avait tant fascinée dans son enfance. Elle devait se calmer. Réfléchir. Elle interrogea mentalement son corps à l'écoute du moindre inconfort, de la moindre douleur. Rien. Elle tournait en rond autour de la fontaine, s'efforçant de respirer avec amplitude. Il n'y avait rien à comprendre, comme à l'amorce d'une partition qu'il faut simplement exécuter sans hésiter. Il n'y avait rien à comprendre. Mais il fallait agir.

Lydie. Le centre Biomed, tout proche. La gueule du loup. Et puis pourquoi pas ? Au diable les recommandations du directeur ! Au moins, elle serait avec Lydie. Elle

n'avait plus rien à perdre. Elle s'éloigna, tournant le dos à la fontaine et au LED géant qui se trouvait derrière. On y voyait sa photo sous un bandeau intitulé « Avis de recherche ». Elle croisa un groupe d'enfants qui marchaient à la chaîne en chantonnant. Un des gamins la salua de sa petite main. Elle ne réagit pas, fonçant tête baissée. Puis, un vacarme infernal envahit l'espace en même temps qu'elle était violemment soulevée dans les airs et poussée plusieurs mètres plus loin. Le sol vibra, des arbres déchiquetés volèrent en tous sens. Il y eut des hurlements, des cris d'effroi indescriptibles. Des plaques de verre pendaient dangereusement du toit éventré. De la neige s'y engouffrait pour finir au sol, mêlée au sang répandu. Elle voulut examiner ses mains, tenta de lever ses bras tremblants, mais ses forces l'abandonnèrent.

Les premières équipes de secours étaient arrivées quelques minutes seulement après l'explosion. La dévastation était totale et la lumière blanche du jour donnait à la scène un aspect surréel. Des gens pleuraient, criaient, gémissaient. On avait d'abord éloigné les survivants du secteur de la verrière où des parties du toit menaçaient de tomber. On avait improvisé une aire de triage en pleine rue faute d'espace tandis que pompiers et policiers récupéraient les cadavres et les restes humains qui jonchaient sur la place. Le transport d'autant de blessés vers les hôpitaux était chaotique. Les véhicules d'urgence étaient relativement peu nombreux et de très petite capacité. Il avait fallu transformer les rames de la ligne de métro la plus proche en transport ambulancier, perturbant la circulation habituellement fluide à toute heure de la journée. L'avenue Berberova qui menait tout droit au quai de la station Pollack était fermée au passage de tout autre véhicule que ceux servant à évacuer les blessés et enfin, les morts.

Daya était parvenue à se remettre debout juste avant l'arrivée des secours. Elle n'entendait plus rien, sa vue était brouillée, mais pas assez pour l'empêcher de prendre la mesure de l'horreur. À moitié nue, complètement hébétée, elle mit de longues minutes avant de pouvoir faire quelques pas dans la direction indiquée par

les secouristes qui couraient dans tous les sens. Elle marchait pieds nus dans des flaques de sang mêlées de terre, d'éclats de verre et de débris de toutes sortes, sans en avoir réellement conscience. Sans savoir comment, elle se retrouva enfin dans la zone sécuritaire où elle s'assied à même le sol parmi les rescapés en attente d'un transport. On lui mit une couverture sur les épaules. Quelqu'un vint lui demander son nom et évaluer son état, puis repartit. Un peu plus loin, près d'un des cordons de sécurité, un agent argumentait avec des curieux. Au bout de quelques minutes, un homme courut vers elle.

- Daya ! Je ne pensais pas que je réussirais à te trouver.

- Elias ?

- Est-ce que tu crois pouvoir marcher ?

- Je ne sais pas.

- Il va falloir faire un effort. Tu ne peux pas rester ici.

- Il y a tellement de morts, Elias... J'ai vu... J'ai mis le pied sur quelque chose. Je ne voulais pas regarder, mais il fallait que je regarde... C'était... une main, une toute petite main...

- C'est fini. C'est fini...

- Tout était si paisible, et puis, tout d'un coup...

- Regarde-moi. Écoute-moi. Tu dois te ressaisir, OK ? C'est affreux, mais tu es là, bien vivante, et je suis là avec toi, et on ne peut pas rester là, OK ? Ta photo est sur tous les écrans.

- Si tu m'emmènes à l'hôpital, va au Biomed.

- On ne va pas à l'hôpital.

Chaque muscle de son corps avait perdu sa tonicité. Elle peinait même à garder sa tête en équilibre. Les sons ambiants lui parvenaient comme à travers une masse d'eau. Leur course, mais couraient-ils, n'était qu'une succession d'images dédoublées, de flash de lumière et de trous noirs. Ils firent les derniers mètres sur un gyropode qu'un jeune couple leur céda avec beaucoup de prévenance.

Il fallu de longues minutes pour qu'elle retrouve ses esprits et sa motricité. Elias l'avait transportée dans la chambre d'amis des Dawson. Avec l'aide d'Iris, il l'avait dévêtue, puis soigneusement examinée, avant de la couvrir. Quand elle ouvrit les yeux, Iris lui épongeait le front. Un homme, très élégant avec son foulard de soie autour du cou, l'observait avec ravissement.

- Vous ressemblez à votre mère.

- Daya, je te présente Léo.

- Je...vous connaissez ma mère ?

- Et vous aussi. Mais la dernière fois que je vous ai vue, vous n'étiez pas plus haute que ça.

- Où est Elias ? Qu'est-ce qui se passe ?

- Je suis là. Comment te sens-tu ?

- Mes mains ?

- Je t'ai fait des bandages. Tu as des coupures légères et de nombreuses ecchymoses sur tout le corps, mais ce n'est rien de grave. Tu as eu de la chance.

- Qu'est-ce que tu fais ici, Elias ?

- Iris, que tu connais, et Léo sont mes patients et de très bons amis. Iris m'a appelé tout de suite après t'avoir quittée. Heureusement, je n'étais pas loin. Quand on a vu l'avis de recherche, Iris m'a raconté votre aventure. J'ai décidé d'aller voir dans le quartier si je ne pourrais pas te trouver. J'étais en route quand l'explosion s'est produite.

- Je suis dans le pétrin, Elias.

- On dirait, en effet. Je vais te faire une injection qui va te redonner des forces très rapidement. Iris t'a trouvée des vêtements. Tu vas t'habiller et on va discuter.

- Mon mobile ?

- Tu ne l'avais pas quand on est arrivé.

Une fois habillée, elle les rejoignit au salon. Iris lui avait trouvé des vêtements parmi ses affaires et celles de Léo : un pantalon un peu court, un pull, des bas, des

chaussures de marche un peu grandes et un parka, pour l'extérieur, aux manches trop longues. Elle accepta la tasse de café que Léo lui offrit et la bue, un peu en retrait, mais refusa toute nourriture. Le premier bilan, émis par la SÉCUP, faisait état de trente morts et d'une centaine de blessés graves et légers. Les enquêteurs tentaient de déterminer la cause du mauvais fonctionnement de la conduite de gaz à l'origine de l'explosion. C'était apparemment ce qui était à l'origine de l'accident, selon Téléweb1. Elias et Léo étaient sceptiques. Ils devraient attendre encore quelques heures avant qu'un des fils de nouvelles du Cercle commente l'événement. Là, ils auraient l'heure juste. Mais Elias était surtout intéressé de savoir pourquoi on avait émis un avis de recherche à propos de Daya.

- Qu'est-ce qui se passe, Daya ? C'est quoi cet avis de recherche ?
- Je ne peux pas t'expliquer.
- Tu n'as pas décidé d'abandonner ?
- Non.
- Mais vous n'êtes pas autorisés à sortir en dehors des congés réglementaires, je me trompe ?
- C'est vrai.
- Alors ? Tu as décidé de sortir quand même et maintenant on te court après ?
- J'ai signé un engagement de confidentialité. Je ne peux pas te parler, Elias.
- Un engagement de confidentialité ? À propos de quoi ?
- N'insiste pas ! Elle s'était levée et se préparait visiblement à partir.
- Pourquoi tout ce mystère ?
- Tout ce que je peux te dire, c'est que je n'ai rien fait de mal, mais que je ne retournerai pas à l'Académie, même s'ils diffusaient ma photo sur tous les écrans de la terre. Ils ne doivent pas me trouver.
- Qui ça ?

- Des agents de sécurité de l'Académie. Iris, Léo, j'espère vraiment que personne ne viendra vous embêter, mais si jamais ils viennent jusqu'ici, vous ne m'avez pas vue, d'accord ?
- Qu'est-ce que tu racontes ? Daya, tu m'inquiètes.
- Je vous expliquerai tout, à toi et à ma mère dès que je le pourrai. D'ailleurs, il se pourrait que j'aie besoin de ton aide.
- Comment veux-tu que je t'aide si tu ne me dis rien ?
- Fais-moi confiance, ce n'est pas le moment.
- Tu es sûre que tu te sens bien ?
- Honnêtement, je ne me suis jamais sentie aussi mal de toute ma vie. Mais il faut vraiment que je parte. Iris, qu'est-ce qui se passe si je ne présente pas ma carte de visite à l'heure indiquée ?
- Eh bien, je ne sais pas exactement.
- Et si je n'ai pas ma carte, je peux sortir quand même ?
- Oui. Tu n'auras qu'à entrer ton matricule et le système devrait faire le reste. L'important, c'est que tu sois sortie à l'heure prévue.
- Très bien. Je peux emprunter votre mobile ? Il faut que je parle à Boris. Tout de suite.

*

La Place Sardonyx était toujours bouclée. Les ouvriers chargés de réparer la partie du toit qui avait volé en éclats attendaient le feu vert des services policiers pour déplacer la machinerie au milieu du parc. À l'extérieur, des spécialistes en structures de verre évaluaient les dégâts du haut d'une nacelle ballotée par le vortex qui aspirait avec force l'air froid du dehors. Il soufflait jusque dans les petites rues du quartier des artistes où les curieux, habitués à une température constante de vingt degrés Celsius, en frissonnaient de froid et d'épouvante. Non loin de là, juché à trois cents mètres d'altitude, l'emblème de la Kundalīni International, un serpent imitant le *numeri infiniti*, avait disparu dans le blizzard. Au 57^e étage, une armada de

techniciens, spécialistes des relations publiques et commis de toutes sortes s'affairaient aux préparatifs de l'assemblée générale annuelle. En soixante-cinq ans d'existence, c'était la première fois que l'événement se tenait dans l'un des rares laboratoires nord-américains de la *big pharma*. Bien que le consortium disposait d'une petite flotte d'avions à hydrogène, la récente série d'accidents impliquant des hydrojets de leur fournisseur avait découragé les organisateurs de déplacer le gratin de la compagnie par la voie des airs. Les VP d'outre-Atlantique étaient donc restés chez eux, tandis que les autres feraient le trajet en voiture ou en train, selon la distance. On avait transformé un des amphithéâtres en studio de diffusion holographique en temps réel pour les absents, le *nec plus ultra* des relations d'affaires sans frontières. Mais après ce qui venait de se produire dans la Cité, on aurait préféré s'en tenir exclusivement à ce système qui avait le mérite de garantir la sécurité de tout le monde à moindre coût.

La directrice des relations publiques allait et venait entre la salle de presse et l'amphithéâtre. L'explosion avait été ressentie jusque dans les derniers étages de la tour, tous occupés par la firme, et le personnel comme les participants déjà sur les lieux étaient un peu sur les nerfs. Fort heureusement, l'édifice se trouvait à la limite du périmètre de sécurité et n'avait pas dû être évacué. Tout de même, Kim Desbien redoutait l'effet de cette mauvaise publicité sur leurs invités étrangers. Les informations embryonnaires qu'elle avait glanées auprès de ses contacts à la SÉCUP parlaient d'un problème avec une conduite de gaz. On lui avait simplement communiqué la version officielle puisqu'elle avait ensuite entendu exactement la même chose aux infos. C'était peu vraisemblable comme explication, mais elle en ferait son affaire, en espérant que l'événement aurait perdu tout intérêt avant la fin de la journée. Kenneth Pitchin tenait à ce que le bilan de la K.I. occupe le segment d'ouverture du bulletin de nouvelles de dix-huit heures et elle avait mis toutes ses ressources à contribution pour ne pas le décevoir.

Puisque la majeure partie de l'AGA se déroulait à huis clos, l'invitation aux médias servait en réalité à permettre aux quelques diffuseurs autorisés de renouveler leur stock d'images de la société. Pour le reste, on leur fournissait une carte mémoire qui contenait un résumé multimédia du rapport annuel avec tableaux, photos et extraits vidéo en HD et libres de droits. Tous les journalistes invités avaient été sélectionnés pour leur empressement envers ces entreprises qui, comme la Kundaîni International, avaient à cœur la santé et le bien-être des gens partout à travers le monde et contribuaient avec grand mérite à la prospérité économique. La plupart de ces reporters travaillaient dans la Cité, mais Kim Desbien n'aurait certainement pas négligé les rédacteurs spécialisés des webzines basés dans la Mégapole. Ils avaient beaucoup d'influence sur l'important marché des médicaments bas de gamme, tranquillisants, somnifères, antidépresseurs, neuroleptiques, et pour être vraiment efficace, une campagne de relations publiques ne pouvait pas les ignorer. Deux agents de communication leur étaient spécialement assignés. Pendant toute leur visite, ils les flattaient, les bichonnaient, s'assuraient qu'ils ne manquent ni d'alcool ni de nourriture, se courbaient jusqu'à terre pour que les scribes du pauvre monde se sentent réellement importants. Et, pour finir, ils leur diraient au revoir avec une promesse d'engagement publicitaire de plusieurs milliers de dollars en guise de remerciement pour la qualité inestimable de leur travail.

Kenneth Pitchin était d'humeur massacrate. L'appel inattendu de la ministre déléguée à la santé l'avait passablement ennuyé. Comment avait-elle appris la nouvelle ? C'était quelqu'un du labo, forcément. La moitié du personnel venait d'une ancienne agence fédérale et on n'avait pas poussé l'investigation d'embauche au point de savoir qui couchait avec qui. Son plan A, qui consistait à récupérer l'étudiante N'Gawi en douce et à passer l'événement sous silence, tombait à l'eau. Il ne s'agissait plus de cacher une simple fugue. C'était l'entente avec le Ministère et la survie du projet Ananta qui étaient en jeu. La sous-ministre avait été on ne peut plus claire. En cas de déballage sur la place publique, le Ministère nierait toute implica-

tion dans les expériences menées par la Kundalîni à l'Académie. Il ne faisait pas de doute pour le PDG que la Société devrait dire adieu non seulement à ce projet, mais à l'ensemble de leurs ententes commerciales. Ce serait la fin.

Il se tenait devant l'une des immenses baies vitrées, indifférent à l'activité bruyante derrière lui, le regard dans le blanc flouté du dehors où l'on ne discernait même pas la tour d'en face. Tant d'efforts. Tant de sacrifices... Dès ses dix-sept ans, il s'était donné à la science comme un fanatique à la religion. Pendant des années, il avait étudié la chimie et la biologie moléculaires, envoûté par les capacités prodigieuses de la matière vivante, cherchant quelque chose qui le fuyait et qu'il voulait obstinément saisir sans pouvoir le nommer. Et puis un jour, penché sur un exemplaire deux fois centenaires de l'*Arthashastra*, il avait compris. C'était l'emprise du temps sur la vie. La cybernétique n'empêchait personne de mourir. Le secret de la longévité se trouvait dans la matière elle-même. Il allait le prouver. Il donnerait au monde du temps à revendre jusqu'à terrasser la mort. Quoi qu'il en coûte. Quarante-cinq ans plus tard et tellement d'humiliations qu'il ne pouvait y penser sans avoir la nausée, le travail de toute sa vie était-il en train de se dissoudre comme ces cristaux de glace sur la vitre ? Alors qu'il touchait presque au but ? À cause de l'incompétence d'un simple gardien de sécurité ? *Daya, miséricorde, comme tu portes bien ton nom, tu pardonneras les sacrifiés quand tu comprendras. Daya, mon rêve, si tu savais tout l'espoir qu'il y a en toi. Tu es ma promesse. Tu ne peux pas m'échapper !*

– Tout va bien, monsieur Pitchin ?

En cinq ans, Kim Desbien n'avait jamais vu le directeur de la K.I. dans un tel état. Il n'était pas lui-même depuis le matin et elle était convaincue que l'incident de la place Sardonyx n'avait rien à y voir. Ça ne pouvait être un problème domestique non plus, il n'avait pas de famille, semblait-il. Quelles que soient ses raisons, elle espérait qu'il livre au moins sa présentation avec l'aplomb requis. Elle et son équipe se chargeraient du reste.

– Oui, oui. Très bien. J'ai dû faire quelques petits changements de dernière minute.

– Bon. Très bien... On est GO, dans ce cas ?

– Oui, Kim. On est GO.

Il n'était pas encore entré dans la salle qu'il avait déjà envie d'en sortir. Il ne pouvait déléguer l'investigation du cas N'Gawi à personne à l'interne. Le ministère de la Santé ne voulait pas impliquer la SÉCUP. À court terme, il n'avait d'autres choix que de s'en remettre à Brian Sabourin et au personnel de l'Académie qu'il considérait, au mieux, comme une bande d'amateurs. Il était coincé. Et le temps le bousculait. Dès qu'il pourrait s'arracher à tout ce cérémonial protocolaire, il prendrait les choses en main. Il entra dans l'amphithéâtre.

– Merci ! Merci... Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue à cette 65^e assemblée générale annuelle de la Kundalîni International. Nous nous excusons du retard et vous remercions pour votre patience. Comme vous le savez sans doute, l'incident qui a eu lieu un peu plus tôt, tout près d'ici, est maintenant sous contrôle. On nous a assurés que notre édifice ne présentait aucun danger. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons commencer notre présentation, qui sera suivie d'un cocktail dans la grande salle de réception du 62^e étage. La dernière année financière a notamment été marquée par l'acquisition de la firme japonaise Sakura, spécialisée en nano-biotechnologie médicale. Cet achat, au coût de quarante-cinq milliards de dollars, nous permettra de consolider notre position stratégique sur le marché asiatique, mais surtout de confirmer notre leadership mondial en matière de bio-surveillance grâce à la micro-puce intracorporelle MIK3-A avec fonction de géo-localisation qui constitue, comme vous le savez, un véritable nanolaboratoire de haut niveau. L'année dernière seulement, les ventes de la MIK3-A ont progressé de vingt et un pour cent et sont attribuables à près de cinquante et un millions de nouvelles implantations dont vingt-deux millions chez des nouveau-nés et quinze millions de mises à niveau, pour des revenus nets d'un peu plus de cinq milliards de dollars. Nous y reviendrons plus en détails dans la deuxième partie de la présentation qui portera sur le secteur des équipements. Tout de suite après,

nous ferons le point sur la recherche et développement où il sera bien sûr question du projet Ananta. Mais pour commencer, je vous propose un survol de notre dynamique secteur des médicaments.

DEUXIÈME PARTIE

**UNE FICTION MANIFESTE :
MÉDITATION SUR LA POSTURE DE L'ENGAGEMENT
EN RÉGIME DE FICTION**

« Ce qu'il faut éviter simplement pour nous, écrivains, c'est que notre responsabilité se transforme en culpabilité si, dans cinquante ans, on pouvait dire : ils ont vu venir la plus grande catastrophe mondiale et ils se sont tus. »

Jean-Paul Sartre
La responsabilité de l'écrivain, 1946

« Chaque jour nous révèle combien le mensonge, la fraude, la corruption et même le crime sont fréquents au point où la démocratie en tant que système du vivre ensemble est non seulement dépassée mais trahie, maquillée, détournée. L'écrivain ne cesse de fouiller cette pathologie sociale et politique. Il découvre que la littérature a des limites et qu'un livre, même excellent, pèse peu de poids face à la Mafia, face à la grande misère politique. Alors la vérité, dite par les enfants et les poètes, soulage nos humeurs mais ne gêne (*sic*) en rien le commerce du vol et de la décadence. »

Tahar Ben Jelloun
« Que peut la littérature ? », taharbenjelloun.org

INTRODUCTION

Il est manifeste que les États les plus puissants d'Occident ont troqué, à une vitesse exponentielle à partir des dernières décennies du 20^e siècle, la morale démocratique contre celle du marché. Les enjeux de sécurité nationale mis à part, les préoccupations politiques se sont déplacées de la personne à la marchandise dont se nourrit ce monstre fou qu'est devenu le capitalisme. Ce faisant, l'exercice de la justice, de l'égalité et de la liberté est de plus en plus soumis aux nécessités économiques, la souveraineté du bien commun est niée au point de compromettre la pérennité de toutes les formes de vie sur Terre, les institutions nationales et internationales censées défendre la dignité humaine et l'environnement n'ont plus d'autorité face à la loi du marché ni de crédibilité face à des citoyens résignés ou indifférents. Les quelques foyers de résistance ont démontré leur incapacité à mobiliser le grand nombre dans le long terme comme si les changements espérés pouvaient encore attendre. Ainsi, tout va mal dans le meilleur des mondes. Mais l'histoire, comme Voltaire, ne manque pas d'esprit. Dans le monde arabe, qui s'était jusque-là accommodé de régimes politiques peu soucieux des droits fondamentaux, le peuple se soulève jusqu'à la mort pour réclamer ne serait-ce qu'une parcelle de ce que les populations occidentales ont obtenu de chaudes luttes et sont en voie de perdre avec une désinvolture révoltante. Voilà, en gros, le réel macroscopique tel qu'il se prête aux interrogations de ces observateurs de la « pathologie sociale et politique » que sont, entre autres, les écrivains.

Bien que, contrairement à ce qu'affirmait Sartre, toute production littéraire puisse être le résultat d'une volonté d'engagement et donc reçue comme telle, le climat social et politique de notre temps, si préoccupant soit-il, ne s'incarne pas avec la même intensité dans toutes les œuvres, loin de là. Le plaidoyer sartrien en faveur de l'engagement littéraire n'a pas convaincu tous les écrivains de mettre leur art au service d'une cause, ni au siècle précédent ni en celui-ci, et c'est grand bonheur. Mais il a

eu le mérite de jeter un nouvel éclairage sur cette production en prise avec le politique que d'aucuns ont qualifié de moindre littérature. En la nommant, Sartre l'a en quelque sorte fait exister, même si en réalité, elle s'inscrivait déjà dans l'histoire littéraire avant lui et a continué, dans des formes plus ou moins renouvelées, à définir une partie de la production littéraire mondiale jusqu'à nos jours. La théorie a cherché à définir et à systématiser cette littérature dite « engagée ». Benoît Denis affirme que l'auteur engagé ferait de la politique dans ses livres ⁶. La question que je veux soulever ici est de savoir dans quelle mesure il est possible, du point de vue de la pratique, de « faire de la politique » dans ses livres, plus particulièrement dans la dystopie dont les caractéristiques génériques reposent « sur la systématisation, le grossissement et la projection dans le futur de traits actuels d'une société perçus comme potentiellement menaçants. ⁷ »

En fait, il serait peut-être plus juste de parler d'une œuvre de fiction, la mienne, puisque l'exercice auquel je me suis prêtée dans la première partie de ce mémoire sera, sans surprises, au cœur de ma réflexion. Il ne faut donc pas comprendre ce qui suit comme une analyse distanciée des possibles et des limites de la littérature engagée, mais plutôt comme l'expression d'une posture en exercice. Il s'agit pour moi de rendre compte du processus de création à partir d'une volonté d'engagement qui cherche à éviter le point de rupture entre ses exigences propres et celles de la fiction. On voudra bien noter également qu'il serait présomptueux de ma part de supposer, que j'ai effectivement réussi et, s'agissant d'*Un nouveau monde*, je m'en tiendrai la plupart du temps au stade des intentions, des difficultés rencontrées et des explications sur les choix que j'ai dû faire tout au long du processus d'écriture.

Dans un premier temps, je revisiterai la notion d'engagement telle qu'elle fût proposée par Sartre, et expliquerai comment les questions qu'elle soulève sont toujours d'actualité dans la perspective d'une pratique engagée en ce début de 21^e siècle.

⁶ Benoît Denis, 2000, *Littérature et engagement: de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, p. 9.

⁷ Frédéric Claisse, « Futurs antérieurs et précédents uchroniques », *Temporalités* [En ligne], <http://temporalites.revues.org/1406>

Suivra une incursion dans la création d'*Un nouveau monde* où je ferai un retour sur les enjeux idéologiques, esthétiques et moraux inhérents à ma volonté de nouer esthétique et politique dans mon projet de fiction dystopique. Enfin, la troisième et dernière partie portera sur une brève analyse des ambiguïtés de l'engagement en régime de fiction.

CHAPITRE I DE L'ENGAGEMENT

Toute volonté de compréhension de l'engagement littéraire, tant dans la production contemporaine que dans la moins actuelle, ne peut faire l'économie de la pensée sartrienne. Par engagement littéraire ou littérature engagée, je me réfère à la définition qu'en donne Benoît Denis et qu'il a élaborée dans la foulée de la construction sartrienne, à savoir qu'il s'agit d'« une pratique littéraire associée étroitement à la politique, aux débats qu'elle génère et aux combats qu'elle implique [...] »⁸. À la suite de Benoît Denis, je comprends également la littérature engagée comme « possible littéraire transhistorique, que l'on retrouve sous d'autres noms et sous d'autres formes tout au long de l'histoire de la littérature. »⁹ On parle donc d'un ensemble de représentations « transgenres », englobant à la fois le conte, le théâtre, la nouvelle, le roman, voire la poésie et tous les genres hybrides qui caractérisent la littérature contemporaine. Sartre proposait un tout autre registre générique des formes, non seulement littéraires mais artistiques en général, qu'il considérait propices à l'engagement. Je ne vais pas m'attarder aux raisons de cette nomenclature, sinon pour dire que ces formes gravitaient autour de la nature et de l'utilisation du langage.

Ce qui m'intéresse davantage est plutôt le surgissement, au milieu du 20^e siècle, de cet exercice de dénomination d'une littérature qui, jusque-là, n'avait pas de spécificité. Non seulement Sartre l'a-t-il nommée et caractérisée, mais il l'a défendue avec une autorité féroce, s'en prenant aux écrivains qui privilégiaient d'autres types de pratiques dans des termes très durs.

⁸ Benoît Denis, *Op. Cit.*, p. 9.

⁹ *Ibid.*, p.18.

Dans plusieurs de ses ouvrages critiques de la fin des années 40, notamment *La responsabilité de l'écrivain*, transcription intégrale d'un discours prononcé à la Conférence générale de l'UNESCO en novembre 1946, *Qu'est-ce que la littérature?*, publié en 1948 et *Situations II*, Sartre dénonce avec virulence ces écrivains de « l'inutile » qu'il juge « coupables d'avoir maintenu trop longtemps la position de l'art pour l'art ¹⁰ ». Étayant sa thèse sur la responsabilité sociale de l'écrivain, il va jusqu'à rendre les Flaubert et Goncourt coupables par omission des représailles sanglantes qui ont suivi la Commune. Il les tient responsables « de la répression [...] parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher ¹¹ ». Pour Sartre, la capacité de la littérature à modifier la trajectoire de l'histoire collective est indiscutable et toute sa construction théorique de l'immédiat après-guerre vise effectivement à lui redonner sa « fonction sociale ¹² ». Il utilise toutes les tribunes pour inciter à la pratique de cette « écriture fusil » où l'écrivain doit tirer « [...] comme un homme, en visant des cibles et non comme un enfant, au hasard, en fermant les yeux et pour le seul plaisir d'entendre des détonations. ¹³ » Si la foi sartrienne dans le pouvoir de la littérature est admirable, sa propension à exercer ce qui ressemble à du terrorisme littéraire l'est beaucoup moins.

Cette figure du père autoritaire qui dicte les conduites, qui élève en figures d'exemple ceux dont il juge le comportement conforme à ses hautes attentes et répudie les autres sans état d'âme, ne suscite pas la sympathie générale ¹⁴. Mais cette réaction me semble révélatrice d'au moins deux choses. La première est la permanence du schisme autour des fins de la littérature. Doit-elle ou non avoir une utilité, doit-elle ou non servir à quelque chose qui lui serait extérieur ? Avons-nous,

¹⁰ Jean-Paul Sartre, 1998, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Verdier, p. 39.

¹¹ Jean-Paul Sartre, 1948, « Présentation des Temps modernes », in *Situations, II*, Paris, Gallimard, p.13.

¹² *Ibid.*, p.16.

¹³ Jean-Paul Sartre, 1948, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, p.31.

¹⁴ Je signale ici que Roland Barthes ne mettait pas non plus de gants blancs quand il parlait des « écrivains » qu'il considérait comme des moins qu'écrivains et parmi lesquels il plaçait Sartre.

comme auteurs, le devoir ou la responsabilité d'utiliser la littérature pour défendre la veuve et l'orphelin ? Par exemple, avons-nous le droit, au nom d'une primauté de l'art sur l'Homme, de représenter dans la fiction des individus marginalisés dans la réalité, de telle sorte qu'on renforce le mépris dont ils sont l'objet ? Sommes-nous légitimés, alors que témoins tous les jours de la destruction de la planète et de la violation des droits de la personne, de n'écrire que pour divertir ou encore de ne produire de la beauté que pour elle-même ? Il s'agit là de questions fondamentales sur lesquelles tout apprenti écrivain devrait méditer, maintenant, et tant qu'il y aura littérature.

On peut bien soutenir que la question de l'engagement n'intéresse plus personne, qu'elle a perdu de sa pertinence avec la fin de l'utopie révolutionnaire, comme plusieurs le prétendent, il suffit de soulever ces questions, qui sous-tendent les théories de l'engagement – aussi bien que celles de l'art pour l'art, il est vrai – pour s'apercevoir que si, du point de vue théorique, cette problématique présente moins d'attrait pour les spécialistes, pour les auteurs, les questions qu'elle soulève sont, encore et toujours, incontournables. Parce que les réponses qu'on leur donne tracent les frontières plus ou moins étanches entre des pratiques très différentes, c'est-à-dire qu'elles sont constitutives des postures auctoriales, elles sont toujours d'actualité dans la pratique. Sartre exposait d'ailleurs une problématique intemporelle quand il écrivait : « Si donc un écrivain a choisi de se taire sur un aspect quelconque du monde, on est en droit de lui demander : pourquoi as-tu parlé de ceci plutôt que de cela? [...] Pourquoi veux-tu changer la manière dont sont faits les timbres-poste plutôt que la façon dont est traité le Juif dans un pays antisémite ? ¹⁵ » On touche là aux raisons qui sous-tendent les choix éditoriaux des auteurs et qui sont autant de réponses singulières à la question « Qu'est-ce que la littérature ? »

¹⁵ Jean-Paul Sartre, *La responsabilité de l'écrivain, Op. Cit.*, p.21.

En simplifiant à l'extrême, on pourrait dire que les écrivains se partagent en deux camps, ou deux familles posturales¹⁶. Il y a ceux que l'histoire littéraire a déjà désignés comme les « moralistes », qui professent que la littérature doit composer avec des impératifs qui lui sont extérieurs, moraux, politiques ou autres, c'est-à-dire que « [...] dans l'acte d'écriture, la visée proprement esthétique ne peut se suffire à elle-même et se double nécessairement d'un projet éthique qui la sous-tend et la justifie.¹⁷ » À l'opposé, on trouve ceux, plus nombreux, qu'on a appelés les « autonomistes », qui militent en faveur d'une littérature dégagée de toute nécessité ou préoccupation qui ne lui soit pas intrinsèque. Ces deux conceptions de la littérature sont toujours repérables aujourd'hui. Bien qu'elles ne génèrent pas de conflit ouvert comme ce fut le cas en France au début de la Seconde Guerre mondiale qui a vu culminer les récriminations des uns et des autres, il règne entre ces deux clans une incompréhension souvent hostile qui ne s'épuisera tout à fait, j'en ai bien peur, qu'avec la disparition de la littérature elle-même.

L'autre aspect que me semble révéler la méfiance, voire la répugnance, aux thèses sartriennes sur l'engagement, est la connotation nouvelle du terme même d'utilité. Nous vivons en des temps d'utilitarisme travesti¹⁸ où ce qui constitue le bien du grand nombre ne se mesure plus en termes d'avantages et d'inconvénients d'une action sur la base de présupposés moraux, mais bien à l'aune du rapport coût/bénéfice. De plus en plus, on dira qu'une action ou une mesure gouvernementale est utile dans la mesure où elle rapporte plus que ce qu'elle coûte. Son utilité ou, pour parler clair, sa rentabilité, justifiera son existence. Dans cette perspective, on ne s'étonnera pas de la disparition éventuelle de l'enseignement de

¹⁶ Jérôme Meizoz, 2007, *Postures littéraires*, Genève, Slatkine, p. 25.

¹⁷ Benoît Denis, *Op. Cit.*, p. 33.

¹⁸ L'utilitarisme, s'il ne se préoccupait pas de la répartition du bien dans sa version initiale, reposait tout de même sur des valeurs morales pour définir ce bien. L'utilitarisme du 21^e siècle s'appuie sur des valeurs économiques. Pour un aperçu de l'utilitarisme, on consultera Jean-Claude Saint-Onge, 2000, *L'imposture néolibérale, Marché, liberté et justice sociale*, Montréal, Les éditions Écosociété, p. 183-184.

la philosophie, de la sociologie, de la littérature ou des programmes d'aide financière aux artistes... La notion d'utilité étant, de nos jours, fortement associée à l'idéologie néolibérale, suggérer dans un tel contexte que la littérature doive se justifier par son utilité a de quoi braquer les détracteurs de l'engagement et les conforter dans leur conviction que l'art ne doit avoir de comptes à rendre à personne, *a fortiori* par les temps qui courent.

À la défense de Sartre qui était, comme nous le sommes de la nôtre, un produit de son époque, il me paraît utile de revenir brièvement sur le terrain de la Seconde Guerre mondiale, ne serait-ce que pour mieux comprendre son insistance sur la responsabilité littéraire et mettre en perspective la question de l'engagement dans le contexte actuel. Il faudrait des pages et des pages pour expliquer adéquatement la prégnance de cette guerre sur sa pensée. Je me contenterai ici d'en effleurer quelques aspects, à commencer par l'importance de l'imprimé comme moyen de communication au milieu du 20^e siècle. Au début des années 40, les télécommunications se résument à la radio. Le cinéma et la télévision vont certes se révéler d'extraordinaires moyens de communication de masse, mais pas encore. Or, l'imprimé est largement diffusé et accessible à moindre coût. Ce sont donc les écrivains et tous ceux qui exercent des métiers de l'écriture qui alimentent l'opinion publique, sous toutes les formes que permettent les techniques d'impression d'alors. Leur masse, même hétérogène, sans parler du statut éminent de plusieurs d'entre eux, constitue un véritable contre-pouvoir. La France est le pays de la littérature et ils sont chez eux comme des rois. De plus, au milieu du 20^e siècle, on a encore en mémoire l'image symbolique de l'écrivain justicier, notamment en la personne de Zola, dont on n'a pas oublié les coups de plume à la défense de Dreyfus, victime éponyme de la célèbre affaire. Toutefois, ce pouvoir des littéraires a été, dans une large mesure, impuissant à empêcher le désastre de la Seconde Guerre mondiale. Faut-il le rappeler, dès le début du conflit, les représentants officiels de la France ont choisi de pactiser avec l'ennemi nazi, comme une solution du moindre

mal, faisant néanmoins du pays de Voltaire un complice de la *Shoah* dont il a été un des avant-postes.

Il ne faut pas s'y tromper. Quand, en 1946, dans son discours sur la responsabilité de l'écrivain, Sartre enjoint ses confrères de sortir de leur mutisme pour prévenir une prochaine catastrophe mondiale, il pense bien sûr à cette guerre qui vient tout juste de prendre fin, mais surtout à ce massacre manufacturé de plus de cinq millions de Juifs, ce judéocide dont une partie de l'ingénierie s'est déployée et mise en activité en sol français, sous leur nez. Voilà un fardeau bien lourd à porter qui explique, au moins en partie, son acharnement à militer en faveur d'une littérature qui puisse « changer à la fois la condition sociale de l'homme et la conception qu'il a de lui-même. ¹⁹ » Cette responsabilité dont il ne cesse de marteler la nécessité et qu'il souhaite lui-même assumer dans son œuvre est, de son propre aveu, directement liée à son expérience de la Seconde Guerre mondiale ²⁰. Est-ce à dire que l'écrivain doit porter en lui les stigmates d'une guerre, de la répression, de l'oppression, de la censure et de l'impuissance face à un pouvoir totalitaire pour prêter son œuvre à la nécessité « que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent. ²¹ » ? Il y a possiblement un lien de nature géopolitique entre l'expérience citoyenne de l'écrivain et le choix d'une pratique engagée, mais il ne peut l'expliquer à lui seul puisqu'on constate qu'en termes de répartition, la littérature engagée est non seulement transhistorique et transgenre, mais également transfrontière. Et si le climat politique était seul en cause, on serait tenté, dans les pays occidentaux, de proclamer sa disparition en cette époque dont on dit

que tout y encourage à se désengager [...], depuis la progression du virtuel jusqu'à la disparition globale des idéologies et des grandes finalités historiques, parce que chacun à son niveau subit désormais la " violence " de se

¹⁹ Jean-Paul Sartre, « Présentation des Temps modernes », *Op. Cit.*, p. 16.

²⁰ *Ibid.*, p. 13.

²¹ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, *Op. Cit.*, p. 31.

voir réduit au statut du rouage d'une machine aveugle, asservi à des rythmes et à des missions sur lesquels il n'exerce aucun contrôle.²²

En réalité, si ce désespoir politique incite effectivement le grand nombre à la résignation, il n'est pas certain qu'il pousse également les artistes à se désinvestir. Il est même possible qu'il stimule au contraire leur volonté d'engagement et favorise, au sein des jeunes générations, un renouvellement des formes et l'exploration de nouveaux espaces. Je laisse toutefois à d'autres le soin de vérifier cette hypothèse qui aurait tôt fait de m'entraîner bien loin de ce dont j'ai choisi qu'il soit question ici.

Si donc le politique n'est pas seul à la source du désir d'engagement, on peut penser que la foi de l'auteur dans le pouvoir du texte littéraire à changer le monde tel que Sartre l'a promulgué, doit y être aussi pour quelque chose. Mais ce pouvoir de changer le monde n'est rien si le texte littéraire n'y trouve pas sa place, si on ne le lit pas, si on n'en parle pas. Tous les pays du monde n'ont pas accordé la même valeur à la littérature à travers le temps, et pour ne parler que de l'ici maintenant, au Québec, à part les émissions et médias spécialisés, personne ne fait grand cas de la parole de l'écrivain. À moins qu'il soit très populaire. À moins qu'il ait remporté quelque honneur. Autrement, on préfère les économistes ou les artistes du spectacle parce qu'ils donnent... un meilleur spectacle. Mais ici et maintenant, alors que tout nous invite au sommeil, qu'il n'y a ni conflit armé ni répression meurtrière ni censure, que la littérature ne cesse de perdre son espace au profit de formes de représentations plus « tendance » – les *lettres*, c'est vraiment dépassé –, des écrivains prennent tout de même la plume pour dire le politique, beaucoup d'essayistes, peu de romanciers il est vrai, mais n'en faut-il qu'un seul pour qu'on ne puisse affirmer qu'il n'y en aucun ?

²² David Grange, 2011, *Les territoires du néant*, Lyon, Parangon/Vs, p. 75-76.

Il y a peut-être, à l'origine de la volonté d'engagement, bien avant le contexte politique, bien avant le pouvoir réel ou présumé de la littérature en un lieu et un temps donné, un moment dans la trajectoire de l'écrivain où ces deux choses que sont l'esthétique et la politique se rencontrent et se mêlent, furtivement ou durablement. Cette fusion peut se produire très tôt, très tard ou encore ne jamais survenir. Et si je me fie à mon parcours, ce possible littéraire repose soit sur un rapport particulier au politique, soit sur un rapport particulier à l'esthétique, ou encore les deux.

Pour ma part, je ne saurais dire exactement à quel moment j'ai compris que je pouvais partager mes préoccupations sociales ou politiques à travers des textes littéraires. Toute mon enfance j'ai baigné dans la politique sans toutefois y comprendre grand-chose. Mon père était très impliqué dans notre communauté et je peux imaginer que la politique municipale était sa manière de donner du poids et des moyens à sa vision de notre avenir collectif. La maison était toujours remplie de grandes personnes affairées à quelque chose, quelqu'un dans un coin enfumé tapait un programme, ou un compte rendu de réunion, ou le prochain tract sur la machine à écrire électrique, d'autres faisaient des budgets, des affiches, d'autres simplement discutaient de progrès, de mentalité de clocher, de mensonge et de vérité. Je trouvais tout ce cirque absolument passionnant et je me réjouissais que mes parents m'oublient quand sonnait l'heure du coucher.

Et je lisais. Tout ce qui me tombait sous la main, des encyclopédies Grolier aux aventures de Michel Strogoff en passant par le Larousse illustré. Et j'écrivais. Dès que j'ai su écrire, j'ai écrit, des contes, du théâtre, des récits fantastiques, pour mon plaisir. Adolescente, j'ai publié quelques textes d'humeur dans l'hebdo local. Si mon souvenir est bon, il s'agissait de textes engagés, assez indécis sur le plan formel, mais où le coup de gueule était bien perceptible. Du haut de mes 14 ou 15 ans, je ne me sentais aucunement gênée de haranguer les lecteurs, entre autres sur des enjeux environnementaux qui faisaient alors l'actualité. Plus tard, je me suis initiée à la

réalisation cinématographique et ma première œuvre, intitulée *Jeu d'enfants*, un genre hybride entre fiction et documentaire, interrogeait le recours à la violence dans les conflits politiques. C'est peut-être avec le cinéma que s'est amorcée ma recherche pour mettre en récit mes préoccupations sociales. J'y ai trouvé une façon de joindre mon plaisir de raconter et mon besoin de me faire entendre dans le débat social. Après mon aventure cinématographique qui a duré quelques années, la majeure partie de ce que j'ai écrit ou plutôt projeté d'écrire fut de la fiction à caractère politique. Toutes ces ébauches – et il y en a eu beaucoup – sont demeurées en l'état et ont toutes fini dans une boîte où elles sont encore.

Chez moi, l'engagement littéraire n'a été un choix délibéré, ou conscient, que tardivement. Il a tout à voir avec le contexte politique, tant national qu'international, mais doit assez peu au pouvoir de la littérature qui, je pense, mérite d'être relativisé. À l'instar de Tahar Ben Jelloun, je ne crois pas que la littérature, en elle-même et à elle seule, puisse changer le monde, à plus forte raison là où elle suscite peu d'intérêt. Et si, de surcroît, elle est le produit d'écrivains sans renommée – certains diront qu'on peut avoir la renommée silencieuse –, son pouvoir se résume alors à vraiment peu de choses. Je ne suis pas loin de décrire ici la situation qui est la mienne. La littérature a peut-être plus de valeur là où les moyens de production et de reproduction sont rudimentaires ou difficilement accessibles. C'est alors sa rareté ou sa clandestinité qui en fait un bien précieux. Je pense ici aux pays du Tiers monde où publier un livre relève de l'exploit. Ou encore, là où la censure tente de la museler, ce qui en fait un symbole de liberté quand elle ose défier l'interdit. Je pense ici aux pays dont les régimes politiques autoritaires, souvent dominés par des fanatismes religieux, répriment la liberté d'expression. Sartre demandait beaucoup à la littérature. Mais initier une insurrection n'est peut-être tout simplement pas sa fonction. Ce qui ne signifie pas qu'elle soit neutre et sans effets. Les lecteurs du monde entier peuvent en témoigner. Tous ont le souvenir d'au moins une œuvre qui a fait une différence dans leur vie, une œuvre qui a produit sa petite révolution. Et

c'est ainsi que la littérature participe au monde en même temps qu'elle le transforme, un individu à la fois. Rêver de l'œuvre qui soulèvera en même temps des milliers de personnes qui réclameront d'une même voix les changements qu'ils espèrent relève de la pure chimère. Qu'on le veuille ou non, c'est l'affaire de la politique, de ceux qui la font comme de ceux dont elle détermine les modalités du vivre ensemble, de produire ce genre d'effet spectaculaire.

Alors pourquoi ne pas plutôt faire de la politique, demandera-t-on. J'ai effectivement déjà été une militante très active. On m'a même demandé à quelques reprises de devenir candidate pour tel ou tel parti, ce que j'ai refusé. Ces quelques années de militantisme de parti m'ont été très utiles pour comprendre la nature de mon rapport à la politique. Je suis une idéaliste. La politique m'intéresse pour ce dont elle est l'instrument : les idées. Tout le reste, qui participe de la mécanique pour l'obtention du pouvoir, même dans les arcanes de gauche, n'est pour moi que source de malaise : le *lobbyisme* interne, les jeux de coulisses, l'opportunisme, la corruption, la langue de bois, la lenteur bureaucratique, etc. J'admets néanmoins que la politique ne se résume pas qu'à cela. J'ai des amis qui exercent la fonction de député avec un niveau d'exigence très élevé et pour qui je n'ai que respect et admiration. Par ailleurs, un parti cherche toujours à ne parler que d'une seule voix, pour des raisons pratiques. Quand on souhaite faire entendre la sienne propre, la politique de parti révèle vite son inaptitude. Or, bien que l'anonymat soit prisé dans certains milieux littéraires engagés, il n'en demeure pas moins que la littérature, contrairement à la politique de parti, permet de parler en son nom propre, et bien davantage.

On pourra rétorquer que c'est une bien drôle de façon de vouloir faire entendre sa voix à travers la fiction, que c'est au contraire la déguiser et qu'à ce compte, l'essai se prêterait davantage à la parole engagée. Ceci n'est pas faux, sauf que tous les romanciers ne peuvent pas ou ne veulent pas être également essayistes et inversement. Je reprendrai ici les propos de Tahar Ben Jelloun à la suite de la

publication de son roman *Par le feu*, paru chez Gallimard en 2011. Il s'agit d'un très court roman réaliste, engagé en raison du contexte particulier dans lequel il a été écrit et publié, qui relate les semaines précédant le suicide par le feu du jeune Tunisien Mohamed Bouazizi et qui a déclenché ce qu'on appelle le Printemps arabe. Ben Jelloun explique qu'il s'est senti la responsabilité de témoigner de cette histoire, pour comprendre et aider les autres à comprendre. « En tant qu'écrivain, je ne pouvais assister à un événement historique sans réagir par le seul moyen dont je dispose : l'écriture. Je ne suis pas historien, ni politicien. Je travaille avec les matériaux de l'imaginaire : les mots. ²³ » Il est vrai qu'il a également écrit, dans le même temps, un essai intitulé *L'Étincelle* où il fait retour sur la fin du règne de Moubarak et de Ben Ali, mais je veux tout de même insister sur la question de la légitimité qu'il soulève en précisant ce qu'il est et ce qu'il n'est pas pour rendre compte de sa démarche dans le cas particulier de *Par le feu*.

Ce projet m'est apparu il y a plus de dix ans sous la forme d'un roman, mais je mentirais en disant que je n'ai pas réfléchi à la possibilité d'en faire un essai. Comme Ben Jelloun, je me suis tout de suite butée à ce que je ne suis pas, c'est-à-dire philosophe, économiste, politologue. De quelle autorité aurai-je pu me réclamer pour interroger le réel politique avec des compétences qui me faisaient défaut ? Malgré ma production fictionnelle à peu près inexistante, quatre nouvelles écrites dont trois publiées en plus de vingt ans et des cartons pleins de textes inachevés, romans, nouvelles, scénarios, je me sentais néanmoins plus proche de la romancière que de l'essayiste. Ensuite, je me refusais à choisir une thématique précise, comme par exemple, l'environnement ou la démocratie. Je voulais pouvoir embrasser le

²³ Mélissa Guillemette, « Tahar Ben Jelloun, la révolte est un poème », *Le Devoir*, 30 juillet 2011, [En ligne], www.ledevoir.com/culture/livres/328398/tahar-ben-jelloun-la-revolte-est-un-poeme

monde, dans sa complexité et ses contradictions.²⁴ Enfin et surtout, je voulais raconter une histoire. Qu'on me comprenne bien. Je n'ai pas choisi le roman parce que je me jugeais incapable d'assumer la responsabilité d'un essai sur un sujet que je considère de grand intérêt. En fait, je n'ai pas choisi le roman. C'est le roman qui m'a choisie.

Toutefois, je n'étais pas sans savoir l'ampleur du défi qui m'attendait. N'a-t-on pas dit et ne dit-on pas encore de la littérature engagée, réaliste ou fantaisiste, combien elle est généralement mauvaise ? Opinion aussi répandue qu'affligeante et à laquelle je n'étais pas loin de souscrire moi-même. Par ailleurs, si Sartre s'est expliqué en long et en large sur le pourquoi de la littérature engagée, il s'est assez peu préoccupé des questions esthétiques, laissant à ses émules le soin de trouver par eux-mêmes comment on doit s'y prendre. Ce qui me semblait clair cependant, c'était l'apparente contradiction entre le sens fuyant du texte littéraire – j'y reviendrai dans la troisième et dernière partie – et le sens prescrit qui, dans la littérature engagée, prend une importance toute particulière. Je pressentais bien dans cette tentative de nouage entre le politique et l'esthétique que, comme le dit Benoît Denis, la littérature y risquerait sa propre réalité²⁵. Le but que je m'étais fixé et qui n'avait, en soi, rien d'original, sinon qu'il donnerait un texte singulier écrit par moi et personne d'autre, était de « faire en sorte que la littérature, *sans renoncer à aucun de ses attributs*²⁶, soit partie prenante du débat sociopolitique.²⁷ » « Partie prenante » est ici un peu présomptueux et je dirai plutôt « porteuse d'enjeux sociopolitiques ».

²⁴ Dans son *Voyages aux pays de nulle part*, Raymond Trousson explique avec justesse en quoi le roman est la forme privilégiée par l'utopiste : « Cette volonté de représenter un univers construit à partir d'un réel et modifié par la spéculation abstraite explique que l'utopie requiert une forme littéraire, seule susceptible de réaliser la représentation d'un monde en marche, aussi complexe que le monde réel, et doué d'une vie plausible. » Raymond Trousson, 1975, *Voyages aux pays de nulle part : histoire littéraire de la pensée utopique*, Belgique, Éditions de l'Université de Bruxelles, p. 19.

²⁵ Benoît Denis, *Op. Cit.*, p. 30.

²⁶ Je souligne.

²⁷ *Ibid.*, p. 22.

Il faudra sans doute des versions ultérieures à *Un nouveau monde* pour que j'aie le sentiment de quelque chose qui puisse s'apparenter à une réussite. Les difficultés ont été nombreuses et les choix à faire complexes pour ne pas céder à la facilité qui m'aurait entraînée vers un didactisme que nous aimons tous détester. C'est l'objet de ce qui suit.

CHAPITRE II

UN NOUVEAU MONDE : LA CONSTRUCTION

Je suis entrée dans l'écriture de cette dystopie avec une quantité phénoménale de notes sur les nouvelles technologies, la sociopolitique, l'architecture, l'industrie pharmaceutique, l'épidémiologie et j'en passe, sans parler des descriptions de personnages, d'un plan, d'un schéma actanciel, etc. Je doutais sincèrement de ma capacité à écrire un récit de cette longueur et de cette complexité, mais au moins je me disais que j'étais bien préparée. Je me suis vite aperçue que tout ce travail préliminaire ne m'était pas d'un grand secours dans la recherche d'un rythme, d'un ton, d'un phrasé, d'une musique, bref de tout ce qui s'apparente à ce qu'on appelle le « style » et qui vient, je suppose, de la maîtrise de l'art d'écrire. Or, je n'avais jusque-là écrit que quelques histoires courtes, très courtes, dont la majorité étaient des textes de jeunesse. Il faudrait donc que je développe à la vitesse grand V un savoir-faire, quel qu'il soit, faute de quoi tout serait foutu. Ce serait une sorte de combat entre moi et le texte en devenir en même temps qu'une course contre la montre. Ma confiance était au plus bas, mais je me répétais que je devais trouver le moyen de faire quelque chose, même si, au final, ça ne correspondait pas à mes attentes. J'ai au moins cette satisfaction. J'ai fait quelque chose.

Ce quelque chose n'est pas uniquement le résultat d'une recherche documentaire ou d'un exercice d'écriture. Tous mes choix conscients et inconscients, de ma volonté de participer au débat social par le biais de la littérature à la décision d'écrire une dystopie plutôt qu'un roman réaliste en passant par les thèmes que j'ai privilégiés, sont des éléments de *posture*. Et il me semble opportun à ce moment-ci que je donne un bref aperçu du lieu d'où je parle. Sur le plan politique, je ne suis membre d'aucun parti. J'adhère en pensée au socialisme démocratique.

Plus largement, je suis une humaniste. Par ailleurs, je ne ressens pas dans ma chair cette appartenance de fleur de lys ni de feuille d'érable. Bien avant un pays ou une langue, je partage d'abord des espoirs et des colères devant l'injustice, la misère, le massacre de l'environnement et tant de choses dont la liste serait trop longue à dresser. Je crois que l'ignorance et la suffisance des bien nantis comptent parmi les plus graves tares de l'humanité. Je crois en la nécessité de la décroissance, et je crois que cette notion est, chez l'être humain, contre nature, d'où tant de résistance. Je crois que la mémoire est une faculté qui oublie. Et je crois qu'il est sage de garder en mémoire d'où l'on vient pour décider de manière éclairée où l'on veut aller.

Sur le plan littéraire – je ne parlerai évidemment pas du champ littéraire où je me trouve au stade de la semence et encore – je ne me sens pas particulièrement en phase avec la littérature québécoise passée et présente, mais il faut dire que la connaissance que j'en ai est assez sommaire. Mes influences sont plutôt européennes, françaises et anglaises. J'affectionne les grands récits historiques que je préfère à une littérature plus intimiste. Je suis plus attirée par le roman, la nouvelle, le théâtre et l'essai que par la poésie. Je ne suis pas une spécialiste de la science-fiction et je n'ai lu que les dystopies les plus connues. Enfin, on pourrait dire que je suis un genre de moraliste du 21^e siècle qui comprend parfaitement qu'on puisse ne pas vouloir en être, qui n'a aucunement l'ambition de se joindre à une quelconque révolution formelle, mais qui ne veut pas faire non plus dans le roman pédagogique.

« Le romancier, tel qu'on se l'imagine, est une espèce d'ingénieur, qui sait fort bien où il en veut venir, résout des problèmes dont il connaît le but, combine une machine ou un pont, s'étant dit je vais construire un pont comme ci ou une machine comme ça. ²⁸ » N'en déplaise à Aragon qui décrivait la façon de travailler du romancier qu'il n'était pas (c'est lui qui le dit), préférant découvrir au fil de l'écriture

²⁸ Louis Aragon, 1981, *Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit*, Paris, Flammarion, p. 10.

ce qu'il cherchait à raconter, j'ai préparé le roman un peu à la manière de cet ingénieur. En fait, je comparerais ce travail à la sculpture par soustraction, à la différence que le sculpteur exerce son art sur un matériau déjà constitué, un bloc de pierre, un morceau de métal, qu'il va ensuite tailler, découper, ciseler. Dans mon cas, j'ai construit la matière brute à laquelle j'ai tenté de donner une forme. Mais dans la rencontre avec le texte en devenir, dès la première tentative d'*incipit*, quelque chose se produit qui n'a rien à voir avec la quantité ou la qualité du travail qui a précédé le moment d'entrer dans l'écriture. Et là, je rejoins Aragon. Il y a, pour peu qu'on y soit attentif, une organicité du texte, une sorte de frémissement dans et autour des mots, une palpitation parlante qui veut se faire entendre. On croyait jusque-là être maître absolu de notre *vouloir-dire*, seul à décider du mot, de la virgule, de la phrase, mais non. Le texte ne se laisse pas dominer si facilement. Et c'est peut-être là que se situe réellement l'art d'écrire, dans cette capacité à négocier de manière incessante son *vouloir-dire* avec les exigences du texte qui nous mène autant que nous le menons.

C'est dire qu'il y a un certain nombre de mes choix, surtout sur le plan esthétique, que je ne saurais expliquer de manière rationnelle. Ils relèvent, la plupart du temps, du mélange de l'instinct et de cette sensibilité au texte qui nous amène parfois dans des directions inattendues et franchement inexplicables. Pour les autres, je les présente ici sous forme d'enjeux idéologiques, esthétiques et moraux. On comprendra que je ne m'attarde qu'aux plus significatifs – qui ne seront peut-être pas les plus significatifs pour le lecteur – et qu'ils ne se sont pas imposés de la manière ordonnée dont je les expose.

2.1 Enjeux idéologiques

Je dois préciser d'entrée de jeu que je conçois très distinctement contenu et forme et que je n'attribue pas d'emblée de portée idéologique à l'aspect formel des

œuvres. Si cette catégorisation peut présenter quelque intérêt d'un point de vue critique, dans la pratique, je n'y vois personnellement qu'un carcan aussi embarrassant qu'inutile. Je n'ai pas choisi le roman, ou plus spécifiquement la dystopie, en vertu d'une prétendue valeur idéologique plus ou moins avérée du genre. Je ne sais pas si la dystopie est considérée, en vertu d'un décret de spécialistes, comme une littérature de gauche, de droite, altermondialiste ou écologiste, de la manière dont parlait de littérature bourgeoise à une certaine époque. J'ai opté pour l'anti-utopie parce qu'il s'agissait, dans le contexte bien précis de ma pratique actuelle, de la forme qui convenait au contenu que je souhaitais partager et à la manière dont je voulais le faire. La dystopie, qu'elle porte à gauche ou à droite, qu'elle soit techno ou politique « constitue une prise de parole publique face à l'imminence d'un danger.²⁹ » C'est une prise de parole qui dit une position idéologique par la mise en récit de son contraire exacerbé. C'est un récit qui fait advenir le danger comme résultat possible du réel de référence.

Ce danger est lié, me semble-t-il, à l'idéologie actuelle du marché où l'économie a remplacé Dieu et transformé nos valeurs morales en valeurs monétaires. Il y a tout à craindre de « La foi aveugle que manifestent les gouvernements dans les mécanismes du marché pour résoudre tous les problèmes³⁰ ». C'est effectivement ce qui se produit et se répand à l'extérieur des pays occidentaux comme un feu de brousse. C'est ce que plusieurs ont appelé l'« économisme ». Je me garderai d'expliquer comment l'économisme et ceux qui ne jurent que par lui exposent une part de plus en plus importante de l'humanité à des problèmes de plus en plus graves. Je m'en tiendrai plutôt à un bref survol des problématiques que j'ai choisi d'illustrer dans leur possible ultérieur ainsi qu'à quelques observations sur la fiction comme véhicule de l'idéologie.

²⁹ Frédéric Claisse, « Futurs antérieurs et précédents uchroniques », *Temporalités* [En ligne], mis en ligne le 15 décembre 2010, <http://temporalites.revues.org/index1406.html>.

³⁰ Richard Langlois, 1995, *Pour en finir avec l'économisme*, Montréal, Boréal, p. 11.

Je ne pouvais proposer un récit qui se déroule dans une grande ville nord-américaine dans plus de cent ans sans tenir compte d'une éventuelle crise du pétrole. Le problème n'est pas tant le futur tarissement de la ressource que la pression de l'idéologie de marché qui pousse les gouvernements soit à ignorer le problème et à continuer de favoriser la prospection et l'exploitation, soit à privilégier des ressources alternatives mais en fonction de leur rentabilité, laissant loin derrière les préoccupations environnementales et humaines. Dans le roman, cette crise est déjà survenue et aura été impossible à gérer parce que l'économisme se nourrit de politiques à courte vue, en cette matière et en bien d'autres.

Une autre des conséquences probables à plus ou moins brève échéance de l'idéologie de marché est la disparition éventuelle de la classe moyenne. Dans le roman, je voulais évoquer cet aspect et j'ai choisi de le faire en soulignant le contraste entre riches et pauvres, les premiers étant peu nombreux et bénéficiant du meilleur, et les seconds formant plus de quatre-vingt-dix pour cent de la population et luttant pour survivre. D'où la séparation physique entre ces deux mondes/territoires qui se fondent littéralement l'un dans l'autre sans qu'il n'y ait aucun point de jonction entre les deux, un peu à l'image de ce que l'on observe de nos jours dans certaines grandes villes d'Amérique du Sud. D'un côté, la Cité avec son allure de Club Med futuriste et de l'autre, la Mégapole avec son environnement physique, social et politique quasi féodal. Le titre du roman d'ailleurs, en plus de référer à Voltaire, à Huxley ainsi qu'aux explorateurs du 16^e siècle, est volontairement ironique. En réalité, ce *Nouveau monde*, qui se situe à la moitié du 22^e siècle, n'est pas loin, par bien des aspects, de l'âge préindustriel.

Ce féodalisme du futur vient, sans surprises, de ce que l'économisme est en train de tuer les États-providence. Ce qui signifie, en clair, déréglementations massives, privatisations, disparition des services publics, notamment les soins de santé et l'éducation. Dans la Mégapole du roman, l'espérance de vie a significativement régressé, en majeure partie parce que les soins de santé gratuits

ont complètement disparu. Ce sont les compagnies d'assurance et les pharmaceutiques qui font vivre les rares hôpitaux. Mais les assurances coûtent cher et peu nombreux sont ceux qui peuvent s'en prévaloir. On meurt jeune dans la Mégapole. Les institutions d'enseignement, quant à elles, sont financées et gérées par l'entreprise privée et surveillées, de loin, par le ministère du Travail. Avec l'Académie arts et humanités, j'ai cherché à symboliser le mépris de l'économisme pour la culture, les arts et tous les savoirs qu'il ne peut vampiriser. J'ai tenté d'évoquer les dangers d'une mainmise de l'entreprise privée sur l'éducation et le peu de prix que l'économisme accorde à la vie humaine avec la Kundalīni International qui utilise les étudiants sans plus d'états d'âme que s'ils étaient de rats de laboratoire. À ce compte, les pharmaceutiques, les pétrolières et les banques représentent, pour ma part, la quintessence de cet économisme déshumanisant que j'ai voulu dénoncer.

Enfin, la question des savoirs fondamentaux sous le règne de l'économisme exacerbé m'a également interpellée. Car c'est bien une autre de ses conséquences possibles que la disparition graduelle de connaissances jugées inutiles dans une perspective de marché. Et la disparition de certains savoirs, qui appartiennent toujours au passé proche ou lointain, me semble ne pouvoir qu'atrophier la mémoire individuelle et collective à long terme. J'entends par là, non pas la capacité de mémoriser et donc d'apprendre et de comprendre, mais bien une sclérose mémorielle par défaut d'apport de nouvelles connaissances. Ce processus est déjà en marche et, sans élaborer plus que nécessaire, je dirai simplement que les nouvelles technologies de l'information ont contribué pour beaucoup à déplacer la valeur accordée au passé, c'est-à-dire à tous les savoirs qu'il contient, vers le présent immédiat, en même temps qu'elles ont créé une dépendance à la mémoire virtuelle. Non seulement est-elle mise à profit pour emmagasiner des quantités astronomiques d'informations, mais grâce aux innombrables programmes que nous avons créés, elle accomplit des tâches pour lesquelles nous sommes dorénavant

dispensés de posséder les connaissances. Elle corrige nos erreurs de calcul, nos fautes d'orthographe, nous permet de créer des formes tridimensionnelles, repousse les limites de nos habiletés. La mémoire virtuelle, parce qu'elle nous rend immédiatement plus performants avec un minimum d'efforts, nous incite à nous en remettre à elle. Ce faisant, nous perdons peu à peu notre intérêt pour les connaissances et apprentissages dont elle comble si bien l'absence.

Il y a de bonnes raisons de penser que nous serons éventuellement tous alimentés en contenu par un fil unique, celui qu'on a appelé l'autoroute de l'information. La télé et la radio seront web, de même que l'imprimé, la musique, le cinéma et le reste. Que se passerait-il si, dans une perspective d'économisme sans fin, tous ces contenus passant par ce fil unique étaient soumis à la loi de l'offre et de la demande ? Si les propriétaires, producteurs et diffuseurs se transformaient en commerçants et tous les contenus en marchandises ? Ou encore, si un État décidait de contrôler l'accès à ce fil unique ? Et si, entretemps, sur des dizaines et des dizaines d'années, toutes les connaissances sur supports imprimés et numériques avaient été recyclées en autre chose ? Au bout de quelques générations, le passé serait, à toutes fins utiles, effacé. Sans une mémoire habitée par des savoirs nombreux et variés que nous pouvons comparer et évaluer, il n'y a plus d'autres possibles qu'un présent sans fin, dans tous les sens du terme, auquel nous croyons ne pouvoir rien changer.

Évidemment, un récit dystopique ne fait pas dans la promotion idéologique, mais bien plutôt dans la dénonciation, par le biais d'un futur imaginé. Et c'est ce qui rend l'exercice hasardeux. Prêcher par la négative avec des arguments métaphoriques n'est peut-être pas la manière idéale d'atteindre son but – quoique Jésus ait connu un certain succès avec cette technique ! J'ai néanmoins voulu, très fermement, prendre position contre les dérives néolibérales qui me semblent les plus préoccupantes et en faveur de la résistance et de l'action, même si elles ne mènent pas aux résultats escomptés. Mais, comme on le verra dans la prochaine

partie, la fiction, même dystopique, commande le respect de la complexité du réel, c'est-à-dire de la vie et des êtres. Du coup, les partis pris idéologiques que l'on cherchait à soumettre à l'attention du lecteur ne sont peut-être plus aussi probants. À force de refuser la simplicité du manifeste, que réussit-on à manifester ? Jusqu'où la littérature assimile-t-elle le politique ? Cette propagande romancée atteint-elle la cible ? Est-ce qu'on y entend bien les dangers que courent la démocratie, l'environnement, les valeurs d'égalité et de justice, et, au cœur de tout, l'Homme, quand on les soumet à la loi du marché ? Je voudrais le croire, mais en réalité, je n'en sais rien. Le lecteur seul pourra en juger.

2.2 Enjeux esthétiques

On se retrouve ici dans le domaine de « la manière » ou du comment écrire une fiction engagée que Sartre s'est bien gardé d'explicitier. Sur le plan esthétique, les difficultés se sont présentées par deux côtés, soit celui du sens que je voulais donner au texte et celui du genre, soit la dystopie. Dans le premier cas, le défi consistait à faire passer une « morale » politique sans en avoir l'air et surtout sans tomber dans le didactisme. Pour le second, il s'agissait d'« embarquer » le lecteur dans un monde qui n'existe pas sans lui en donner toutes les clés, ce qui aurait rendu la lecture rébarbative. Je n'expliquerais pas ma démarche sur le plan esthétique par cette « volonté de transitivité qui, si elle n'implique pas l'abandon de toute préoccupation littéraire, l'amène [l'auteur engagé] au moins à viser ultimement une certaine forme de transparence de l'écriture.³¹ » J'ai plutôt le sentiment que de la transitivité de mon « message initial » ou de mon discours sous-jacent, qui peut se résumer à : « Attention, danger. Il faut faire quelque chose. », je

³¹ Benoît Denis, *Op. Cit.*, p. 76.

suis volontairement allée vers l'ambiguïté. Je situerais davantage ma tentative dans cet

[...] entre-deux dans lequel évolue la littérature engagée : l'écrivain engagé est en effet partagé entre le souci de prendre position avec netteté afin d'être entendu et le désir de faire œuvre littéraire malgré tout (malgré toutes les ambiguïtés que recèle l'écriture littéraire), ce qui revient à vouloir s'engager sans renoncer à la littérature.³²

Dans cette perspective, sur le plan idéologique, ma grande difficulté a été d'éviter d'expliquer la menace et de l'illustrer. Ce que je redoute, moi, comme citoyenne et auteure, vivant dans une grande ville nord-américaine en 2013, devait s'incarner dans un à-venir qui serait aussi banal pour les citoyens vivant en 2157 que notre quotidien l'est pour nous en 2013. Mais en même temps, tout dans ce monde à venir ne pouvait pas non plus laisser tous les personnages indifférents. J'ai donc cherché un dosage improbable entre ce qui était matière à indignation, voire à révolte, pour certains personnages, mais ne l'était pas pour d'autres, sans jamais avoir la certitude que je n'étais pas en train de « noyer le poisson ». J'ai également disséminé des arguments et des explications de nature politique ou sociologique, à la fois dans la prosodie et dans les passages dialogués, un peu par crainte justement de tellement diluer mon propos qu'il n'en resterait plus rien. Et au fur et à mesure que le texte se construisait, cette recherche d'équilibre entre ce qui voulait à tout prix se dire et la manière qui me paraissait la plus juste de le dire me semblait tout simplement inaccessible. Cette quête incessante du compromis acceptable, sans jamais avoir la garantie qu'on choisit le bon, est assez souvent insoutenable. Dire que j'ai trouvé difficile cet exercice de distanciation entre mes préoccupations idéologiques et les nécessités purement littéraires du récit serait un euphémisme. Et les difficultés propres au genre dystopique n'ont pas davantage été une sinécure.

³² *Ibid.*, p. 70.

Il y a plus de cent cinquante ans d'histoire à venir entre maintenant et l'époque du récit. Ce saut dans le temps nous amène dans un monde qui a considérablement changé, surtout sur les plans social et politique, mais aussi sur le plan environnemental et technologique. J'ignore si je dois attribuer mes difficultés au journalisme que j'ai pratiqué pendant plusieurs années, mais le fait est que j'ai dû sans arrêt me retenir d'expliquer ceci ou cela qui pouvait sembler incompréhensible ou invraisemblable dans le récit. Encore une fois, j'ai tenté de trouver un difficile équilibre en n'expliquant que ce qui me paraissait indispensable à la compréhension. C'est le cas, par exemple, du dialogue entre Yoti et Quentin au début du récit. Je voulais rapidement que l'on sache dans quel contexte politique l'histoire se déroule avec, entre autres, le Système d'identification permanente, la question des droits civiques, etc. Mais je ne peux présumer, là non plus, avoir fait les bons choix. Par ailleurs, je ne voulais pas céder, pour contourner toutes ces difficultés, à une représentation manichéenne de l'univers fictif.

Je me suis efforcée de naviguer autant que possible dans la nuance, avec tous les risques que j'ai mentionnés précédemment. La plupart du temps, j'ai tenté de reproduire cette particularité du réel qui est la complexité, à laquelle j'ai voulu ajouter des éléments de chaos et d'urgence. Je ne pourrai pas, pour des raisons évidentes, dresser la liste complète de tous mes partis-pris esthétiques porteurs de complexité et/ou de désordre, mais j'en mentionnerai tout de même quelques-uns.

Dès le départ, je voulais un récit qui, dans sa structure et son rythme, ait quelque chose de chaotique. Pour des raisons de lisibilité, je ne pouvais pas proposer une narration complètement déconstruite. J'ai plutôt opté pour une narration qui ne serait pas parfaitement linéaire et dans laquelle je n'utiliserais pas, ou très peu, d'indicateurs de temps. Par exemple, *l'incipit* se déroule pendant l'agonie de Madou et le paragraphe suivant nous transporte des mois auparavant quand Elias lui apprend qu'il est malade et en mourra. J'ai utilisé les ruptures de ton et de temps, avec certains passages écrits au présent tandis que l'ensemble de la

narration est à l'imparfait et au passé simple. J'ai enchaîné des passages qui décrivent des actions plus ou moins simultanées, mais dont on ne peut savoir avec certitude dans quel ordre ils se sont réellement déroulés. J'ai d'ailleurs tenté de maintenir un flou temporel tout au long du récit. Également, toujours avec cette volonté de suggérer le chaos, je ne voulais pas raconter cette histoire uniquement du point de vue de l'héroïne, Daya, mais utiliser des changements de points de vue. Je ne voulais pas emprunter les techniques du roman choral, mais bien raconter, parfois de manière très fugace, avec les yeux des autres personnages. Bien que l'intrigue principale soit la quête de Daya, je souhaitais que le lecteur s'approche du personnage lentement au fil du récit, à la manière d'un long zoom avant.

De manière générale, j'ai cherché à structurer l'ensemble de telle sorte qu'il donne l'impression d'une mosaïque en développement et dont le motif ne se révèle qu'avec le dernier morceau, au dernier chapitre. En relisant *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre* pour étoffer ma réflexion, j'ai retrouvé un passage où il est question du roman *simultanéiste*. J'ai été fort étonnée de constater que la description qui en est faite s'apparente à ce que j'avais en tête et que j'ai tenté de réaliser, à quelques nuances près.

Schématiquement résumée, cette technique consiste à refuser l'omniscience du narrateur et à lui substituer une polyphonie de voix narratives : le récit se focalise successivement sur une série de personnages dont il épouse le point de vue situé et limité. La linéarité du récit se trouve ainsi brisée en une série de fragments juxtaposés qu'aucune voix ne relie ou n'articule explicitement entre eux : loin de présenter la parfaite intelligibilité du roman traditionnel, l'histoire apparaît ici comme obscure, pleine de vides et d'incertitudes, sujette à interprétations divergentes.³³

Je dis bien « tenté de réaliser » puisque dans tout processus de création, il n'est pas garanti que le résultat soit fidèle à l'intention. J'ignore dans quelle mesure mes choix

³³ Benoît Denis, *Op.Cit.*, p. 87.

narratifs servent le message ou au contraire le rendent imperceptible au point qu'on pourra interpréter le texte de toutes les manières possibles. Je ne sais pas non plus dans quelle mesure mon obsession du chaos et les procédés que j'ai utilisés pour l'incarner dans le texte dérangeant ou pas la fluidité et la lisibilité du texte. Par contre, je peux affirmer que toute cette entreprise esthétique que j'ai chargée de véhiculer une critique sociale de notre temps m'a aussi, à maintes reprises, confrontée à des questions de nature éthique.

2.3 Enjeux moraux

Je ne suis pas d'avis que l'on doive considérer la qualité de l'œuvre littéraire en fonction de sa valeur morale, c'est-à-dire selon qu'elle se conforme plus ou moins à une certaine idée du bien. Évaluer l'œuvre à partir de critères éthiques mènerait tout droit à la caution de la censure. Toutes les œuvres proscrites, tous les écrivains que l'on a enfermés au long de l'histoire l'ont été après qu'une autorité politique ou religieuse ait condamné leur défaut de se conformer et de promouvoir une certaine idée du bien – qui s'avère parfois en être fort éloignée en réalité. Mais cela ne veut pas dire que, dans la pratique, dans le moment de la conception du projet d'écriture et pendant tout ce qui précède le point final, la question morale ait été complètement évacuée pour autant. En ce sens, mais en ce sens seulement, je suis d'accord avec Sartre qui affirmait que « [...] bien que la littérature soit une chose et la morale une tout autre chose, au fond de l'impératif esthétique nous discernons l'impératif moral.³⁴ » En ce qui me concerne, je serais assez mal venue de nier que le texte que j'ai produit n'a pas, en plus d'une portée politique, une portée morale. Je ne peux pas jurer qu'il sera reçu de cette manière, mais il ne fait pas de doute que sur le plan idéologique, j'ai tenté d'en orienter le sens dans la direction de ce que je

³⁴ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, *Op. Cit.*, p. 79.

crois être le bien. En fait, en m'engageant par le biais de la littérature, j'ai essayé de défendre ce que je crois être le bien.

L'engagement, qu'il soit littéraire ou autre, implique d'en porter la responsabilité quoiqu'il arrive. Après la Seconde Guerre mondiale, un engagement solennel a été pris par quarante-huit États d'œuvrer à enrayer la pauvreté, à universaliser l'égalité des chances, à favoriser l'éducation et le respect des libertés fondamentales. J'ai lu il y a quelques années, pour la première fois dans son intégralité, la Déclaration universelle des droits de l'homme dont le premier article stipule que « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.³⁵ » Au bout du trentième et dernier article, j'étais si ébranlée que j'en ai pleuré pendant plusieurs heures. Je ne comprenais pas que ces quarante-huit États aient pu prendre je ne sais combien de temps pour s'entendre sur chaque article, sur chaque phrase et chaque mot de cet engagement écrit et puissent, aussitôt fait, agir comme s'ils n'y étaient pas liés.

Ce que j'ai cherché à dire dans mon roman est exactement ce que Stéphane Hessel a exprimé dans la foulée du 60^e anniversaire du Programme du Conseil national de la Résistance du 15 mars 1944, puis repris dans ses entretiens avec Gilles Vanderpooten :

Refuser le diktat du profit et de l'argent, s'indigner contre la coexistence d'une extrême pauvreté et d'une richesse arrogante, refuser les féodalités économiques, réaffirmer le besoin d'une presse vraiment indépendante, assurer la sécurité sociale sous toutes ses formes... nombre de ces valeurs et acquis que nous défendions hier sont aujourd'hui en difficulté ou même en danger.³⁶

³⁵ Stéphane Hessel, 2011, « Déclaration universelle des droits de l'homme », in *Engagez-vous!* Éditions de l'Aube, p. 75.

³⁶ Stéphane Hessel, *Op. Cit.*, p. 15.

Sur ce point, mon exercice d'écriture a été parfaitement en phase avec le projet éthique qui lui a en quelque sorte fourni son élan. Et si je trouve le courage de continuer, je me ferai un plaisir de rappeler, aussi souvent qu'il le faudra, ces valeurs pour lesquelles d'autres avant nous se sont commis et auxquelles, personnellement, je refuse de renoncer.

Toutefois, je dois admettre que l'exercice auquel je me suis prêtée, c'est-à-dire mon choix de dire le politique par le biais de la fiction plutôt que d'une manière plus transparente, a également été une source de conflits intérieurs qui sont venus de ce que Barthes expliquait ainsi : « [...] un écrivain qui "s'engage" prétend jouer simultanément de deux structures, et ce ne peut être sans tricher, sans se prêter à ce tourniquet astucieux qui faisait maître Jacques tantôt cuisinier tantôt cocher, mais jamais les deux ensemble [...] ³⁷ ». À ces deux « structures » dont parle Barthes, j'en ajouterais une troisième, liée spécifiquement au genre pratiqué, dans ce cas-ci, la dystopie.

Bien avant de me lancer dans l'écriture du roman, je me rappelle en avoir fait un récit un peu maladroit à ma sœur, qui n'est pas écrivaine ni spécialiste de la littérature. Quand j'ai eu terminé, elle a mis plusieurs minutes à réagir. Et puis elle m'a demandé : « Est-ce que tu crois que c'est ce qui va se produire ? ». Nulle trace d'ironie. Une vague inquiétude, même. En fait, elle me demandait si je croyais que ma fiction puisse devenir réalité. La question était fort embêtante, d'autant plus que pour l'écrire avec un minimum de conviction, il faudrait bien que j'y croie. Or, écrire une dystopie n'est pas un exercice de divination. C'est une construction imaginaire faite de transpositions, d'inventions et d'anticipations qui, même si elles sont longuement réfléchies, ne doivent certainement pas faire figure d'oracle. Mais puisque la dystopie s'apparente à la prophétie, plus la fiction sera convaincante – et comme auteur, c'est précisément ce que l'on souhaite – plus le risque sera grand de

³⁷ Roland Barthes, 1964, « Écrivains et écrivants », in *Essais critiques*, Paris, Seuil, p. 153.

susciter ce genre d'interprétation. Pour ma part, cela crée une zone de grand inconfort.

J'ignore si, en plongeant dans *Un nouveau monde*, le lecteur croira simplement en la vraisemblance du récit en vertu du pacte de lecture ou s'il croira que cette hypothèse sur l'avenir est crédible. Mais dans un cas comme dans l'autre, on est plongé au cœur des contradictions éthiques de la fiction engagée. Il y a d'une part collision entre mensonge et vérité et, en même temps, le problème posé par l'utilisation du mensonge de la fiction à des fins autres que littéraires.

Ces questions sont très solidement en prise avec l'intention de l'auteur, c'est-à-dire le but qu'il assigne à son œuvre. Dans le cas d'une œuvre de fiction engagée, le but avoué n'est pas de procurer un moment de divertissement, même si ce n'est pas exclu. La finalité de la littérature engagée est d'inscrire la parole qu'elle incarne dans le débat social et non dans le débat littéraire. C'est une œuvre littéraire qui, malgré tout le soin qu'on y consent pour procurer un plaisir esthétique au citoyen/lecteur, ne se pense pas d'abord et avant tout en termes littéraires. C'est d'abord et avant tout un moyen pour susciter un questionnement, une réflexion, voire de l'inquiétude ou même de la peur chez le lecteur. Dans le cas de la dystopie, c'est une façon détournée de dire : « Voyez ce qui pourrait arriver si vous ne faites pas ceci ou cela. » Il y a dans la dystopie une intention très claire d'évoquer le résultat potentiel d'une menace présente. Frédéric Claisse l'a bien montré en disant de l'auteur qui propose d'anticiper le pire, qu'il

[...] s'efforce en réalité d'en empêcher la venue – par sa seule présence au sein d'une communauté politique de lecteurs à qui l'auteur confie un mandat implicite, celui de prendre conscience, pour les contrecarrer, des tendances observées qui pourraient dégénérer en "lendemains qui déchantent".³⁸

³⁸ Frédéric Claisse, *Op. Cit.*

La dystopie est un avertissement qui se veut sérieux, mais qui se justifie par des arguments imaginaires. C'est là tout le problème.

Tout ce que j'indiquais plus haut comme des empêchements pour moi d'écrire un essai sur la nécessité de la décroissance ou encore sur les dangers que coure la démocratie, c'est-à-dire le fait que je ne m'en reconnaisse pas la compétence, ont fait en sorte qu'à la démonstration méthodique et rigoureuse visant à prouver mon hypothèse, j'ai préféré proposer cette hypothèse sous forme de représentation, mais dans le but d'arriver exactement au même résultat que si j'avais écrit un essai. Et c'est généralement ce qui se produit quand une dystopie connaît un certain retentissement. Elle alimente le débat. Sauf que quand on interroge des auteurs de dystopie, qu'il s'agisse d'Aldous Huxley ou, plus près de nous, d'Alexandre Delong, on leur demande de s'exprimer sur la question de la surpopulation ou de la fécondation sur mesure, exactement comme s'ils étaient des spécialistes de ces questions plutôt que des écrivains. Un auteur choisit le roman pour faire de la sociopolitique parce qu'il se considère plutôt romancier que sociologue ou politologue, mais à la réception, quand on l'interroge, on n'aborde aucune question d'esthétique, comme si le romancier n'existait pas. D'un autre côté, si le romancier insiste pour aborder ces questions sous l'angle de la fiction, ne va-t-il pas enlever toute crédibilité à son propos ? C'est un peu comme s'il disait à ses lecteurs : « C'est vrai que vous devriez avoir peur, mais tout ce que je vous ai dit pour vous en convaincre n'est pas vrai. C'est de la fiction. »

J'éprouve une certaine difficulté à assumer cette contradiction, spécifique de la littérature engagée, qui confère au rapport auteur/lecteur beaucoup d'ambiguïté. Dans la pratique, bien avant la réception, je suis une romancière qui fait en quelque sorte de la politique au moyen de la littérature. À la réception, si tout ce qui retient l'attention relève de questions d'ordre esthétique, je pourrai en parler à loisir, mais je vais considérer mon entreprise comme un échec. Par contre, si l'on retient

l'aspect plus polémique de l'œuvre et que l'on m'interroge sur le fond, je serai entraînée sur des sujets que j'ai appréhendés avec toute la liberté de la romancière et non avec la rigueur de l'essayiste. Que faire ? Rappeler que c'est la romancière qui parle et risquer de saccager les fondations de l'édifice que j'ai eu tant de mal à construire ? Il y a une contradiction dans la présentation de l'œuvre autant que dans la présentation de soi. La dualité entre la personne qui écrit un roman et la personne qui fait de la politique, assez gérable au moment de l'écriture, peut devenir intenable au moment de la réception. Le difficile équilibre qui est recherché tout au long du processus d'écriture pour éviter que le politique n'engloutisse l'esthétique et inversement, ne peut que rejaillir au moment de la réception, mettant en jeu les mêmes tensions. Au point où j'en suis dans mon parcours, j'ignore dans quelle mesure il est possible de tenir cette posture de la contradiction qui semble convenir davantage à la solitude de l'atelier qu'à l'épreuve du réel et de l'Autre.

CHAPITRE III

AMBIGUÏTÉS DE L'ENGAGEMENT EN RÉGIME DE FICTION

Il y a dans la pratique engagée en régime de fiction un espoir qui s'apparente davantage à celui de l'homme ou de la femme politique qui dépose un dossier à la Chambre qu'à l'écrivain qui attend la reconnaissance de son mérite littéraire. Cela ne signifie pas que l'auteur d'une œuvre engagée n'ait pas le souci d'être reconnu par ses pairs, mais dans l'ordre, il souhaite d'abord et avant tout que les questions qu'il a voulu soulever contribuent à ce que Raymond Trousson appelle « la conscience sociologique ³⁹ », ensuite qu'on lui reconnaisse ses qualités artistiques. L'importance pour l'auteur de l'inscription de son *vouloir-dire* dans son œuvre et de la réception de ce message par le lecteur est ici cruciale. Par exemple, si un auteur s'engage dans son roman à prendre position en faveur du libre choix à l'avortement en toutes circonstances et que le lecteur comprend plutôt qu'il est en faveur du libre choix, mais que dans certains cas il serait favorable à des grossesses forcées, l'auteur sera probablement dévasté. Et c'est là, me semble-t-il, du point de vue de la pratique, l'inconfortable ambiguïté de l'engagement en régime de fiction.

Cette ambiguïté tient principalement à deux choses. La première est le fait qu'à moins d'appeler les choses par leur nom – mais à ce moment, nous ne sommes plus en littérature –, l'auteur n'est jamais en parfaite et totale maîtrise du sens qu'il va injecter dans l'œuvre. Il y a toujours la possibilité que, dans son effort pour produire un texte littéraire plutôt qu'un manifeste porteur de ses préoccupations et opinions politiques, le texte ait résisté et révèle un sens qu'il n'est pas certain de reconnaître, ou pire, qu'il ne perçoit tout simplement pas. Il est même possible que son *vouloir-dire* ou son intention initiale, sous la pression des nécessités du texte

³⁹ Raymond Trousson, 1975, *Voyages aux pays de nulle part*, Belgique, Éditions de l'Université de Bruxelles, p. 131.

littéraire, ne lui semble plus repérable. Il aura alors le sentiment déroutant qu'il a effectivement dit quelque chose, mais qui ne correspond pas exactement à ce qu'il avait souhaité dire. C'est un risque bien réel, que coure tout texte littéraire il est vrai, mais dans une perspective d'engagement politique ou social, cet espace d'incertitude, c'est-à-dire ce que l'on met malgré soi dans un texte, qui peut servir, mais aussi trahir ce que l'on a voulu y exprimer, rend l'engagement pour le moins hasardeux. Est-il possible que la description que Barthes donnait de l'écrivain engagé et dont il affirmait qu'« il considère que sa parole met fin à une ambiguïté du monde, institue une explication irréversible (même s'il l'admet provisoire), ou une information incontestable (même s'il se veut modeste enseignant) ⁴⁰ » ne soit de toute façon pas praticable ?

Je suis une auteure engagée, mais je privilégie une écriture qui n'est pas parfaitement transparente – comment un texte littéraire pourrait-il l'être de toute façon ? J'adhère tout à fait à cette définition de l'œuvre littéraire selon laquelle elle

[...] n'est jamais tout à fait insignifiante (mystérieuse ou « inspirée ») ni jamais tout à fait claire; elle est, si l'on veut, du sens suspendu : elle s'offre en effet au lecteur comme un système signifiant déclaré mais se dérobe à lui comme objet signifié. Cette sorte de *dé-ception*, de *dé-prise* du sens explique d'une part que l'œuvre littéraire ait tant de force pour poser des questions au monde (en ébranlant les sens assurés que les croyances, idéologies et le sens commun semblent détenir), sans cependant jamais y répondre (il n'y a pas de grande œuvre qui soit « dogmatique »), et d'autre part qu'elle s'offre à un déchiffrement infini [...] ⁴¹

Dans cette perspective, si l'équilibre entre esthétique (ambigu) et politique (clair) est constamment compromis au profit du premier, si je suis constamment sollicitée et happée par les nécessités du récit au point d'en oublier mon intention initiale,

⁴⁰ Roland Barthes, *Op. Cit.*, p. 157.

⁴¹ Roland Barthes, 1964, « Qu'est-ce que la critique », in *Essais critiques*, Paris, Seuil, p. 265-266.

quel est cet engagement dont je me réclame ? Peut-on imaginer un discours politique dont l'auteur dirait que le sens lui a échappé, qu'il a perdu le contrôle entre son intention et la rédaction ? Ce discours-là ne se retrouverait pas dans l'espace public et personne n'en entendrait jamais parler. S'il est vrai que « Tout écrit possède un sens, même si ce sens est fort loin de celui que l'auteur avait rêvé d'y mettre. ⁴² », est-ce à dire qu'il faut se résigner à essayer d'atteindre la cible avec un seul œil ouvert ? Par ailleurs, à cette résistance du texte littéraire à l'injonction de l'auteur s'ajoute celle du lecteur qui fait du texte ce qu'il veut.

S'il y a tout un pan de l'œuvre qui échappe à la volonté de l'auteur, même la volonté la plus résolue, il en va de même de la réception. Comme l'indique Umberto Eco, « aucun texte ne peut être interprété selon l'utopie d'un sens autorisé défini, original et final. ⁴³ » En fait, une fois l'œuvre en circulation, on se transporte de l'atmosphère monacale de l'atelier, où l'écrivain négocie seul les tractations entre son *vouloir-dire* et son *pouvoir-dire*, à la Babel de l'interprétation. Si, comme le dit Sartre, « l'auteur existait seul, il pourrait écrire tant qu'il voudrait, jamais l'œuvre comme objet ne verrait le jour ⁴⁴ », l'existence de « son corrélatif dialectique ⁴⁵ », soit le lecteur, indique à la fois le lieu de son engagement et celui où il lui échappe. On ne peut pas, à travers une œuvre romanesque, même engagée, ordonner au lecteur de retenir telle ou telle chose, de s'attarder sur tel ou tel aspect, etc. Le roman n'est pas un texte de loi, ce n'est même pas un programme politique. C'est un manifeste en habits de soirée.

Parce que le lecteur jouit d'une relative liberté ou en est privé, parce qu'il vit peut-être à une autre époque et sur un autre continent, parce qu'il a vingt ou cinquante ans, parce qu'il est homme ou femme, parce qu'il a des préférences

⁴² Jean-Paul Sartre, « Présentation des Temps modernes », *Op. Cit.*, p.11-12.

⁴³ Umberto Eco, 1992, *Les limites de l'interprétation* [1990]. Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset & Fasquelle, 1992, p. 8.

⁴⁴ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, *Op. Cit.*, p. 55.

⁴⁵ *Id.*

esthétiques, des opinions politiques, des croyances religieuses, bref parce qu'il est insaisissable, ce qu'il fera du *vouloir-dire* de l'auteur échappe à toute volonté de prescription. À partir du texte proposé, « chaque lecteur va construire ce qui *de facto* sera sa signification – à savoir le résultat de son activité de compréhension ⁴⁶ » ou, pour reprendre Eco, de l'« *intentio lectoris* ⁴⁷ ». En soi, cette imprévisibilité de la réception fait partie de la magie de la rencontre entre un lecteur et un texte. Mais dans le cas précis d'un texte de fiction engagé, cet aspect est problématique.

Au terme de cette expérience d'écriture, j'ignore si j'ai réussi à diriger le lecteur dans la direction souhaitée, j'ignore si les aspects sur lesquels j'ai souhaité attirer son attention le captiveront effectivement ou s'il ne va pas plutôt retenir un élément qui me semblera insignifiant. Je ne sais pas non plus dans quel contexte le texte sera reçu. Quels seront les événements de l'heure, au moment de la lecture, qui y trouveront ou pas un écho et en modifieront le sens ? Je me suis engagée à interroger ce temps marqué au sceau de l'économisme et porteur de dérives présentes et à venir que je refuse et que je redoute. J'ai aussi voulu faire une œuvre littéraire où, malgré mes opinions souvent bien arrêtées, j'ai cherché à respecter et à transposer la complexité du réel en recourant aux procédés qui me semblaient appropriés, mais avec cette impression tenace de ne jamais être en contrôle. Cette confusion, cette impossibilité de saisir ce qui est à dire et, une fois dit, ce qui sera entendu, est certainement propre à toute pratique littéraire, mais dans ma pratique, j'ai eu le sentiment d'un engagement que je ne pourrais pas tenir, du moins peut-être pas de cette manière-là.

Barthes a indiqué assez clairement que selon lui, « [...] pour l'écrivain, la responsabilité véritable, c'est de supporter la littérature comme un engagement manqué [...] ⁴⁸ ». Tout me porte, à ce moment-ci, à me rendre à ce point de vue et

⁴⁶ Jean-Marie Schaeffer, « Intentionnalité du texte », in *Petite écologie des études littéraires*, France, Éditions Thierry Marchaisse, p. 102.

⁴⁷ Umberto Eco, *Op. Cit.*, p. 8.

⁴⁸ Roland Barthes, « Écrivains et écrivants », *Op. Cit.*, p. 152-153.

pour toutes les raisons que j'ai évoquées plus haut. À moins, bien sûr, de recadrer la notion d'engagement à l'extérieur du terrain miné du langage. On pourrait considérer que l'engagement littéraire est à comprendre dans le geste même plutôt que dans le résultat ou la portée imprévisible du texte et s'en tenir au fait que c'est une manière pour l'écrivain de refuser « la passivité par rapport à cette inévitable implication dans le monde.⁴⁹ » Ou, considérer effectivement l'acte d'écrire de la fiction politique comme fin de l'engagement, mais sans dépouiller le geste de la complexité du processus spécifiquement littéraire. En d'autres termes, cela impliquerait, comme le prétendait Camus, de comprendre l'engagement de l'écrivain « selon un processus d'échange entre l'œuvre et son auteur plus complexe et plus ambigu qu'il n'y paraît.⁵⁰ » Du point de vue de la pratique, cette compréhension de l'engagement littéraire sur le territoire restreint de la négociation entre l'intention politique et le résultat littéraire me paraît la seule possible, bien qu'elle ne puisse sauver l'écrivain de l'âpreté du combat.

⁴⁹ Benoît Denis, *Op. Cit.*, p. 35.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 43.

CONCLUSION

S'il est relativement aisé pour le critique de circonscrire le roman engagé, pour l'écrivain qui en fait l'objet de sa pratique, le travail dans lequel il investit tout son être est à la limite du praticable. J'espère avoir démontré avec quelle intensité l'esthétique et le politique, et j'ajouterais l'éthique, ne se prêtent pas d'emblée à un nouage réussi et font du texte de fiction engagé un véritable fil de rasoir pour l'auteur.

Je n'ai pas eu la prétention de proposer une nouvelle théorie de l'engagement ni l'ambition de renouveler le genre dystopique. Mais je n'avais pas non plus l'intention de plaquer des concepts théoriques sur ma pratique, pas plus que de me contenter d'une réécriture de *A Brave New World*. Je souhaitais, d'abord et avant tout, vérifier ma propre capacité à lier esthétique et politique. D'autres, avant moi, ont réussi. Beaucoup ont échoué. Mais tous ont partagé cette volonté de faire entendre leur parole dans le débat politique de leur temps. Je crois, pour ma part, que cette volonté peut être circonstancielle, éveillée par les événements de l'heure, être agissante pendant toute une vie, ou ne jamais se manifester. Il n'y a d'obligation à l'engagement pour personne et personne ne doit y être contraint. C'est en toute liberté que les artistes doivent pouvoir choisir leur pratique, d'où la nécessité de mener les justes combats partout dans le monde où ils en sont empêchés. La littérature engagée n'est ni plus ni moins souhaitable qu'une autre, malgré tous les reproches que certains adressent à la littérature actuelle, accusée de répandre cynisme et désespoir et de tuer, par le fait même, l'intérêt que la jeunesse pourrait y porter. Toutes les littératures sont nécessaires et toutes, sur le plan de la pratique, présentent des pièges et des difficultés qu'il revient à l'écrivain, dans la solitude de l'écriture, dans l'intimité de son atelier, de résoudre de son mieux.

Les questions que j'ai soulevées tout au long de ce travail réflexif, sont de première importance dans ma pratique actuelle. Bien que je considère cette expérience d'écriture comme inachevée et que plusieurs de mes interrogations demeurent, l'apprentissage que ce projet m'a permis de réaliser constitue une base solide pour la construction de ce qui vient.

Engagée, j'étais. Engagée, je demeure. Sans doute que ce qui importe, au fond, c'est de répondre à cette nécessité intérieure qui, spontanément, mêle esthétique et politique, mais sans espoir de réussite. Accepter que, du point de vue de la pratique, l'engagement se résume à un geste, posé pour soi, sans témoin. Accepter que le sens nous échappe, ne nous appartienne pas quoi que l'on fasse, et se laisser surprendre par celui que le lecteur y voit et nous renvoie. Peut-être que l'engagement, même littéraire, n'est rien d'autre au fond, qu'une promesse à soi-même dont ne parlent pas les livres théoriques, une volonté entêtée de fidélité à ses valeurs et à ses convictions, envers et contre tout. Et peut-être que c'est là, dans la démarche même et non plus dans le résultat mesuré à l'ampleur du débat suscité, le sens du sens, celui que l'on donne à son travail d'écriture et celui que l'on donne à sa vie.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES CITÉES

- Aragon, Louis. 1981. *Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit*. Paris : Flammarion, coll. « Champs », n° 98 [Les éditions d'Art Albert Skira, coll. « Les sentiers de la création », 1969]. 149 p.
- Barthes, Roland. 1964. « Écrivains et écrivants ». In *Essais critiques*, p. 152-159. Paris : Seuil, coll. « Points Essais ».
- . 1964. « Qu'est-ce que la critique ? ». In *Essais critiques*, p. 261-266. Paris : Seuil, coll. « Points Essais ».
- Ben Jelloun, Tahar. « Que peut la littérature ? ». [En ligne] taharbenjelloun.org.
- Claissé, Frédéric. « Futurs antérieurs et précédents uchroniques : l'anti-utopie comme conjuration de la menace ». *Temporalités*. [En ligne], mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 02 septembre 2013.
- Denis, Benoît. 2000. *Littérature et engagement : de Pascal à Sartre*. Paris : Seuil, Coll. « Inédit essais », 316 p.
- Eco, Umberto. 1992. *Les limites de l'interprétation*, [1990]. Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher. Paris : Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche, biblio essais », 405 p.
- Guillemette, Mélissa. « Tahar Ben Jelloun, la révolte est un poème », *Le Devoir*, 30 juillet 2011. [En ligne], www.ledevoir.com/culture/livres/328398/tahar-ben-jelloun-la-revolte-est-un-poeme.
- Grange, David. 2011. *Les territoires du néant*. Lyon : Parangon/Vs, coll. « Subjectivités contemporaines », 76 p.
- Hessel, Stéphane. 2011. *Engagez-vous! Entretiens avec Gilles Vanderpooten*. Éditions de l'Aube, coll. « Conversations pour l'avenir », 100 p.
- Langlois, Richard. 1995, *Pour en finir avec l'économisme*, Montréal, Boréal, 171 p.
- Meizoz, Jérôme. 2007 *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*. Genève : Slatkine, coll. « Slatkine Érudition », 204 p.

Sartre, Jean-Paul. 1948. *Qu'est-ce que la littérature?* Paris : Gallimard, Coll.« Folio essais », 374 p.

———. 1998. *La responsabilité de l'écrivain*. Paris : Verdier, coll. « philosophie », 60 p.

———. 1948. « Présentation des Temps modernes ». In *Situations, II Qu'est-ce que la littérature?*, p. 1-30. Paris : Gallimard, coll. « nrf ».

Schaeffer, Jean-Marie. 2011. « Intentionnalité et texte ». In *Petite écologie des études littéraires : pourquoi et comment étudier la littérature?*, p. 83-103. France : Éditions Thierry Marchaisse.

Saint-Onge, Jean-Claude. 2000. *L'imposture néolibérale, Marché, liberté et justice sociale*. Montréal : Les éditions Écosociétés, 202 p.

Trousson, Raymond. 1975. *Voyages aux pays de nulle part : histoire littéraire de la pensée utopique*. Belgique : Éditions de l'Université de Bruxelles, 296 p.